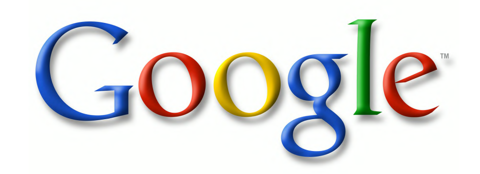


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

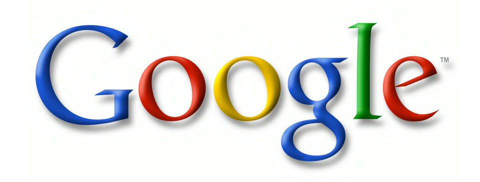
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



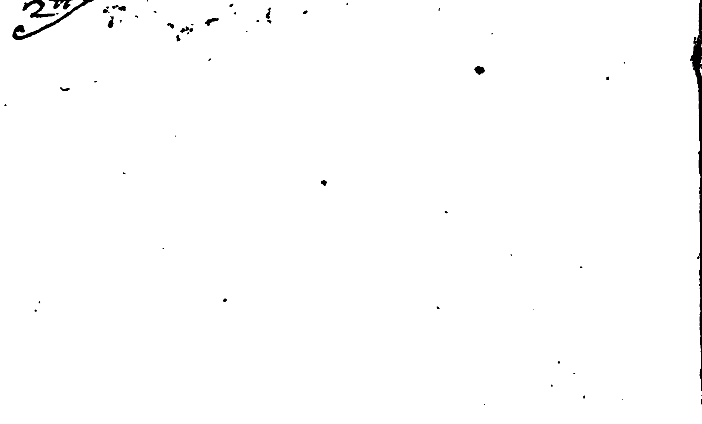
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2056

VOLTAIRE FOUNDATION FUND





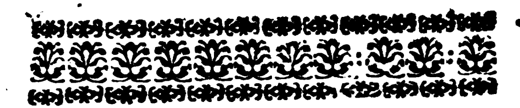
CONTES
ET
FABLES
TIREZ
DES ENTRETIENS POLITIQUES
DE
M^R^ LE NOBLE.



A PARIS,
Chez J. MOREAU, à l'entrée de la ruë Galande, prés la Fontaine ſaint Severin, à la Toiſon d'Or.

Avec Privilege du Roy. 1710.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 DEC 1990
OF OXFORD
LIBRARY



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

L*E Livre qu'on donne au Public est bien different d'un autre Ouvrage de M. Lenoble, qui a pour titre* Contes & Fables. *L'un est un Livre de Moralitez dans le goust des Fables d'Esope & de la Fontaine ; au lieu que celuy-cy est un Recüeil d'Allegories historiques, qui ont esté déja imprimées séparément dans chaque Entretien Politique de M. Lenoble. Ces Poësies sont le plus bel ornement de ces Entretiens, si connus sous le nom de* Pasquinades. *Elles en contiennent toute la substance & tout le sel. Il y a toûjours eu une Fable à la fin de chaque Entretien pour en estre comme l'abregé : de sorte*

qu'ayant toutes ces Fables & ces Poësies en un seul petit Volume, on peut dire qu'on a en mesme temps toutes les Pasquinades d'où elles sont tirées. Pour rendre cet Ouvrage plus complet on a mis quelques Notes pour expliquer les Allusions, & pour fixer les Epoques des Evenements dont on parle. Ainsi, outre le plaisir que donnent les Vers qui coulent d'une veine aussi délicate que celle de M. Lenoble, vous aurez encore l'avantage de pouvoir apprendre icy sans peine & sans beaucoup de lecture la principale partie de l'Histoire de nostre temps.

CONTES



CONTES ET FABLES POLITIQUES.

PREMIERE FABLE.

Le Python confondu.

DANS les marais bourbeux, qu'arrosent de leurs eaux
Les bouches de l'Escaut, & celles de la Meuse,
Un vieil œuf de l'Hydre fameuse
S'étoit caché dans les roseaux.
Ce fut d'abord dans le nid de la Brille
Que la Révolte le couva.
Et devant que le temps eût rompu sa coquille,
Il courut cent perils dont le sort le sauva.

Enfin par la chaleur que le Soleil lui prête,
L'on en vit éclore un ſerpent,
Qui la beſace au cou d'abord féble & rampant
Traînoit les *Gueux* replis de ſa *griſe* jaquête.
Un Lion irrité par ſes fiers ſiflemens
Le voulut étoufer preſque dans ſa naiſſance;
Mais le Soleil par ſa puiſſance
Fournit à ſes beſoins de ſi bons alimens,
Qu'il crût en peu de temps
Au-delà de ſon eſperance.
Du corps de ce Python comme à l'Hydre autre-[fois
Sortoient ſept orgüeilleuſes têtes.
Il brava le Lion, & par d'heureux exploits
Chaque jour ſur ſes champs augmentant ſes con-[quêtes,
Le ſçut forcer enfin de le laiſſer en paix,
Vivre & regner dans ſes marais.
Aux bienfaits d'Apollon il étoit redevable
De ſon être & de ſon bonheur.
C'étoit du ſeul appui de ſon bras redoutable
Qu'il tenoit ſon repos, ſa gloire, ſon honneur;
Mais d'une lâche ingratitude
Apollon fut bien-tôt payé,
Et le traître Python mit toute ſon étude
A détruire le bras qui l'avoit appuyé.

D'abord sa langue empoisonnée
Vomit par tout le fiel de ses venins secrets ;
Puis d'une licence effrenée
D'un blasphême insolent lui décocha les traits.
Il fit plus, sa fureur pour lui faire la guerre
S'éforça contre lui d'armer toute la Terre,
Quand Apollon embrasé de courroux
Lui dit : C'est trop irriter ma clemence.
Ingrat, tu periras & ta vaine insolence
Tombera sous mes justes coups.
Il prend son arc, & sa main assurée
Dans son Carquois choisit un trait vainqueur,
Son œil guide la pointe, & la fléche acerée
Part & frape le monstre au cœur.
Il tombe en mugissant de douleur & de rage,
Et vomit en mourant son perfide venin.
Ingrats, dont le Python est une vive image,
Craignez une semblable fin.

Le Python est la Holande. Apollon, les Rois de France, dont l'apui a favorisé l'établissement de céte Republique, qui voudroit détruire la Monarchie Françoise.

II. FABLE.

La Guerre du Milan.

UN Oyſeau de brillant plumage
A bon bec, & piè bien chauſſé,
Et dont ſur ſon double rivage,
Le Pô voit le nid bien placé. [aile,
[a] Le Milan que [b] l'Autruche avoit mis ſous ſon
Se vit de temps en temps pour elle
Sur diverſes prétentions
Le funeſte ſujet d'une guerre cruéle;
Mais après deux cens ans pour finir la querêle,
Le Ciel fit ſucceder au [c] dernier des Lions
Un jeune [d] Coq ſorti d'une race immortéle:
Le Milan ſatisfait ſe range promptement
Sous le puiſſant abri de cet aimable Maître,
Et par mille douceurs le Coq lui fait connoître
Le bonheur de ce changement. [cruche,
Cependant dans les champs, qu'aſſez loin de ſa
Le Danube orgueilleux aroſe de ſes eaux,

[a] Le Milanois. [b] La Maiſon d'Autriche. [c] Charles II. [d] Philippe V.

L'Alemande & jalouse *e* Autruche,
Envieuse des Coqs ses illustres Rivaux, [veaux.
Songe à tout replonger dans des troubles nou-
Se peut-il, juste Ciel! que *f* l'Autruche de l'Ebre,
Dit-elle, mais d'un ton qui marquoit son cha-
Se peut-il si près de sa fin, [grin,
Qu'insensible à son nom si fameux, si celebre,
Elle préfere *g* un Coq à l'Autruche du Rhin?
Aussi-tôt confondant sans compas & sans regle,
L'interêt de *h* l'Autruche & l'interêt de *i* l'Aigle,
Dans ses injustes passions,
Elle veut engager tous les *l* Alerions.
L'un céde à la promesse, & l'autre à la menace,
Et des foules de tous Oyseaux
De tous côtez avec audace,
Vont se ranger sous ses Drapeaux.
Les Gerfaux *m* Batavois pleins d'une aveugle rage,
Rompant avec le Coq *n* risquent de s'abîmer,
Et partant de ses Ports *o* l'Hirondéle de mer,
Du flotant Albion hazarde le naufrage.
Le Milan sans s'épouvanter,

e L'Empereur. *f* Le Roy d'Espagne Charles II. *g* Testament de Charles II. *h* De la Maison d'Autriche. *i* De l'Empire. *l* Princes de l'Empire. *m* Les Hollandois. *n* La France. *o* L'Angleterre.

Voit cet orage qui s'aprête,
Et sûr que le *p* grand Coq sufit pour l'arrêter,
Présente au coup de foudre une intrepide tête.
Déja *q* l'Oyseau porteur de ces terribles feux,
Du superbe Apennin a franchi les passages,
Ce Faucon vole, & va comme un torrent fougueux.
L'Adige s'ouvre à lui, le Pô sent ses ravages,
Et *r* l'Aiglon de Manto bloqué de toutes parts,
Se resserre dans ses remparts;
Fier du premier succez de sa haute entreprise.
s Le Faucon joint la ruse à la valeur,
Il acable, il concerte, *t* & Cremone surprise,
Menaçoit le Milan d'un funeste malheur.
Il marche en Tapinois, la nuit le favorise,
Il se glisse dedans; mais quel fut le retour
A la pointe du jour?
u Le Coq au premier bruit de tous côtés s'éveille,
Vole au combat, & le Faucon vaincu,
Quand il croit avoir pris l'ennemi qui someille,
Se trouve trop heureux de fuir la fourche au cû.
Le Roy des Coqs alors dépêche un Coq *v* alerte.

p Louïs le Grand. *q* Prince Eugene. *r* Mantouë. *s* Le Prince Eugene. *t* L'Afaire de Cremone. *u* La Garnison Françoise. *v* M. de Vendosme.

Vandôme arrive, & déconcerte
Les artifices du Faucon,
De cent endroits il le déniche,
Et le timide Oyseau sans faire le Gascon,
Dans le fond d'un Serrail, l'aîle basse se fiche,
Et chante sur un autre ton.
Ce n'est pas tout, x le Coq qui regne sur le Tage,
Après avoir reçû l'homage
De ses heureux Sujets du Vésuve y voisins,
Pour vuider sa propre querêle,
Vient de son Milan qui l'apêle,
Affurer le repos & fixer les destins.
Peu ferme apui de l'Autruche Germaine,
Tremblant Faucon, quelle fut lors ta peine?
Quel trouble à ton esprit inquiet, agité,
Si tu n'oses sortir, tous tes Forts vont s'abatre;
Si tu sors, il faudra combatre;
Et de tous les côtez terrible extrémité,
Tu demandes de l'aide, & n'és point écouté.
Tant de Vautours z Saxons qui d'une aîle rapide
Devoient voler de a Dresde au Pô,
Un Phenix b Suedois qui les serre & les bride,

x Le Roy d'Espagne arrive. y Napolitains. z 8000 Saxons. a Ville de Saxe. b Le Roy de Suede.

Les *a* réduits au *c* vertigo.

d L'Autruche en peste dans son ame ;

Et du vol du Phœnix l'esprit embarassé,

Ne peut à son Faucon pressé,

Envoyer les secours qu'à grands cris il reclame ;

Le Coq voit le Milan sous son aile afermi,

Sous ses augustes yeux tout triomfe de joye,

Et chaque coup de bec qu'il porte à l'ennemi,

Arrache quelque plume à cet oyseau de proye.

Qu'esperes-tu, Faucon ? Fui d'ici. Qu'atens-tu ?

Il n'est plus de parti pour toi que la retraite.

Pars, ou ton entiere défaite

Va d'un Roy glorieux signaler la vertu. [che,

En vain *e* l'Oyseau de Mars en secret à l'Autru-

Dit : Contez sur mon cœur, mon pouvoir vous est *hoc*,

Mais tenant ses essains reservez dans leur ruche,

Il ne risquera point de chagriner le Coq.

C'est un politique compere,

Il t'aide autant qu'il peut, & l'on le laisse faire,

Mais il n'éclatera jamais. [poudres

Fuis donc, préviens le coup qui te mettroit en

Il est temps, il faut t'y résoudre,

Laisse enfin le Milan en paix.

c A rebrousser chemin. *d* L'Empereur, *e* Venise,

III. FABLE.

Le Corbere à triple tête vaincu.

APrès de longs travaux un Lion redoutable
Ne desiroit que vivre en paix,
Et préférant toûjours le bien de ses Sujets
Aux succez glorieux de sa force indomtable:
On l'avoit vû vingt fois immoler en Heros
Ses conquêtes à leur repos.
Après une sanglante guerre,
Dont l'Univers entier fut presque confondu;
Il venoit de rendre à la Terre
Un calme long-temps atendu.
Aussi-tôt avec l'abondance
On vit renaître les plaisirs,
Des tristes Aquilons l'injuste violence
Fit place aux douceurs des Zéphirs.
De fleurs & de moissons les campagnes couvertes
Etaloient de riches tresors,
Et les mortels contents ne songeoient plus alors
A leurs maux essuyez, à leurs peines soufertes.

Le tranquile Lion n'apliquoit sa vertu [même,
Qu'à bien regler son Peuple & régner sur soi-
Quand le Ciel pour lequel il avoit combatu
Fit tomber sur son sang un nouveau Diadême.
L'un de ses Lionceaux par un coup fortuné
Est devant ses yeux couroné
Roy de la voisine contrée. [verts;
De ses nouveaux Sujets les cœurs lui sont ou-
Mais bien-tôt au fond des Enfers
La jalousie en fut outrée.
Contre ces deux Lions qu'un sang si proche unit,
On voit aux coups de foüet de la triste Mégere
Des bors de l'Acheron partir l'afreux Cerbere,
Et de ses trois goziers vomir son aconit.
Sa triple gueule menaçante
De tous côtez s'ouvre béante,
De l'une il fait mugir l'Echo de l'Apennin,
De l'autre à ses abois il fait fremir le Rhin;
L'autre va dans Cadis répandre l'épouvante.
La prudence lui dit : Cerbere que fais-tu ?
Tu conois par épreuve Hercule & sa vertu,
Et malgré tes éfors il te mit à la chaîne,
Crains donc de voir bien-tôt tes atentats punis,
Si contre Hercule seul ta défense fut vaine,

Crois-tu vaincre aujourd'hui deux Hercules unis;
Mais c'est en vain que la prudence
Tâche d'arrêter sa fureur,
Malgré tous les hazars sa jalouse insolence
Poursuit la guerre à toute outrance,
Et se répaît de son erreur.
J'envahirai, dit ce Cerbere,
Tous les champs abreuvez par les ondes du Pô,
Et sur les rempars de Landau
Il bâtissoit déja sa superbe chimere,
Quand tout à coup il entendit
Le tonerre gronder du côté de Baviere.
Le jeune Cerberon en devint interdit,
Et le feu de l'éclair fit baisser sa paupiere;
Les Lions cependant justement animez
Contre le Monstre à triple tête
Oposent aux éfors de la terrible bête
Les ongles & les dents dont ils sont bien armez.
Dans les premiers éfors de la triple puissance
La victoire, il est vrai, balance,
Et de fébles succez le Cerbere flaté
Se rend plus arogant, tone, éclate, menace;
Mais bien-tôt les Lions rabatent son audace,
Et la faveur du Ciel se met du bon côté.

Le Monstre en vain rempli de rage
S'atribuë un faux avantage,
Et s'anonce vainqueur quand il est bien batu.
Du mensonge insolent tout l'artifice avorte;
Le plus juste parti l'emporte,
Et l'orgüeil céde à la vertu.
Rivages de Cadis, Pô, Rhin, guerriere Meuse,
D'une fureur ambitieuse
Vous êtes aujourd'hui les funestes témoins;
Mais d'une déroute honteuse
Quelque jour les serez-vous moins.
Vous verrez sur vos bors échoüer ce Cerbere,
Et payer de son sang l'atentat téméraire
Qui met en feu tout l'Univers.
Oüi, je le voi chargé de chaînes
Après ses entreprises vaines
Rentrer confus dans ses enfers.

Le Cerbere à trois testes est la triple alliance de l'Angleterre & de la Holande, contre deux Hercules les Rois de France & d'Espagne.

IV. FABLE.

De l'Aigle, & du Serpent.

UN Serpent, non de ceux qui traîtres & malins
Vont d'une morsure cruéle
Ou d'une piqueure mortéle
Sur les corps infectez répandre leurs venins;
Mais tel que ce serpent ami de la nature
Et toûjours atentif au salut des humains,
Dont le sage Esculape avoit pris la figure,
Pour être adoré des Romains,
Sur son agile corps une écaille dorée
D'un éclat surprenant ébloüissoit les yeux,
De cent vives couleurs sa crête bigarée,
Qu'il portoit d'un air gracieux,
Couronoit sa tête sacrée.
Son regard sufisoit pour épurer les airs,
A peine aborda-t-il l'Italique Rivage
Que de son soufle seul, en dépit des Enfers,
Il chassa les vapeurs qui préparoient l'orage.
Par tout où s'adressoient ses ondoyans replis,
Aussi-tôt la riante Flore
Entre cent mile fleurs qu'elle faisoit éclore

Mêloit heureusement la grenade & les lys.
Plus doux que le plus doux Zephire
Aux Naïades de l'Eridan
Il imprimoit l'amour que lui-même il respire,
Et tout le plasir du Milan
Consistoit à se voir soumis à son Empire.
Un Aigle en fut jaloux, un Aigle au bec tortu,
A regard dédaigneux à ravissante serre:
Alons, dit-il alons, par une rude guerre
A celle du serpent mesurer ma vertu.
S'il peut de mes grifes avides
Sur le Tage éloigné garder en sa maison
Les pommes d'or des Hespérides
Ou m'empêcher d'enlever sa Toison;
Je puis l'ataquer aux campagnes
Où le creux Apennin fait bruïre son Echo; [gnes
Je puis prenant mon vol du haut de ces monta-
Foudre & l'aler chercher sur les rives du Pô.
Sous son joug respecté tout se soumet, tout plie,
Tout l'aime & l'adore en ces lieux,
Malgré la nature & les Dieux,
Montrons-lui ce que peut un Aigle en sa furie.
A ces mots resolu de lui doner le choc
L'oiseau va se percher sur la pointe d'un Roc

Et delà dans les airs avec grand bruit s'élance,
Fait un cercle qu'il serre en s'abaissant toûjours,
Puis planant quelque tems après cinq ou six tours,
Va sur son ennemi fondre avec violence,
Et de la grife saisissant
Un petit bout de queuë à Crémone surprise.
S'imagine déja par cet éfort puissant
Qu'il a consomé l'entreprise.
Tiens bien ce que tu tiens, & ne le lâche pas,
Lui dit en riant Esculape.
Tu crois me prendre dans tes las,
Zeste, d'une secousse à ce mot il s'échape.
L'Aigle triste & confus du coup qu'il a manqué,
Se met sur ses ergots, frémit, menace, tonne,
Et bien-tôt à son tour il se voit ataqué
D'un ennemi que rien n'étone.
L'Esculape sage & prudent,
S'avance à quatre plis contre l'oyseau de proye,
Et l'un & l'autre en s'abordant
Joint à l'adresse qu'il employe,
Le courage le plus ardent.
Jupiter atentif à cete afreuse guerre,
Tenoit sur elle encor sa balance en suspens.
L'un est, dit-il, l'oyseau qui porte mon tonnerre,

Et le fils d'Apollon est un de mes enfans:
Que ne sont-ils d'acord. Il dit, & les regarde,
L'aigle ouvre avec son bec un ongle furieux,
Son ennemi se tient en garde,
Léve la crête & fait étinceler ses yeux.
De ses fixes regards l'Aigle prend l'épouvante,
Et le sage serpent qui la voit chancelante,
Profite d'un moment avec soin épié,
Et pour rendre sa grife au combat inutile
Sous son ventre élevé lançant son corps agile,
De sa queuë entortille & l'un & l'autre pié.
L'oiseau qui se sent pris dans le las qui l'enchaîne,
Fait pour se dégager un inutile éfort,
Mais il croit en prenant l'essor
Que dans l'air il poura se tirer de sa peine,
Il étend de ses bras les avirons legers,
S'ébranle, s'éleve de terre,
Et porte avec lui dans les airs
Le serpent qui toûjours le serre.
C'est-là de plus en plus qu'ils s'osent défier
C'est-là que le combat s'anime [zier
L'Aigle en ouvrant son bec fait de son grand Go-
Qu'il voudroit bien rassasier,
Entrevoir le profond abîme,

Il cherche les endroits à piquer le serpent ;

Qui rempli de plus de prudence

Avec adresse s'en défend,

Et lui plante son trait au milieu de la panse.

Le coup va jusqu'au cœur, l'Aigle pleure, gémit ;

Tout l'Apennin répond à sa voix mugissante.

Puis vaincu de douleur & l'aile chancelante,

Il tombe, & le serpent se détortille, & rit.

C'est bien fait, dit alors Jupiter en colere,

De sa témerité mon aigle a le salaire :

Il a voulu rompre la paix.

Que Diable dans cête galere,

Que Diable dans le Milanez

Les Alemans aloient-ils faire ?

L'Empereur veut s'emparer du Milanez, dont les armes sont un serpent ; mais l'afaire de Crémône démonta toute son entreprise, & le serpent y tua l'Aigle.

V. FABLE.

Du Lion, des Dogues, & des Mâtins.

UN jour en troupe belle & grande,
Les gros Mâtins de la Holande
Et les fiers Dogues d'Albion,
Pour faire une chasse célébre
S'unirent au puissant Lion
Qui regne sur les bors de l'Ebre,
Soufre que sous ton nom sur les Indiques bors
Nous alions, dirent-ils, charger à Barque pleine,
Ces moutons à la grande laine,
Dont la riche Toison fait nos jaunes tresors.
Nous fournirons aux frais, puis en commune [joie
Quand nous aurons fait bone proye
Nous partagerons au retour.
Je le veux bien, dit le Lion au Dogue; [vogue,
Puis pour passer les Mers, l'on s'embarque, l'on
Et l'on arive aux lieux où va finir le jour.
La chasse fut des plus heureuses.
Des moutons gras à milions,
Furent courus & pris, & leurs toisons nombreuses.

Mises aux ventres creux des vastes Gallions.
Il ne s'agissoit plus après ce long voyage
Que du retour & du partage.
Mais les Dogues & les Mâtins
Aussi perfides que malins,
Mirent dans leur creuse cervelle,
Qu'il faloit en faveur d'un Aigle ambitieux
Declarer au Lion une guerre cruéle,
Et d'un éfort audacieux
Aler jusque dessus les lieux,
Ravir une chasse si belle.
Le Lion dûment averti
D'une entreprise si coupable,
En Roy sage & prudent prit bien-tôt son parti.
Il avoit pour ayeul un Lion venerable,
Roy puissant, & plein d'équité,
De qui contre un complot si noir, si détestable:
Pour la commune utilité
Il emprunta l'escorte favorable,
Qui rendit à Vigo le tout en sureté. [rogues
C'étoit dans le moment que moins heureux que
L'on avoit vûs en étourdis
Les perfides Mâtins & les superbes Dogues
Se casser le nez à Cadis.

De l'Andalousique rivage
Ils levoient le piquet pleins de honte & de rage,
Quand on vint leur conter à bord
Que la Flote aux Indes manquée
Etoit heureusement au Port
Avec sa riche charge au plûtôt débarquée.
Grand fut des perfides l'Emoy;
Mais au-lieu qu'ils devoient atendre le partage
Qu'aloit faire de bone foy
Des Lions l'équitable Roy,
Ces traîtres par dépit bien plus que par courage,
En comploterent le ravage.
Alons, dirent Rooke & Dormond;
Alons pour nous vanger d'un malheureux voya-[ge,
Ou piller ou couler à fond
Ce dont Bembou n'a pû faire le brigandage.
C'est, il est vrai, nous faire à nous-mêmes du mal,
Nous en verrons sur nous retomber la tempête,
Mais il faut détourner par quelqu'éclat fatal
Les reproches sanglans que Londres nous aprête.
Qu'importe que privé d'un partage atendu,
Le peuple en son espoir gémisse confondu?
Pour éborgner l'objet de vos haines mortelles,
Crevons-nous, s'il le faut, toutes les deux pru-nelles

Un mal n'est qu'un mal à demi,
Quand à son ennemi
L'on en fait ressentir les ateintes cruéles.
Dans ce chaud mouvement d'un soudain Vertigo
Ils tournent la proüe à Vigo,
A travers les sabors le vif salpêtre tone,
Tout est en feu dans le circuit,
Dans ses antres profons Neptune s'en étone,
Le Triton d'épouvante fuit,
Et va vîte en porter le bruit
Jusqu'aux bouches de la Garone.
Par de prodigieux éfors
On ataque, on défend, le sang en abondance
Fait rougir la Mer & ses bors.
Les Dogues sont surpris de voir la resistance,
Et quoi qu'infiniment plus forts,
Malgré le nombre & la surprise
Ils sont enfin contraints avec petite prise
De quiter la partie & revirer leurs bors.
Qu'arrive-t-il ? Pour punir leur audace,
Le Lion aussi-tôt par un coup d'équité
En confisquant la part qu'ils avoient à la chasse,
L'aplique à réparer le mal qu'ils ont coûté.
Ainsi tombe sur eux la funeste infortune.

De leur inutile forfait.

Dogues, Mâtins, n'auriez-vous pas mieux fait

D'atendre votre part de la chasse commune ?

Les Anglois & les Holandois avoient part à la Flote de Vigo au-lieu d'atendre le partage, ils furent l'ataquer, dans la pensée de l'enlever entiere ; mais n'ayant pû s'emparer que d'une petite partie, on la leur imputa pour leur part.



CONTE VI.

De Milon, du Chesne, & du Loup.

MIlon, comme nous dit l'Hiftoire,
Fut un Athléte des plus fors,
Bras nerveux & robufte corps,
Epaule large, barbe noire.
Et la Grece avoit vû par plus d'une victoire,
Dans l'Olimpique champ fes terribles éfors
Le couroner d'une immortéle gloire.
Un jour un Turc lui vint aveuglément
Faire querêle d'Alemand;
C'étoit un fort paillard, & rempli de courage,
Il le vint ataquer, & chez lui faire rage,
De l'infulte foudaine on vit Milon furpris,
Et tout prêt à faire naufrage;
Mais il reprit fa force & fes efprits,
De fon projet hardi le Turc porta la peine,
Il fe vit accablé de coups prodigieux,
Et l'Athléte victorieux,
L'atterrant à fes piés, lui fit mordre l'aréne;
Le Croiffant en pâlit, le Bofphore en trembla,

Et par l'écorne faite à la superbe Lune
Milon vit redoubler sa force & sa fortune;
D'éloges infinis la Gréce le combla,
Et fit de toutes parts toner sa renomée;
Mais de cet encens fastueux,
La flateuse & douce fumée,
Le rendit trop présomptueux.
Il crut tout au-dessous de son bras invincible,
Et cherćha chaque jour par de nouveaux succez
A faire aveuglément de sa force terrible,
Sur ce qu'il rencontroit de perilleux essais.
Certain jour traversant une Forest prochaine,
Où l'on voit depuis peu de tems
Les Peuples réünis du Tage & de la Seine,
Se mêler & vivre contents:
Il vit un magnifique Chesne,
A tête couronée, & vastes bras ouverts,
S'élever au plus haut des airs,
D'un seul tronc deux tiges parties,
Se montroient si bien assorties,
Qu'un seul arbre des deux en paroissoit formé.
Les deux bois, quoiqu'encor de differente force,
Se joignoient sous la même écorce
Dont tout le corps étoit armé,

Et ses branches entrelassées,
Jusqu'au sommet d'un vif feüillage orné,
Se tenoient si bien embrassées,
Que d'une seule tête on l'eût dit couroné.
Le Liban n'eut jamais cedre si venerable
Parmi ses cedres reverez,
Et parmi ses chênes sacrez,
Dodone n'eut jamais d'arbre plus adorable;
Mais en respect rien ne retient Milon,
Son orgüeil brave tout, il veut tout entreprendre.
L'arbre par un endroit sembloit pouvoir se fen-
Et l'Athléte puissant l'ataque tout de bon. [dre,
Il met ses dix doigts dans la fente,
Donne de cul, de tête, & dans la fole atente.
Je te romprai, dit-il, Surgeon qui te crois fort.
Pour te voir ataché contre une forte tige,
C'est à toi que j'en veux, je te romprai, te dis-je.
Alors il double son éfort,
Déchire avec le bois l'écorce qui le couvre,
Et sotement flaté d'un espoir décevant,
Done du Genouil, le bois s'ouvre,
Milon se croit vainqueur, met ses doits plus avant,
Et se donant autant de peine
Que dans Crémone fit Eugéne,

Il croit sentir le bois sous ses mains dilaté.
Je te tiens, poursuit-il au chêne,
Tu n'échaperas pas à mon bras indompté ;
Mais dans le même tems le chêne se resserre,
Et Milon sent ses tristes doits.
Enchaînez entre les deux bois,
Il fait de ses clameurs frémir l'onde & la terre ;
Et voit contre le tronc qui tient aux fers son
Avorter tous ses vains éforts ; [corps,
Il en verse des pleurs, il en rugit de rage,
Et le chêne de joye épanoüit son cœur ;
Près la noire Forest alors un Loup arive,
Loup cervier, fier, hardi, que Milon mal sensé
Avoit par une insulte vive
Plus d'une fois brusquement ofensé.
Ce Loup lui saute en croupe, & lui plante à la
Le croc aigu d'une dent vangeresse. [fesse,
Milon en fait un cri qui perce les enfers,
Il apéle au secours l'Issel & la Tamise.
Le chêne cependant tient ferme la main prise,
Et l'Athléte mourant sent déchirer ses chairs.
Ainsi perit Milon pour vouloir entreprendre
Ce qu'il ne put executer.
Belle leçon à qui la peut apprendre !

Mais c'est en vain qu'on croit se faire entendre
A qui ne veut pas écouter.

Milon represente l'Empereur, le chêne qu'il veut diviser c'est la France & l'Espagne unies d'interêts, le Loup-cervier c'est le Duc de Baviere & les Mécontents de Hongrie.



CONTE VII.

Du grand Berger, & du Loup.

CErtain Berger de meure experience
Depuis long-tems, & d'un ſoin merveilleux,
Avec amour, avec prudence,
Dans un Canton qu'on apéle la France,
Gouvernoit ſes troupeaux heureux.
Que d'une fougue audacieuſe
Les temeraires Loups, les Lions rugiſſans,
Pour troubler ſes Moutons puiſſans,
Vinſſent armez d'une dent furieuſe,
Sa houléte victorieuſe
Faiſoit ſous de terribles coups,
Succomber à ſes piés ces Lions & ces Loups.
L'Ebre riche en brebis, & le ſuperbe Tage,
De la Seine autrefois rivaux,
Voulurent avoir l'avantage,
De voir à ce Berger défendre leurs Troupeaux.
Un de ſes petits-fils prit en main la houléte,
Guidé de l'œil du grand Berger,
Et tous d'une union parfaite,
Sous ſes Loix vinrent ſe ranger.

Dans les Forêts de Germanie
Vivoit un Loup plus renomé
Et mille fois plus afamé
Que les Lions de l'Hircanie.
Depuis long-tems il convoitoit
De surprendre la bergerie,
Depuis long-tems il se flatoit
De l'immoler à sa furie.
Hé quoi ! s'écrioit-il d'un ton
Qui marquoit à la fois sa douleur & sa rage,
Je ne pourois pas sur le Tage
Gober seulement un Mouton !
Malgré ce grand Berger, malgré sa vigilance,
Malgre son bras puissant, j'en veux remplir ma panse.
Sur l'Ebre, sur le Pô, sur la Meuse & le Rhin,
Je vais faire le diable à quatre,
C'est à ce coup qu'il faut se batre ;
De ce jeune Berger confondons le dessein,
Je sçaurai triomfer des obstacles frivoles
Que son ayeul m'oposeroit en vain,
Et je ferai sentir aux brebis Espagnoles,
Quel est un Loup que presse une cruéle faim :
Des Leopars Anglois, des Ours de la Holande,

Qui m'ont promis de m'aſſiſter.
Je vais compoſer telle bande
Que rien n'y poura reſiſter.
Reſpirant par ces mots de mortéles ruïnes,
D'une langue alterée il léche ſes babines.
Où d'un gras pourceau Turc le ſang couloit en-
Il aſſemble auſſi-tôt toute ſa compagnie, [cor,
Et pour aſſoupir ſa manie,
Droit aux rives du Pô prend ſon premier eſſor.
Le jeune Berger plein de zele
Court auſſi-tôt où le danger l'apéle,
Tandis que d'un coup d'œil prudent,
Le grand Berger met ordre à toute choſe;
Prévoit tout, conduit tout, & ſi bien le diſpoſe,
Que le Loup ne peut pas doner un coüp de dent.
Il ne s'en tient pas là, le Loup faiſoit le brave;
Et plein d'orgüeil ſe montroit ſur le Rhin,
Lorſque le grand Berger par un retour plus fin.
Lui donant une rude entrave,
Lui fait ſonger à rebrouſſer chemin.
Il le fait ataquer juſque dans ſa taniere
Par les éfors d'un Dogue courageux,
Puiſſant maître de la Baviere,
Qui l'œil vif, la démarche fiere,

Va sous des auspices heureux
Arêter de ce Loup la fureur meurtriere.
Céte entrave donée au Loup,
Le grand Berger prudent & sage,
Contre les Leopars qui pensent faire rage,
Et contre les Ours gris prépare un autre coup.
Il veut les batre à force ouverte,
Et va d'un bras puissant, d'un pié toûjours alerte
Faire sur eux un terrible fracas. [tes.
L'an passé, leur dit-il, vous nous chantiez sorne-
Mais du Manche de ma houléte,
Je vous vais celui-ci rosser à tours de bras.
Il dit, & sous ses coups tous ses animaux tom-bent,
Les Ours sont écrasez, les Leopars sucombent,
De leurs cruéles dents les Troupeaux garantis,
Chantent du grand Berger la puissance & la gloire.
Loup d'Autriche qui veux devorer nos brebis,
Telle sera sur toi l'infaillible victoire,
Que le Ciel promet à LOUIS.

Les Leopars & les Ours ce sont les Anglois & les Holandois, l'Empereur est le Loup, les François & les Espagnols les troupeaux, le Roi de France le grand Berger.

CONTE VIII.

Des Grenoüilles Hollandoises, & du Soleil François.

D'Un Soleil bien-faisant le rayon gracieux,
Sur un sale Marais tombant du haut des Cieux,
A certains animaux, peuple verd, & rebéle,
Peuple insolent, audacieux,
Et que Grenoüilles l'on apéle,
Dona l'être, & n'en fit pas mieux.
Redevables de leur naissance
Aux fécondes vertus de cet astre puissant,
Elles eurent d'abord quelque reconoissance;
Mais ce peuple qui va sans cesse coassant,
De jour en jour s'acrut, & pulula de sorte,
Sous l'abri de cet astre & par ses doux bienfaits,
Qu'en dépit du Roy du Marais,
Il s'érigea bien-tôt en République forte;
Si-tôt que du bourbier l'on se voit en éclat,
L'orgüeil est du cœur bas l'ordinaire fébleffe,
Cet orgüeil naît de la richesse,

Et plus l'on eſt ſuperbe, & plus l'on eſt ingrat.
Mais où verra-t-on dans le monde,
Animal naturélement
Plus incivil dans ſon coaſſement,
Plus imprudent que la Grenoüille immonde.
Ovide dans ſes traits ingénieux, plaiſans,
Ne nous en fait-il pas une docte peinture,
Quand il dit que Latone après une aigre injure,
En Grenoüilles changea d'impudens Païſans,
Toutes Grenoüilles ſont de même,
Pour partage elles ont une impudence extrême,
Sans ceſſe on les entend d'un ton ſéditieux
Vomir contre le Ciel leur inſolent blasféme,
Et la nuit & le jour injuriez les Dieux.
Sur la Muſe & le Rhin telles on voit paroître,
Celles que le Soleil entre leurs bors fit croître,
Ce ne ſont qu'atentats, & téméraires cris,
Et dans leur criminéle rage
On les voit pour lui faire outrage,
Chercher à ſe liguer avec ſes ennemis.
A leurs cris importuns dont retentit la terre,
L'Aigle vole, flaté qu'il poura de ſa ſerre,
Déchirer du Soleil l'invulnerable corps,
Le Leopard y court, & par de vains éfors,

Au ſein de ſon Lion va lui porter la guerre.
Le Soleil diſſimule, & ſuſpend quelque tems
Les redoutables coups de ſa juſte vengeance ;
Mais à la fin outré d'une ingrate inſolence,
Vous le voulez, dit-il, animaux impudens,
Grenoüilles, vous métez à bout ma patience,
C'eſt trop me défier, & de mes traits ardents,
Vous allez éprouver l'invincible puiſſance.
Ces broüillars élevez par vos ſouftes jaloux,
Pour tâcher d'obſcurcir ma brillante lumiere,
A mon terrible bras fourniront de matiere
Des foudres éclatans qui vont tomber ſur vous.
Mais que dis-je, pour vous détruire,
Le rayon de mes yeux ſufit,
Si du neant il vous ſortit,
A ce même neant il ſçaura vous réduire.
Le Soleil à ces mots redouble ſes ardeurs,
Chaque rayon devient une brûlante, fléche,
Sous les traits enflâmez le Marais ſe déſſéche,
Et s'exhale tout en vapeurs.
L'on voit de toutes parts les Grenoüilles pâmées,
Sur les ſales bourbiers d'où partent ces fumées
Traîner languiſſamment leurs corps.
C'eſt alors que chacun & gémit & regréte,

D'avoir prêté son cri pour être la trompête
De leurs séditieux transpors. [armes,
Contre plus fort que nous pourquoi courir aux
Disent-elles, les yeux en larmes ?
Quelle aveugle fureur nous a ravi les sens ?
Maîtresses de joüir dans une paix profonde
Et de nos Eaux & de nos Champs,
Pourquoi bouleverser le monde ?
Nous voilà justement comme le fat Lubin,
Qui dans une fureur jalouse, criminéle,
Voulant éborgner son voisin,
Se fit crêver l'une & l'autre prunéle.
Ainsi quand sur un bien faussement prêtendu,
Un féble esprit se préocupe,
De soi-même on se rend la dupe,
Et l'on se trouve confondu.
Sire Apollon, voudrois-tu nous détruire?
Dérobe-nous à ton œil irité, [re.
Nous voyons bien que trop nous en va cui-
Si nous soufrons toute la dureté
Que notre orgüeil a mérité.

Les Holandois doivent leur liberté à la France & sont ses plus opiniâtres ennemis.

IX. FABLE.

Du Combat de l'Ichnumon contre le Crocodile.

DAns ces lieux où jadis sur des sables arides
De fastueux Tyrans pour se faire un cer-
Dans d'éternelles pyramides [cüeil
Ont aux siécles futurs étalé leur orgüeil,
Le Nil superbe roule une vague profonde,
Et vomit du sein de son onde
Sur ses rives un Monstre en forme de Lezard ;
Redoutable Amphibie, à la gueule béante,
Grand gozier, vaste ventre, & dont l'afreux re-
Répand de tous côtez une triste épouvante. [gard
Quel plaisir quand il peut sous ses cruéles dents
Par un criminel artifice
Tantôt faire tomber la crédule nourice,
Tantôt quelques jeunes enfans ! [ce
Animaux & poissons, tout tremble en sa présen-
Le chien pour éviter le Monstre devorant
Ne lappe l'onde qu'en courant ;
Et contre lui tout est en défiance.

Orgüeilleux

Orgüeilleux de se voir si craint si redouté,
Il en redouble sa fierté,
Joyeux que devant lui tout s'abaisse, tout plie.
Le seul Prince des Ichnumons
Rit de voir le vain Amphibie
Enfler contre lui ses poumons.
Tu crois donc, lui dit-il, qu'enfin toute la terre
De tout ce que tu veux doit se faire une loi ?
Pour Mortel ennemi quand tu n'aurois que moi
Je te ferai sentir par une juste guerre
Que souvent un voisin que l'on ose insulter
Et qu'on croit casser comme un verre
N'est pas le moins à redouter.
C'est en vain que tu me proposes
De jamais être ton ami,
Songe sur les regrets qu'en secret tu me causes
Qu'un cœur comme le mien ne fait rien à demi.
Je vois déja ta gueule ouverte,
J'y vois aiguisez pour ma perte [Stiron,
Deux formidables crocs, l'un Schlik, l'autre
Mais j'en ris comme d'un ciron,
Et de m'en garantir il me sera facile.
C'est bien à faire à l'Ichnumon,
Répond le Seigneur Crocodile,

A vouloir avec moi mesurer sa valeur.
Oses-tu seulement me regarder en face ?
Frémis en prévoyant le coup qui te menace,
Et qui va consommer ton funeste malheur.
Le Prince courageux sans craindre la bravade
De l'orgüeilleux Tyran du Nil,
Se prépare au combat, & leger & subtil
Lui porte dans le flanc une vive estocade.
Le dos du Monstre étoit couvert
De fortes & dures écailles,
Mais le ventre plus féble aux coups étoit ouvert.
L'Ichnumon s'élançant sur cet endroit ofert
Le perce & va déchirer ses entrailles.
Princes qui vous croyez bien au-dessus des coups
D'un ennemi qui vous laissoit tranquile,
Et dont vous irritez le dangereux courroux,
Quoi qu'il paroisse moins que vous,
Craignez le sort du Crocodile.

Le Crocodille est ici pris pour l'Empereur, & le Duc de Baviere pour l'Ichneumon.

X. FABLE.

De l'Aigle, du Phenix, & du Phenicoptere.

Tel croit prendre souvent, qui lui-même attra- [pé,
Se voit dans ses projets trompé ;
Et se perd en voulant ravir le bien d'un autre.
Heureux cent & cent fois celui
Qui dit en paix sa patenôtre,
Et ne convoite point ce qui n'est point à lui.

Un Aigle à bec crochu, brûlant de jalousie,
Et d'un trouble fatal faisant tous ses ébats,
Se mit un jour en fantaisie
De dépoüiller de ses Etats
Un Royal *Phenicean* d'une race immortéle,
Aux rayons du Soleil dès long-tems éprouvé,
Et qu'un maître *Coq* sous son aile
Avoit tendrement élevé :
Prêt à lui déclarer la guerre,
Il éguise les crocs de sa sanglante serre,
Et grimaçant de son gros bec,
Apéle à son secours les *Laniers* d'Angleterre,

Et les gras *Cormorans* qui pêcheur dans le Lek;
A ces Oyseaux de trois especes
Alecton se mêlant leur jure par le Stix,
Que leurs éforts vont mêtre en pieces
Le venerable *Coq* & le jeune *Phenix*:
Oüi, leur disoit cête Furie,
Desolez l'Univers, est-il rien de si beau?
Prenez pour l'immoler à votre barbarie,
Et mes serpens & mon flambeau.
A ces cris qui par tout portent un triste trouble,
Des trois oyseaux liguez la fureur se redouble;
Cadis en fremit alarmé,
Le Rhin presque en perd contenance,
Et d'un leger succez l'*Aigle* en vain trop charmé
Devore en son cœur par avance,
Un ennemi qu'il croit sous sa grife oprimé.
Mais tandis qu'aveuglé d'un faux rayon de gloi-
Il se flate d'une victoire, (re
Qu'il croit avoir & qu'il n'a pas;
Il voit par un retour à ses desirs contraire,
Le valeureux *Phenicoptere*,
Au Phenix son neveu consacrer cœur & bras.
Cet oyseau plein de feu, dont le nom seul encore
Pouroit faire trembler les *Hiboux* du Bosphore

Qu'il sçut autrefois terrasser ;
Cet oyseau qui toûjours se fait voir invincible,
Outré du ton dont l'*Aigle* ose le menacer,
Se resout de lui faire une guerre terrible :
Sire, dit-il au *Coq*, Sire, contentez-vous,
Que le Pô, le Rhin & la Meuse,
Par une vengeance fameuse,
Voyent bien-tôt tomber sous vos augustes coups
Les *Laniers* envieux, les *Cormorans* jaloux,
Que le jeune *Phenix*, digne sang de vos veines,
Digne second de vos Exploits,
Du Batave insolent, du phanatique Anglois
Rende sur tous ses bors les entreprises vaines.
Mais laissez à mes soins la gloire de dômter
Sur les bors du Danube une trop fiere audace,
Aidé de quelques Coqs que vous m'alez prêter,
Je répons de faire avorter
Ce vain orgüeil qui me menace.
Mon sang ne se peut démentir :
Et je veux faire repentir
Cet *Aigle* ambitieux qui s'en fait trop acroire :
Venez Coqs, & malgré son foudre *avortatoire*,
Mon bras de tous côtez sçaura m'en garantir,
De mon fier ennemi la grandeur fait ma gloire.

[library stamp]

A ces mots le Danube & l'Inn
Retentissent des cris qui vont des bors du Rhin
Evoquer les Coqs à son aide ;
Puis par monts & par vaux, malgré l'oyseau *Ba-* (*din*,
Par des éfors à qui tout cede,
Dans la Noire Forêt ils s'ouvrent un chemin.
A céte terrible nouvéle,
Quelle frayeur se répand-elle
Dans l'orgüeilleuse Cour de l'Aigle épouvanté,
Stiron, quelle pilule amere !
Et toi *Schlik*, malgré ta fierté,
Tu n'eus point besoin de clistere,
Si-tôt que jusqu'à toi le bruit en fut porté.
Le Danube se desespere,
Et l'*Aigle* en ses projets se voit deconcerté
Par le sage *Phénicoptere*.
Ce courageux ami du *Phenix* & du *Coq*,
Livre à l'*Aigle* un terrible choq,
Et jusque dans son sein va lui porter la guerre.
Le *Roitelet* Imperial
Pâlit, frissonne au coup fatal
Qui le peut renverser par terre.
Des oiseaux de la Lune *Aigle* jadis vainqueur,
Tu voulois du *Phenix* ravir le Diadême :

Mais quand tu vois branler ta Couronne elle-même,
Ne te repens-tu pas dans le fond de ton cœur ?

L'Aigle c'est l'Empereur, le Coq le Roy de France, le Phenix le Roy d'Espagne, le Phenicoptere le Duc de Baviere, les Laniers les Anglois, les Cormorans les Holandois, le Roitelet l'Archiduc, Stiron & Schlik deux Generaux de l'Empereur.



CONTE XI.

Du Loup & du Lion.

AVant que d'abatre la bête,
Ne nous mêtons jamais en tête
D'en vouloir partager la peau:
Tel Chasseur au matin plein d'ardeur & de joye
Va dans un bois chercher sa proye,
Qui loin de la trouver rencontre son tombeau:
D'un espoir imposteur l'homme cede à l'amorce,
Trop de vanité le déçoit,
Et l'on le voit souvent présumer de sa force
Bien au-delà de ce qu'il doit.

Un vieux Loup sur les bors d'une large riviere
Avoit de pere en fils une vaste taniere;
Son pouvoir s'étendoit sur diferens cantons;
Et riche d'un bon patrimoine, [ne,
Il pouvoit sans souci comme un gros & gras Moi-
Croquer en repos ses moutons.
Mais il aimoit trop la querêle,
Et d'un formidable procés

Le grand, l'inespéré succés,
D'un vent présomptueux lui gonfla la cervéle,
Plein d'orgüeil & d'ambition,
Et dévoré du feu d'une jalouse rage
Il ne peut sens dépit voir un jeune Lion
Regner tranquilement sur les rives du Tage.
Il faut pour me vêtir en Alcide nouveau,
Que je courre. dit-il, du dos du Lionceau
Fierement arracher la dépoüille sanglante:
Et pour ne point manquer le coup,
Formons une ligue puissante
De tous les bons amis du Loup.
Pour appuyer son entreprise,
Il voit en même tems courir à son appel
Le Leopard de la Tamise
Et le Dragon qui boit l'Issel.
Les voilà donc tous trois prêts à faire merveille,
Tous trois d'une fureur pareille
Marchent avec un grand fracas;
Et de leur vain espoir l'ame trop obsedée,
Par avance déja partagent en idée
Une peau qu'ils ne tiennent pas.
Le Dragon pour sa part de la riche dépoüille
Disoit fierement: Il me faut

Cet endroit qui s'étend des rives de l'Escaut
Au Canton que la Meuse moüille.
Je prétends, s'écrioit l'avide Leopard,
Que tous les bords seront ma part,
Pour rendre ma Reine plus leste
Et pretintailler son manteau.
Quant à moi, dit le Loup, de cete grande peau
Je compte que j'aurai le reste.
De ce partage prétendu
Tel étoit entre eux tous le projet admirable :
Et pour en consomer l'entreprise coupable,
Chacun déja s'étoit à son poste rendu ;
Mais bien-tôt soûtenu de l'Hercule de France,
Le Lion se met en défense.
Et fait de tous côtez avorter leurs efforts.
Les animaux liguez font un pas en arriere ;
Et le Danube sur ses bors
Voit le Loup attaqué dans sa propre taniere.
Quelle épouvantable douleur
Pour la pauvre ligue affligée ;
Chez Maître Guillot le songeur
Toute la troupe fut logée.
Une soudaine peur les trouble, les saisit,
Le Loup en a la face blême,

Et dans l'éfroi qui le transit
Par un juste retour il craint pour sa peau même.
Ce n'est pas sans raison, tous ses vastes projets
Se sont dissipez en fumée ;
Et si peu qu'il s'obstine à refuser la paix,
La mine est toute prête, & la méche allumée.
Loup, vis en paix, ou crains ta propre ambition :
Le Ciel punit toûjours par l'endroit qu'on l'ofen-
Ta peau par les éforts d'une juste vengeance (se
S'arachera plûtôt que celle du Lion.

Le Loup marque l'Empereur, & le Lion le Roy d'Espagne, le Leopard c'est l'Anglois, & le Dragon c'est le Holandois, l'Hercule de France c'est le Roy de céte Monarchie.



CONTE XII.

Du Combat d'Achelous contre Hercule.

Qui de l'ambition suit les vaines amorces,
Iamais n'est satisfait du sort dont il joüit,
Et présumant toûjours au-delà de ses forces
Court en aveugle au bien dont l'apas l'ébloüit.
Nessus, Achelous, Anthée,
Voulurent contre Alcide éprouver leur valeur.
Ils coururent à leur malheur
En osant s'oposer à sa force indomtée;
Et voici par un vieil Auteur
Comment de l'un des trois l'histoire fut contée.

Déjanire l'honeur d'une pompeuse Cour
Etoit jadis une pucelle (tour,
Brune, blanche, l'œil vif, un gros bras fait au
Et la Grece n'eut pas une fille plus belle,
Ni plus propre, dit-on, à doner de l'amour,
A quinze ans elle avoit tout ce qu'on peut de charmes,
Dansoit mieux que Deschars, chantoit mieux que Maupin,

Et

Et le plus dur rendoit les armes
Aux acors de son Clavessin.
Son pere gouvernoit doucement son Royaume,
Ses cofres regorgeoient d'écus.
Il étoit en moutons riche comme un Crésus,
Et ménageoit son bien en prudent économe.
Ainsi pour un puissant parti
L'on prônoit par tout Déjanire,
Et des Cantons voisins plus d'un Prince sorti
Venoit pour lui conter son amoureux martire;
Quand Hercule, l'honeur des plus vaillans guerriers,
Ayant mis sous ses loix & l'Espagne & les Gaules,
Vint en peau de Lion qui couvroit ses épaules
Montrer son large front tout brillant de lauriers;
Il vit, il aima la Princesse,
Et la jeune Infante à son tour
Sentit un doux panchant à payer son amour
D'une reciproque tendresse.
Mais son Papa mignon étoit d'un autre avis.
Il est vrai, disoit-il à sa charmante fille,
Qu'à le voir seulement tous les yeux sont ravis,
Il a les bras nerveux, & sa jeunesse brille,
Mais ce n'est qu'un Coureur qui mangera ton bien,

Et fera cent faux bonds à ta flame jalouse,
Je veux pour te doner un plus heureux lien,
Qu'Achelous t'épouse.
Je conois sa richesse, il est jeune & bien fait.
Son aliance est plus solide,
Je sçais qu'il t'aime, en un mot c'est ton fait,
Et je suis serviteur au vagabond Alcide.
A cet arrêt du bon papa
L'amoureuse & fidele infante
Point du respect ne s'échapa,
Mais en sortant triste & dolente
Elle fit de ce compliment
Par les soins d'une bonne Tante
Sur l'heure avertit son amanr.
Mais le fleuve orgüeilleux d'avoir par ce sufrage
Coulé bas cent rivaux que pour ce mariage
L'amour avoit mis sur les rangs,
Osa sur sa valeur trop fier & trop crédule
Pour terminer leurs diférens
Défier à la lute Hercule.
Le cartel accepté, les deux forts champions
Tout embrasez d'amour se rendent sur l'arêne,
Et pour les voir luter le peuple à milions
De tous côtez s'assemble danr la plaine,

Déjanire le prix de ce combat fatal
Sur un grand balcon fut placée.
Et la lute fut comancée
Si-tôt que la trompéte eut doné le signal.
Tels on voit entrer dans la lice
Deux Taureaux d'amour enflâmez
Et l'un contre l'autre animez
Par l'œil étincelant d'une jeune génisse. [corps,
Ils s'aprochent tous deux & se prennent au
Tous deux par de puissans éfors,
Tâchent de se porter par terre,
Puis tous les nerfs tendus & l'œil alerte & prompt,
Pié contre pié, front contre front,
De l'estomac l'un & l'autre se serre.
Achelous est ébranlé,
Hercule qui le voit troublé
Avec plus de force le presse.
Une promte frayeur dans son cœur se répand,
Mais il échape avec adresse
Sous la figure d'un serpent.
Es-tu fou, dit alors Alcide,
Et crois-tu m'échaper sous ce masque nouveau?
D'une invincible main & d'un cœur intrepide
J'étranglois les serpens quand j'étois au berceau.

A ces mots le Fleuve timide
Prend la figure d'un Taureau.
Il vient à sauts & bonds, & présentant la tête
D'un plus puissant éfort attaquer son rival.
Hercule à cet assaut brutal
Saisit par les cornes la bête,
En vain le fougueux animal
Se debat, Alcide l'arrête,
Le tient ferme, & d'un bras vigoureux, obstiné;
Ne l'abandone point qu'il ne soit écorné.
Ainsi sous la valeur d'Hercule qui le domte,
Le fier Achelous tomba tout interdit.
Et le chef écorné, fut au fond de son lit
Cacher sa douleur & sa honte.

Achélous est le Duc de Savoye, Alcide le Roy de France qui lui écorne ses Etats. Ou c'est le Prince Eugene battu & chassé d'Italie par M. de Vandome.



CONTE XIII.

L'Intervention de Sire Pierre.

Quand tranquile chez soi l'on peut dans le re- [*pos*
Entre les verres & les pots
Rire, boire, manger, & faire bone chére,
Imprudent qui mal à propos,
En risquant le sien va se faire
Des querêles d'un autre une mauvaise afaire.

Lubin à qui Turquet voulut faire un procés
Dangereux & de longue haleine,
A la fin le gagna; mais cet heureux succés
Ayant agrandi son Domaine,
Il s'en montra plus fier, devint plus quéreleur;
Et loin de goûter la douceur
D'une tranquilité profonde,
Il ne s'atacha plus pour son propre malheur
Qu'à métre en procés tout le monde.
Or il avint qu'à l'un de ses jeunes Cousins,
Tant par bon Testament que proche parentage,
Etoit échû certain gros heritage,

Que depuis très-long-tems convoitoient les Lu-
Ce coup leur fut une sensible plaie. [bins.
Lubin pour chicaner va feüilleter les loix,
Prend pour son Procureur Maître *G. de la Haye*,
Et pour son Avocat l'*Anglois*.
Quant au jeune heritier son bon droit se répose
Sur les soins, le credit & les sages avis
Du célébre Avocat *LOUIS*,
Qui ne sçait ce que c'est que de perdre une cause.
Bien-tôt le procés intenté,
En droit *Canon* est apointé, [le,
On attaque, on défend, on plaide, on se chamail-
On frape d'estoc & de taille,
L'un gagne, l'autre perd sur divers incidens, [te;
Par les bouches d'airain le bon droit s'interpre-
On diroit au bareau que le salpêtre y péte,
Tant on y voit les Avocats ardens;
Et chacun par des coups vigoureux & prudens
De son fier ennemi se promet la défaite.
Tantôt au vieux Lubin l'on ajuge Landau
Par Sentence interlocutoire,
Et tantôt de sa courte gloire
On voit rire Crémone & les Nymphes du Pô.
Tantôt aux rives de la Meuse

Il fait grand bruit pour petit gain,
Et tantôt sur les bors du Danube & du Rhin
Il cede aux puissans coups d'une main plus heureuse.
Il forme en vain l'incident de Cadis.
Où sans son hôte il avoit fait son compte,
Et *la Haye* & *l'Anglois* désolez, interdits,
En furent sur le champ déboutez avec honte.
Le Tyrol ensuite perdu:
Le Tyrol dont Lubin tiroit mainte richesse
Acablà de douleur, & remplit de tristesse
Son parti confondu.
La chose en cet état, avint que *Sire Pierre*,
De ses meilleurs amis oubliant les bienfaits,
Et qui contens vivoit en paix,
Dans son petit Canton de terre,
Voulut flaté d'un vain succés
Intervenir dans le procés.
Le bon Lubin & lui s'etoient par mariage
En prenant les deux sœurs depuis long-tems unis,
Et pour encore mieux serrer ce parentage
A la fille de l'un l'autre promit son fils.
Sous l'apas de cête promesse,
Et d'avoir quelque part au gâteau contesté,
Par cent fausses raisons *l'Anglois* avec souplesse

L'atte du mauvais côté.
Le voilà donc reçû partie intervenante
En faveur du gendre futur,
Sous la fole & trompeuse atente
D'un gain qu'il se figure seur.
Mais qu'en ariva-t-il ? Après un long grabuge,
Le souverain & juste Juge
De son haut Tribunal prononça son Arrêt,
Le jeune possesseur maintenu dans sa terre,
Gagne avec domage, interêt,
Et le faiz le plus lourd dés dépens de la guerre
Tombe sur *Sire Pierre.*

Sire Pierre, c'est Dom Pedre Roy de Portugal, qui au lieu de demeurer en paix & neutre, prit parti avec les Aliez contre les Rois de France & d'Espagne.



XIV. FABLE.

De l'Emerillon presomptueux.

SAge qui sçait bien à sa force
Mesurer son ambition ;
Et ne suit point la fausse amorce
D'une vaine présomption.
Elle fait souvent entreprendre
Plus qu'on ne peut executer ; [prendre,
Et l'on se treuve pris au moment qu'on croit
Si-tôt qu'on veut trop se flater.

DU côté de la Forêt noire,
Un jeune Emerillon par un Aigle couvé
De ses ayeux vantoit la gloire ;
Et leur grand courage éprouvé
Dans le succés heureux de plus d'une victoire ;
De plus il avoit lû l'histoire,
Et dans Tite-Live avoit vû,
Qu'autrefois une Aigle Romaine,
Au climat Espagnol fondit à l'impourveu,
Sur un mouton à la grand-laine,
Le prit par sa toison sur les bors du Bétis,

Et le portant droit à son aire,
En fit très-succulente chere,
A sa femelle & ses petits.
Sur l'exemple de céte prise,
Le vain Emerillon s'étoit mis dans l'esprit
De former pareille entreprise,
Sur les puissans moutons que le Tage nourit.
J'ai des grifes, dit-il, assez bien acerées,
L'aile legere, un bec crochu,
Et les troupeaux au pié fourchu,
Vont bien-tôt éprouver mes armes préparées
Comme un fier & nouveau Jazon,
D'une serre sanglante & dure,
Du plus beau des moutons pour faire ma pâture.
Je vais fondre sur sa toison.
Je vais d'une vigueur terrible,
L'attaquer, le ravir, l'enlever dans les airs, [ble,
Et faisant tout trembler sous ma force invinci-
Métre le Tage dans les fers.
Ainsi parloit en Alemagne
L'Emerillon présomptueux,
Puis prit d'un vol impétueux,
Sa route du côté d'Espagne,
Il franchit la terre & les mers,

Et la nouvéle en est semée
Dans tous les coins de l'Univers
Par le bruit qu'en répand l'agile Renommée.
Le troupeau cependant sous l'abri du Berger,
Dont rien ne peut tromper la juste vigilance,
Rit de l'Emerillon & de son arrogance,
Et paît son serpolet sans craindre aucun danger:
De l'oyseau du Danube il conoît la féblesse,
Et fut-il quatre fois Emerillon plus fort,
Qu'Emerillon de son espéce,
Il verroit tomber son éfort.
Enfin à tire d'aile il s'avance, il arive,
Où le Tage roulant ses eaux,
Voyoit sur sa fertile rive,
Et paître ses moutons & bondir ses agneaux.
Le féble & jeune Oyseau de proye,
En planant dans les airs lance ses yeux à bas,
Et rempli d'une vaine joie,
Cherche dans le troupeau le mouton le plus gras.
Aussi-tôt d'une aile legére
Et le Cerveau rempli de sa fole chimére,
Il fond sur la riche toison,
Ah mouton! cria-t-il, je te tiens par la laine,
Mais dans le même tems aussi sot qu'un Oyson,

Il se vit lui-même à la chaîne.
La laine entortille son pié,
En vain il se débat pour rompre son atache,
De sa prison rien ne l'arache.
Et plus il fait d'éfors, plus il se sent lié.
Le Berger vigilant court avec sa houléte
Et sur l'oreille du Jazon,
Donnant un coup d'estramaçon,
Le renverse par terre, & rit de sa défaite.
Le Tage & l'Ebre jusqu'aux cieux
Poussent des cris victorieux.
L'Espagne retentit de joie,
On chante le Beger, on chante le mouton,
Dont l'Oiseau superbe & glouton,
N'a pû faire sa proye.

L'Emerillon, c'est l'Archiduc qui vient pour se jeter sur les moutons du Bétis, & s'y trouve pris.



CONTE XV.

Dom Brocantin, ou le mauvais troc.

DOm Brocantin jadis des mieux rentez d'Espagne;
Mais quelquefois sujet au vertigo,
Comme en vrai Païs de Cocagne,
Pouvoit mieux qu'aucun Hidalgo
Dans son Palais vivre à gogo.
Il avoit à foison tout ce que l'opulence
Ofre au riche mortel pour remplir ses desirs;
Ce n'étoit chez lui que bombance,
On y couroit de plaisirs en plaisirs.
Heureux si satisfait de sa bone fortune,
Il eût en paix goûté ce qu'elle avoit de doux,
Mais qu'il est au monde de foux
Que trop de bonheur importune!
Son Cabinet orné de mile raretéz,
Etaloit aux yeux des beautez
Qui surpassoient tout ce que l'on peut dire;
Sur tout il possedoit un précieux bijou
Qui lui seul valoit un Empire
Et tous les tresors du Perou.

C'étoit une aimable figure,
D'Apollon qui domtoit l'éxécrable Python,
Cet orgüilleux serpent, cé superbe avorton,
Enfanté d'une bourbe impure,
Elle charmoit les yeux, & l'ouvrier adroit
Avoit dans ce brillant Portrait
Épuisé ce que l'art peut avec la nature
Joindre pour açomplir un ouvrage parfait.
Or un jour il avint que le rusé Guillaume
Conu pour Charlatan habile, souple, fin,
Si jadis l'Angleterre en vit dans son Royaume,
Entreprit de tromper notre Dom Brocantin.
Que faites-vous donc là, lui dit ce bon apôtre,
D'un portrait qui vous vient de la main d'un François ?
Hé fy! Ségnor, hé fy! faites un meilleur choix.
Je veux qu'avec Lubin vous en troquiez un autre
Qui le passe en valeur cent milions de fois.
C'est un chef-d'œuvre d'Alemagne,
Un tresor que Lubin vous conserve chez soi.
Si jamais vous pouvez le tenir en Espagne,
Vôtre fortune est faite, & j'en jure mà foi.
Foi de Guillaume est quelque chose,
Et vous auriez tort d'en douter,

Sur ma parole on peut compter,
Et bien ſage qui s'y repoſe.
Brocantin par malheur avoit ſon vertigo
Quand le fin charlatan lui parla de la ſorte,
Je taupe au troc, dit-il, & faites qu'on m'aporte
Au plûtôt un bijou ſi beau.
Vous l'aurez, répondit Guillaume, & je m'engage,
Puiſque le troc vous plaît de vous le faire avoir,
C'eſt à l'embouchеure du Tage
Qu'il faut que vous couriez ſi vous voulez le voir.
Maître Guillaume meurt, mais de ce bel échange
Brocantin toûjours entêté,
Fit ſon paquet, partit & s'en fut du côté
Où l'atiroit l'odeur de la ſubtile Orange.
Aux bors de l'Ocean le voilà donc rendu,
Où du rare bijou ſi long-tems atendu
Le bel échange doit ſe faire.
Mais qu'en arriva-t-il ? & quel fut le deſtin
De notre imprudent Brocantin ?
Il languit, il ſe déſeſpere,
On l'amuſe, on le fourbe, & cependant le feu
Se met à ſes Palais & les reduit en cendre.

Il se plaint, & l'Anglois de loin lui fait entendre:
Qu'il faut atendre encore un peu,
Que le trajet est long & la dépense grande
Pour passer le Bijou du Danube en Holande,
De la Holande en Portugal.
Enfin las, ruiné, sans espoir, sans resource,
Et rien de plus plat que la bourse
Il comance à sentir son mal.
Entre cuir & chair il en peste
Et maudit la ruse funeste,
Du rusé charlatan qui l'avoit sçu charmer.
Peste, dit-il, soit de la fraude
Qui pour un Apollon qui se fait tant aimer
N'a voulu me troquer qu'une triste Pagode.

Quand le Roy de Portugal quita l'aliance de Philippe V. pour se lier avec l'Archiduc Dom Brocantin le Roy de Portugal, Guillaume le Prince d'Orange Roy d'Angleterre.



XVI. FABLE.

Du Cameleon, des Loups & des Lions.

Aux piés de ces Monts sourcilleux
Où l'on vit autrefois un heros borgne & négre,
Ouvrir à son armée à force de vinaigre,
Au travers des rochers un chemin périlleux,
L'Eridan coupe une plaine fertile,
Où sur le panchant d'un coteau
S'éleve une superbe Ville
Qui tira son nom d'un Taureau.
Un vif Cameleon à peau fine & changeante,
Fut un jour de tout ce terrain,
Au milieu d'une Cour brillante,
Le jeune & puissant Souverain.
Il avoit eu guerre sanglante,
Mais malgré tout le mal sur son peuple atiré,
Il s'en étoit enfin heureusement tiré:
Deux incomparables Princesses,
Dont les rares vertus égaloient les atraits,

Furent les gages de sa paix,
Il y joignit tant de promesses,
Que le sage Lion qui regnoit sur les lys
Unissant ces beautez à ses deux petits fils,
Le tint & le reçût avec mile tendresses
Au rang de ses meilleurs amis:
Il pouvoit honoré d'une double àliance,
Et seur du cœur de deux grands Rois,
Dans le repos & l'abondance,
Voir ses peuples heureux obéir à ses loix,
Mais le Cameleon volage
Etant bien ne s'y put tenir,
Et certains loups liguez contre son parentage
Vinrent par ce fourbe langage
Le seduire, & l'en desunir.
Quite, dirent-ils à l'oreille,
De l'inconstant Cameleon,
Quite le parti du Lion,
Avec nous tu feras merveille.
Vois-tu tout ce Canton fameux
Qui fut l'antique Ligurie,
Nous t'en ferons le Roy, ce n'est point raillerie,
Tu le seras si tu le veux.
Mais nous avons encor beaucoup plus à te dire;

Ton fils de nos faveurs ressentira l'éfet,
Des Dogues d'Albion qu'il compte sur l'Empire,
Si tu veux seulement en faire un bon *Barbet*.
Les Lions te diront, nous avons pris tes filles,
De leurs vertus notre cœur est charmé ;
Malgré ce double nœud que l'amour a formé,
Et qui joint si bien nos familles,
Contre ton propre sang te verrons-nous armé ?
Ne vas point écouter les timides scrupules
Qui font peur aux ames crédules,
Etoufe dans ton cœur cête importune voix
Dont la tendre nature en secret te rapéle,
Moque-toi du nom de fidéle
Dont tu t'es moqué tant de fois.
Des liens d'un traité l'habile homme se jouë,
Et de quelque parti qu'il se tourne, on le louë ;
Pourvû que le succez autorise son choix.
A ces sages leçons rens ton ame atentive,
Ne crains point sous l'abri des loups
Tes gendres ofensez, ni leur brûlant couroux ;
Que le Maître Lion t'ataque, te poursuive,
C'est un feu qu'il faut essuyer,
Nous sommes tes garans, & quoi qu'il t'en arive,
Notre ami le Batave a de quoi te payer.

A ces flateuses impostures
Caméleon done dans le paneau,
Et contre les lions dans un traité nouveau
Concerte avec les loups de secretes mesures.
Mais aux yeux du lion qui ne dormit jamais,
Est-il secret impenetrable ?
De la cabale redoutable
Il découvre tous les projets.
Féble Cameleon, dit-il, que vas-tu faire ?
Faut-il croire qui te séduit ?
Par ton aveugle erreur me voilà donc réduit
A t'aprendre à garder une foi plus sincére.
Moi qui chéris ton sang comme j'aime le mien,
Moi qui pour tes jeunes Princesses
A y toûjours les mêmes tendresses
Que me doit inspirer un précieux lien.
Mais puisque tu le veux, tu sçauras, témeraire,
Qu'entre les filles & le pere
Je sçaurai partager la vengeance & l'amour,
Ou reviens ou péris, si je suspens ma foudre,
C'est te doner encore un moment pour résoudre
Vers ton devoir un promt retour.
Il dit, mais ses bontez ne purent rien produire
Sur l'obstiné Cameleon,

Et malgré lui le grand Lion
Se vit forcé de le détruire.

Le Cameleon qui change sans cesse de couleur, c'est le Duc de Savoye, lorsqu'il quita la France & se déclara pour l'Empereur & ses Aliez.



LA TEMERITÉ PUNIE.

XVII.

FABLE HEROÏQUE.

Du Vase d'or, & du Bocal de Porcelaine.

Tout flot qui plein d'orgüeil s'enfle contre un rocher,
Si peu qu'il ose le toucher
Contre lui se brise en écume :
Le sage prend toûjours le solide parti,
Et sçait que tout mortel qui de soi trop présume
Dans le fond de l'abîme est enfin englouti.

Dans un Cabinet magnifique
Brilloit un Vase d'or d'un éclat surprenant,
Où l'on voyoit s'unir tout le fin, tout le grand
Du goût moderne & de l'antique.
Sur le riche métail qu'enfante le Soleil
Par une habile main gravées

Etoient en bosses relevées
Les actions d'un Roy qui n'a point son pareil.
Mile dans les lointains & dans leur ordre mises
Faisoient voir ses merveilleux faits,
Et ses guerres toûjours justement entreprises
Pour donner à la terre une solide paix.
Là d'un sçavant cizeau le trait inimitable
Montroit comme de ses rivaux
La jalouse fureur & la haine implacable
Traversoient en vain ses travaux.
Plus près on voyoit l'Aigle en triste état réduite.
Là le tremblant Stirum par Baviere battu,
Ici devant Bouflers Obdam prenant la fuite,
Là sur les bors du Pô le Germain abatu ;
Mais sur tout on voyoit la déroute sanglante
De Hesse avec ses Holandois,
Et du fameux Landau cette Place importante
Les rempars réunis à l'Empire François.
Tel ce grand Vase d'or du Couchant à l'Aurore
Répandoit le brillant de ses pompeux dehors,
Et rempli de parfums il renfermoit encore
Au dedans de plus grans trésors.
Près de lui l'on voyoit sur la table prochaine
Un gros Bocal de Porcelaine

A la montre assez beau, mais trompeur en éfet ;
Et qui portoit de cent manieres
Peintes sur un émail de lait
D'un azur Holandois les grotesques chimeres.
Là, sur les bors du Pô, joyeux, content de soi,
L'on voyoit dans sa rêverie
Un Duc qui de la Ligurie
Se faisoit proclamer le Roy.
Ici sans respecter Rome, ni son Eglise,
Un jeune Prince mis au nombre des Barbets,
Des Dogues insensez qui boivent la Tamise
Aloit se faire des sujets.
Là pour une aveugle rupture
Ce Duc en s'immolant à l'ambition
Foule aux piés la Religion,
La foi, l'honeur, & la nature.
Ce riche Vase d'or, & ce fresle Bocal
Avoient par les acors d'une double aliance [ce
Resserré les doux nœuds qu'avoit par impruden-
Rompus pour quelque tems un divorce fatal,
Ils s'étoient faits amis. Le Vase liberal [ce
Chaque jour, chaque instant, versoit en abondan-
Au sein de cet ambitieux
Ses trésors les plus précieux.

Pauvre Bocal, féble & fragile,
Que ton ſort auroit été doux,
Si du grand Vaſe d'or ton oreille facile
N'avoit point écouté les ennemis jaloux.
Tu te laiſſes piper aux flateuſes ſornétes
De ces vaiſſeaux d'argile en Holande paitris,
De leurs promeſſes indiſcrétes
Ton œil fut ébloui, tes ſens furent ſurpris.
En un mot pauvre pot de terre
Tu veux au Vaſe d'or faire une fole guerre,
Tout l'Univers en eſt ſurpris.
En vain la prudence t'apéle
Et te dit: Chetif pot que l'argile a formé,
Contre ce dur métail te crois-tu bien armé?
A qui peut t'écraſer, pourquoi fais-tu queréle?
Tu te ris des prudens avis
Que pour ton ſalut l'on te done,
Mais ces boüillans tranſports où ton cœur s'a-
De ta perte ſeront ſuivis, [bandone.
Et ne crois pas qu'on te pardone.
Malgré ces bons conſeils le fragile Bocal
Sourd à la voix de la prudence
Ozant au Vaſe d'or livrer un choc fatal,
Du premier coup ſe rompt la panſe,

Par ce petit Bocal contre lui revolté
Le grand Vaſe trop inſulté
Le métant en éclats s'en fait bien-tôt juſtice,
Et montre à la poſterité
Qu'une fole temerité
Conduit toûjours au précipice.

Le Vaſe d'or le Roy de France, le Bocal de Porcelaine le Duc de Savoye qui ſe révolte contre lui.



CONTE XVIII.

Du Medecin, du Charlatan, & de Colas.

COlas ayant un jour mangé [range,
D'un cœur d'Autruche au jus d'O-
Sentit d'une maniere étrange
Son estomac endomagé.
Un dévoyment le prit, la fiévre fit ravage
Dans ses intestins embrasez.
Et de son embonpoint tous les fonds épuizez
D'une jaune pâleur couvrirent son visage.
Ses lugubres soupirs, sa languissante voix
Et sa démarche chancelante
Faisoient voir que sa fiévre ardente
L'avoit enfin mis aux abois.
Il avoit avec imprudence
Par un aveuglement fatal
Fait au grand Medecin que l'on révére en France
Une injuste & sensible ofense;
Et de-là venoit tout son mal.
Cependant par pitié lui pardonnant son crime,
Ce Medecin habilissime
Voulut bien pour lui s'attendrir.

Il est assez puni, dit-il, de son audace,
Il est tems de lui faire grace;
Qu'il soit desormais sage, & je vais le guerir.
Le malade qui voit de lui-même courir
Le grand Medecin à son aide
Avec un feint remors accepte le remede
Que sa bonté lui vient ofrir.
Par d'heureux alcalis entre lesquels préside
Un doux & double jus de matrimonion
Du malin suc d'orange on corige l'acide
Qui faisoit la coruption.
Le voilà donc guéri, c'est le premier breuvage,
Son embonpoint renâit, il reprend sa couleur,
Son menton sur son sein décend à double étage,
Et l'on revoit sur son visage
D'une santé parfaite étinceler la fleur.
De ses forces restituées
De tant de maux si bien guéris
Tout le monde paroît surpris,
Et du grand Medecin les bontez sont loüées:
Mais malheur à l'esprit de son bien envieux!
Malheur à tout mortel, qui d'une ame inquiéte
Pouvant joüir en paix d'une santé parfaite,
Se fait mourir pour être mieux,

Un chymiste Aleman aux malades credules
Qui vouloient écouter ses propos rebatus
Debitoit certaines pilules
Dout il prônoit mile vertus.
Un Droguiste Hollandois fournissoit les épices
Qu'il faloit pour les composer,
Et l'Anglois Charlatan, tout confit en malices
De maisons en maisons aloit les proposer,
Colas se portoit à merveille,
Comme je vous l'ai dit déja ;
Cependant il préta l'oreille
Aux doneurs d'un Bolus d'Ipéçacuana.
Votre santé, disoient ces doneurs de cassade,
Est assez bone, on le voit bien,
Mais moins vous paroissez malade
Plus vous avez besoin de ne negliger rien.
Prenez cête pilule, éprouvez l'éficace,
De ce bolus Autrichien,
Et prevenez par son moyen
Le mal François qui vous menace.
Colas dans le paneau donant en même tems
Trop imprudent & trop crédule
Sur la foi de ces Charlatans
Gobe la funeste pilule,

Et par le conseil de tous trois
Pour le prix de sa belle cure
Fait au grand Medecin François
Une fole & nouvéle injure.
Mais qu'en ariva-t-il ? on voit bien-tôt l'ingrat
Trompé par les apas des pilules dorées,
Et qui par le poison qui le trouble & l'abat,
Sent ses entrailles devorées:
Ses forces dont son cœur avoit trop présumé,
Ne pouvant resister à ce mal qui l'acable,
Jusqu'en ses intestins le brazier alumé
Fait un desordre épouventable.
En vain les Charlatans apelez au secours
Lui prométent de loin ce qu'ils ne peuvent faire ;
Et Staremberg l'Apoticaire
Avec ses cordiaux ne peut sauver ses jours.
En peu de tems il tombe étique,
Et la pilule enfin le conduit au tombeau : [que
Pourquoi pauvre Colas, toi qu'on sçait qui se pi-
D'avoir plus que mortel un habile cerveau,
As-tu doné dans ce paneau ?

Colas c'est le Duc de Savoye, le Roy de France est le grand Medecin, le Chimiste Alemand l'Empereur, le Bolus Autrichien la Ligue des Aliez.

CONTE XIX.

Des Brebis secouruës par les Loups.

DAns un lieu que Thetis vient batre de son onde,
Est un cul-de-sac oposé
Aux rivages du nouveau monde
Et de l'Ebre mourant de tout tems arosé.
Sous le nom de *Lusitanie*
Jadis ces bors furent conus
De pâturages gras, terre assez bien fournie,
Et de Ports où les Coqs étoient les bien venus.
Mais un jour je ne sçai quelle fole manie,
Quel vertigo pernicieux
Aveugla les Brebis qui paissoient dans ces lieux.
Depuis trois ans au voisinage
Un jeune & vigoureux Lion
Vint par juste succession
Sur l'Ebre s'établir dans un riche heritage,
Il y fut bien-tôt envié,
Et près de ces Brebis un Renard envoyé
Vint de la part des Loups leur conter cent fornê[tes.
Quoy! Brebis, leur dit-il, qu'est-ce donc que vous faites?

N'alez point vous rendre aux attraits
Des ofres du Lion, ni de tous ses bienfaits,
L'hameçon dangereux est caché sous l'amorce,
Et si vous laissez croître en paix
Tout ce qu'il a déja de force
Sous ses ongles vous perirez.
Il viendra du fond d'Alemagne,
Et pour la prochaine Campagne
Un Lion d'autre sang que n'est pas celui-ci,
Et qui, si vous pouvez le nicher en Espagne,
Vous donera moins de souci.
Je vous le garantis, doux, paisible, bonace,
N'aimant que repos & plaisir,
Outre que vous pourez pour avoir de sa race
De tout votre troupeau lui doner à choisir.
L'Infante Brebis Portugaise
Sera tout justement son fait.
Elle est jeune, elle est belle, & sur le seul projet,
Je voi déja qu'elle rit d'aise.
Quant aux forces ne craignez rien
Et dans quatre bateaux préparez en Holande,
Nous vous amenerons une troupe si grande
Que vous aurez l'Epoux, & que tout ira bien.
A cet éloquent entretien

Le porteur de phrixé, chef des bêlantes bêtes,
Dit, Vos troupes sont-elles prêtes,
Et viendrez-vous à point nommé ?
Oüi, répond le Renard, déja tout est armé,
Et s'il ne survient des tempêtes,
Vous verrez de quel air nos promtes legions
Iront jusqu'à Madrid surprendre les Lions.
L'acord ainsi conclu, l'on écrit la pancarte
Entre les Brebis & les Loups,
L'Infante est acordée à son futur époux ;
Mais qu'il vienne, dit-on, & qu'au plûtôt il par[te.
Il part, & sur quatre dadas
Qui vont plus vîte que le pas
Il vient en Holande & s'arête
Tandis que se fait le fracas
D'une épouvantable tempête.
Enfin l'onde apaisée, & le flot abatu,
Tandis que ses armes l'on forge
Il va trouver la femme à George
Qui l'embrasse, & le traite à bouche que veux-tu;
On l'embarque avec son escorte
De Loups rangez sous les drapeaux ;
Mais une tempête plus forte
Bat, écarte, dissipe, & brise ses Vaisseaux,

Serai-je donc mangé des soles,
S'écria le Heros, tremblant, pâle, éperdu?
Que ne suis-je à Vienne en mon lit étendu?
Au-lieu de me charger d'entreprises si foles:
Heureux celui qui plante choux,
Il a ses deux piés sur la terre
Et n'a point en courant aux hazars de la guerre
La sale vision de Neptune en couroux.
A ces mots le Vaisseau donant d'une sacade,
Interrompt ses tristes propos,
Et piroüétant sur les flots,
Aux côtes d'Albion le rejéte malade.
Les Brebis cependant apélent le secours,
Dont les perfides Loups ont flaté leur atente;
Ces secours viendront-ils? l'ont atend tous les [jours,
Et rien au Port ne se présente.
Enfin chez les Brebis, animaux à leurrer,
On verra tous ces Loups décendre;
Mais sera-ce pour les défendre?
Ce sera pour les devorer.

Les Loups ce sont les Anglois & les Holandois, & les Brebis Portugaises ce sont les Portugais entrez dans la Ligue.

CONTE XX.

Du nouvel Icare.

DAns la Créte jadis vécut Maître Dédale,
En toute sorte d'Arts homme des plus
Et qui fit à Minos un labirinte exprès, [adréts,
Pour enfermer le fruit d'une flâme brutale.
Chacun sçait le sort de son fils,
Pour se trop hazarder sur une aile traîtresse,
Mais pour s'en consoler dès qu'il fut dans la Gré-
Il en refit de plus jolis. [ce
Après longue suite d'années
De l'un de ses enfans sortit
Une race feconde en têtes couronées,
Qui par le cours des destinées
Sur le Danube s'établit.
De céte race Imperiale,
Ce Fleuve sur ses bors vit un nouveau Dédale
Regner sur des peuples divers;
Mais qui poussé d'une terrible quinte
Pour embroüiller tout l'Univers,
Voulut bâtir un labirinte.

Sur une vision le plan en fût tracé,
Mais ainsi que le ver dans son fil s'envelope,
Il se vit en voulant embarasser l'Europe,
Plus que tous ses voisins lui-même embarassé.
Lors croyant faire un coup d'une prudence rare,
Il apéle son fils, son fils cadet Icare,
Et lui dit : Va-t-en de ce pas
Te faire Souverain & de l'Ebre & du Tage,
Et si-tôt que tu le seras,
Tu viendras en bon équipage
Au secours de ton pere, & le tirer des bras
De ceux qui le voudroient ici tenir en cage.
C'est fort sagement avisé,
Répondit Icare à son pere,
Il ne s'agit que de pouvoir le faire,
Mais ce n'est pas un coup qui me paroisse aisé.
Il faut passer la mer, je ne l'ay jamais vûë,
J'en mourrai peut-être de peur,
Car quand la coquine est émûë,
Le plus brave, dit-on, se sent faillir le cœur.
Va, reprit son Papa, va pour cête entreprise
D'abord chez les Beuriers mes intimes amis,
De-là tu passeras aux bors de la Tamise,
Où je sçais ce qu'on m'a promis.
Dame

Dame Anne est la, bonne vivante,
Qui sçaura trinquer avec toi,
Et puis te fournira dequoi
Passer la mer qui t'épouvante;
Elle ajustera sur ton dos
Plumes artistement avec cire liées,
Et sur ces ailes déployées
Tu braveras l'orgüeil des flots.
Franchissant l'humide campagne,
L'on te verra d'un vol agile, impétueux
Fondre au gré de tes voeux
Sur le Throne d'Espagne.
Va, mon fils, quite ces quartiers.
Dédale ainsi parlant embrasse son Icare,
De son Papa mignon le Fanfan se sépare,
Et tire droit chez les Beuriers.
Que de chimeres erronées
Roulent par le chemin dans son jeune cerveau!
Qu'il rit de se croire au niveau
Des têtes les mieux couronnées!
Enfin à force de marcher
Le voilà chez Dame Anne, on ajuste ses aîles;
Et pour les lui mieux atacher
On le bride sous les aisselles.

Des rives de Plimouth l'Icare ambitieux
Prend son vol sur la foi d'une trompeuse cire,
On le voit s'égayer, se guindant vers les Cieux,
Et de Thetis braver l'Empire,
Déja d'un œil content, & baissant ses regars
Il voyoit les ondes du Tage;
Déja son petit cœur devoroit l'héritage,
Pour lequel il venoit afronter les hazars;
Mais plus il vole & plus il sent que sur ses aîles
Un Soleil vigoureux lance un rayon brûlant,
Sur son dos pénétré de ce feu violent
Il sent déja couler les cires infidéles.
La frayeur le saisit, il gémit éperdu,
Tout se fond, il se voit perdu,
Et ses épaules dépoüillées
Laissent dans les plaines salées,
Aux piez du Thrône prétendu,
Tomber l'Icare confondu.

Icare est l'Archiduc qui va pour conquerir l'Espagne sur les ailes, c'est-à-dire, sur les Vaisseaux que lui préte Dame Anne, c'est-à-dire, la Reine d'Angleterre.

CONTE XXI.

Le Serpent ingrat puni.

UN jour un maître Coq révéré dans la France,
Fourni de belle crête & de bons éperons,
Jetant les yeux aux environs
Fixa ses regars sur Bragance.
Il y vit un féble Serpent,
Qui tremblant de frisson, & gelé de froidure
Sur les bords du Douro s'en aloit en rampant
Chercher une maigre pâture :
Le grand Coq émû de pitié,
Conçut pour le Serpent une tendre amitié,
Le reçut sous son sein, le couvrit de ses ailes,
Et lui communiquant sa puissante chaleur,
Lui rendit par des soins genéreux & fideles
Et son courage & sa vigueur.
Ce n'est pas là tout l'avantage
Que ma bonté t'a destiné,
Dit ce Coq au Serpent, un sort plus fortuné
T'atend près la bouche du Tage,
Et j'y veux du mon bec voir ton front couroné.

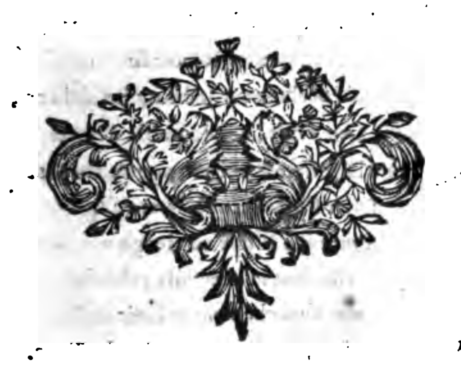
Quite ta chétive demeure
Je suis ton protecteur, je suis ton bon ami
Et je veux te voir tout à l'heure
Au Thrône Portugais par mon ayde afermi,
L'Autruche qu'on y voit placée.
Pour t'y métre en sera chassée:
L'Autruche au Coq peut-elle s'oposer:
Prens d'un cœur assuré le chemin de Lisbone,
Je t'y tiens prête une Courone
Que tu ne dois pas refuser.
A tant de marques de tendresses
Le Serpent fécond en promesses
Juroit au sire Coq une éternelle foi:
Croyez en mes sermens, disoit il, oüy je jure
Que si je suis une fois Roi,
Vous pouvez compter & sur moi
Et sur toute ma géniture.
Nous autres Bragantins l'on ne nous vit jamais
Serpens à perdre la mémoire
Des plaisirs que l'on nous a faits,
Et vous pouvez, Sire, le croire.
Le Coq crédule à ce discours
Entreprend, agit, execute,
Done au Serpent tous ses secours,

Et l'on est étoné qu'en moins de quatre jours
L'Autruche fait la culbute :
Voilà donc le Serpent le diadême au front ;
Mais il faut éviter l'afront,
Quand on est monté, de décendre.
L'Autruche arme & lui croit faire faire le saut
Et sont ami pour le défendre
Lui préte tout ce qu'il lui faut.
A l'Europe atentive en vain l'Autruche prône
Toute la puissante qu'elle a ;
Les Coqs que le grand Coq arme & fait passer là
Maintiennent à la fin le Serpent sur le Thrône,
Mais d'un si grand bienfait tant de fois redoublé
Quelle fut la reconoissance,
Et quelle ingrate récompense.
De la part du Serpent de tant de bien comblé ;
Certain heritage célébre
Voisin du Thrône du Serpent,
Tant par proximité que par bon testament
Etoit aux Coqs échû sur les rives de l'Ebre.
Un jeune Coq vigoureux, bien cresté,
Pour joüir du grand heritage
Se rendit sur les bords du Tage :
Et dès qu'au Thrône il fut monté,

L'infidèle Serpent par fausse honêteté,
Et par Ambassadeur armé de beau langage ;
Envoya réconoître avec un feint homage
Sa Catolique Majesté.
Mais ce n'étoit que trompeuses embûches ;
Et dans le même tems cet ingrat en secret
Se mit à concerter en faveur des Autruches,
Pour déthroner le Coq, un perfide projet.
Pour soûtenir cête entreprise,
Dit-il aux ennemis du Coq,
Je serai ferme comme un roc ;
Envoyez seulement des bors de la Tamise
Avec de nombreux combatans
Le jeune Autruchon que j'atens :
L'Autruchon vient avec escorte [doit :
Moins nombreuse pourtant qu'on ne la deman-
Mais le Coq qui les atendoit,
Du gîte du Serpent s'ouvrit bien-tôt la porte.
Tu me trahis, Serpent ingrat,
Dit le Coq? mais sçais tu quelle afreuse tempête,
Quelle foudre fur toi s'aprête,
Pour un si coupable atentat ?
Le Coq à ce discours branlant sa rouge crête ;
D'une mâle fierté va lui livrer combat ;

L'ataque, le poursuit, l'abat;
Et d'un bec acéré lui saisissant la tête,
Malgré les vains éfors de ses nœuds repliez
L'écrase sous ses piez.

Le Serpent c'est le Roy de Portugal Jean de Bragame élevé sur le Thrône par l'apui des Rois de France, & dont le fils Dom Pedre a trahi la France & pris parti pour la Maison d'Autriche.



CONTE XXII.

De la Montagne qui enfante une Souris.

UNe sourcilleuse Montagne
Que le mont Chimere enfanta,
Après avoir floté sur l'humide campagne
Aux bors Lusitains s'arrêta;
De son vaste sommet une noire fumée
Comme du vieil Etna sortoit avec fracas,
Et la menteuse Renomée
Publioit qu'Encelade eut jadis moins de bras,
Que n'en avoit la redoutable Armée
Qui pour la soûtenir accompagnoit ses pas;
Dom Pedre jusque-là cru sage
Ayant été jusqu'au rivage
Civilement la recevoir,
La fit superbement asseoir
Sur un terrain baigné par les ondes du Tage;
Le bruit courut en même tems
Que cete fatale Montagne
Etoit grosse & portoit dans ses terribles flancs
Un monstre qui plus grand que les plus grans-
geans,

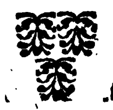
De sa gueule béante engloutiroit l'Espagne.
Les peuples atentifs à ce bruit surprenant
Ouvroient les yeux & les oreilles
Pour aprendre quelles merveilles
Produiroit cet acouchement.
Les jaloux ennemis du Monarque de l'Ebre
Faisoient déja par tout prôner
Que dans peu l'on verroit un Conquerant célébre
Qui jusque dans Madrid iroit le détrôner.
La Montagne de sa portée
Ne sçauroit, disoit-il, enfanter qu'un Athlas;
Un Typhon à cent mile bras,
Un robuste Encelade, ou du moins un Anthée:
Et par de tels heros que ne ferons-nous pas?
Jamais la fatale machine
Que la Grece inventa pour surprendre Priam,
N'enfanta de son large flanc
Tant de valeur, tant de ruine,
Tout va ceder à nos éfors,
Disoient la Meuse & la Tamise:
Mile cris éclatans répetoient sur leurs bords:
Dansons, chantons, l'Espagne est prise,
Georgete dans sa barbe en rit,
Le Holandois tressaille d'aise,

Et l'Empereur assis sur sa comode chaise
Dit, l'on verra bien-tôt si javois de l'esprit.
Cependant la grossesse avance;
Et le terme fatal est tout prêt d'expirer,
Le fruit qui dans les flans saute avec violence,
Marque déja l'impatience
Qu'il a de s'en vouloir tirer;
Dom Pédre au-lieu d'une nourice
Tient cent Vaches chez lui pour alaiter l'Enfant;
Et l'Amirante vient d'un air tout triomfant,
D'un acoucheur remplir l'office;
Déja les curieux dans la plaine assemblez
Viennent à l'envi pour s'instruire [blez,
Quel fruit, quel monstre après mile cris redou-
La Montagne en travail à leurs yeux va produire
A la douloureuse action
Tous assistoient en grande atention,
Chacun en parloit à sa guise,
Et tous croyoient voir un enfant
Cent fois gros comme un Elephant,
Sortir de la Montagne arrivée à sa crise.
Aux dernieres douleurs elle perça les airs, [re,
Dun cri qui plus bruyant que le plus grand toner-
Fit trembler la mer & la terre

Et pénétra jusqu'aux Enfers.
Il se fait dans ses flans une afreuse ouverture,
Deux rochers écartez ofrent passage au fruit ;
Mais après ce terrible bruit,
Après cête vaste rupture
Et tous ces éfroyables cris
Faits pour épouvanter l'Espagne ;
Quel fut l'Enfantement de la grosse Montagne ?
La plus petite des Souris.

Telle de tes projets, telle de ton Voyage,
Archiduc, tu verras la fin ;
Retourne sur tes pas, laisse en repos le Tage,
Ou d'un plus long séjour crains un pire destin.

La Montagne qui enfante une Souris, c'est l'Archiduc arivé en Portugal pour conquerir l'Espagne.



XXIII. FABLE.

Des Vents & du Rocher, ou les éfors inutiles.

TRois Vents impetueux sortis de trois Cantons,
L'un du Nort Holandois, l'autre de l'Angleterre,
Et l'autre du sein des Teutons,
Se liguérent un jour pour desoler la Terre.
Alons nous-en tout ravager
Depuis les bords du Rhin jusqu'au fond de l'Espagne,
Disoit le Vent formé des vapeurs d'Alemagne,
Je ne prétens rien ménager ;
Il nous faut tous d'abord d'une haleine funeste
De sa racine détacher
Certain grand & ferme Rocher,
Qui de son puissant corps met à couvert le reste,
Et c'est là que sur tout il faut nous atacher.
C'est fort bien avisé, répond le Vent *Guillaume*,
J'irai sortant de mon Royaume
Au Borée Holandois joindre tous mes éfors,
Et tous deux de concert pour le métre en ruïne
Nous viendrons par le Nort ne faisant qu'un seul corps

De

De ce puissant Rocher ébranler la racine.
Vous du côté de l'Est pour ataquer ce Roc
Vous souflerez de telle sorte,
Qu'il aura la masse bien forte
S'il resiste à ce double choq.
Cependant le Rocher qui sçait tout ce qu'aprête
Pour ce Combat terrible un fatal Ennemi,
Pour s'oposer à la tempête,
Se tient de plus en plus sur les piés afermi.
Dans le fond de la mer sa racine profonde
Le tient inébranlable aux plus rudes assauts,
Et son chef couroné qui s'éleve sur l'onde
Passe de tous les Monts les sommets les plus hauts.
Plus ferme que l'Athlas dont la puissante épaule
Soûtenoit autrefois le poids de tous les Cieux,
Qu'Athlas de qui la force & le nom glorieux
Ont été publiez de l'un à l'autre Pole.
Une divine main, un burin éternel,
Pour braver à jamais le cizeau de la Parque,
Avoit sur le Rocher gravé d'un grand Monarque
Et les fameux travaux, & le nom immortel.
LOUIS est ce grand Nom que l'Univers révere,
LOUIS fier ennemi, mais vainqueur genéreux,

LOUIS que ses peuples heureux
Respectent comme Roy, cherissent comme pere;
Là dans le fond de ses marais
On voyoit le Pithon renversé sous ses traits,
Là son bras invincible enchaînoit le Cerbere,
Ici par cent exploits divers
Dans ses trois corps il domtoit la Chimere,
Et de tous ses jaloux détruisoit les concers.
Là sa genereuse tendresse
Des Rois infortunez console les malheurs;
Il les reçoit, il les caresse,
Et sa prodigue main les comble de faveurs.
Ici l'on voit le Ciel qui pour la récompense
De ses vertus, de ses hauts faits,
Sur son illustre Sang répand en abondance
Tous les torrens de ses bienfaits.
Là la Justice & la Nature
Rangent l'Ebre fameux sous les loix de ses Fils,
Et le Tage malgré tout le jaloux murmure
Voit fleurir sur ses bords avec plaisir les Lys.
De tous ces ornemens gravez d'une main sage,
Brilloit le grand Rocher sur la face des eaux,
Quand les Vents ses jaloux rivaux
Pour ataquer ses flans déployérent leur rage.

Le Teuton avec grand fracas.
Du côté du Levant fit une ataque rude,
Le Pô s'en vit dans l'embaras,
Et le Rhin à son tour en prit inquiétude ;
Mais le Rocher en fit très-peu de cas.
Alors le Holandois Borée,
Apuyé d'un Anglois Siroc,
Par le côté du Nort fit dans l'air son entrée,
Et d'un soufle glacé crut éfrayer le Roc.
Ce Rocher qui les vit broüiller l'humide plaine ;
Rit de leurs éfors violens ;
Et plus ces Boursouflez le choquoient par les flans,
Plus il s'afermissoit contre l'ataque vaine.
Alors deux autres Vents de poumons moins fournis
Qu'à leur secours ils apelérent,
L'un des Bords Portugais, l'autre du Mont Senis
Pêle-mêle avec eux soufflérent.
Les voilà cinq pour ébranler
Le maître Roc qui point ne tremble,
Au contraire souflé de tous les cinq ensemble
Il rit en les voyant soufler.
Les Soufleurs iritez que leur fole tempête
Fasse si peu d'éfet sur le ferme Rocher :
Noyons-le, & s'il ne peut, disent-ils, s'aracher,

Elevons mile flots au-dessus de sa tête.
Tous leurs éfors sont redoublez ;
Jusqu'au fond de la mer les ondes sont émuës,
Mile montagnes d'eau s'élevent jusqu'aux nuës,
Neptune en est surpris, & les Tritons troublez,
Mile vagues impetueuses
Contre le ferme Roc se roulent furieuses.
Mais loin de s'élever au-dessus de son front,
Contre ses larges flans leur éfort se consume,
Et le flot orgueilleux qui se brise en écume,
Laisse aux Vents confondus un eternel afront.
Tel est contre LOUIS d'une Ligue obstinée
Le complot envieux, la jalouse fureur ;
Et telle enfin sera la triste destinée
Où la conduira son erreur.

Le Rocher, c'est Loüis le Grand & la puissance de sa Monarchie, & les cinq Vents qui ne le peuvent ébranler sont l'Empereur, l'Angleterre, la Holande, le Portugal, & la Savoye.

CONTE XXIV.

L'Amirante Midas, ou le Combat d'Apollon & de Pan.

LA belle Coronis riche Nymphe du Tage
Reine de vingt états qu'éclaire le soleil,
Brune, l'œil vif & noir, l'air grave, l'esprit sage,
Brilloit d'un éclat nompareil,
Son pere à qui toûjours céte fille fut chére
Voulant la marier avantageusement
Vint à mourir & par son testament
Fit ce que l'équité lui comande de faire.
Apollon son neveu, le brillant Apollon,
Au teint blanc comme un lys, à la blonde coëffure
Plus vaillant que celui qui domta le Lion,
Plus sage que Pallas, plus prudent que Mercure,
Joignant ce droit du choix aux droits de la na-
[ture,
Fut malgré son Rival jaloux
Nommé pour en être Epoux.
Ce Rival Demi-Dieu Rustique
Fut Pan au pié de Chevre, avec Cornu museau;
Et qui se piquant de musique

Renfermoit ses talens à joüer du pipeau.
Les Nymphes du Danube à chaque jour de fête
Avec l'hache & le serpolet
Venoient lui couroner la tête,
Puis dansoient l'Alemande au son de son siflet.
Tous les chevrepiez de sa suite
Ne faisoient que vanter dans leurs chants boca-[gers]
De ce Dieu bouquin des Bergers
Et les capacitez, & le rare mérite.
Flaté de cet encens qui broüille son cerveau,
Il prend en main son chalumeau,
Part du Danube & court sur les rives du Tage
Au Dieu cent fois plus beau que ne fut Adonis
Disputer l'heureux avantage
De posseder la belle Coronis.
Vraiment, dit Apollon, vous êtes un beau Sire,
Monsieur l'Archiduc Pan, vos siflets si vantez
Pour combatre avec moi, sont-ils bien ajustez:
Je vous terrasserai d'un seul coup de ma lyre.
Coronis est à moi, rien ne peut me l'ôter,
J'ai le droit, la raison, de plus je la possede,
Et dans vos visions n'alez point vous flater
Qu'un Dieu comme moi vous la céde,
Mais si vous en voulez tâter

Oüi, dit le Chevrepié, mais il nous faut un Juge
Qui puisse sur notre grabuge
Prononcer équitablement.
Volontiers, Apollon replique,
Coronis a des gens profons dans la Musique
Tenons-nous à leur jugement.
Pan répond, pourvû qu'on y méte
L'Amirante Midas, de bon cœur j'y consens.
C'est un sçavant mortel, un homme de bon sens,
De rare probité, de conscience néte,
Et qu'on ne méne pas comme un ours par le nez.
Apollon à ce nom fit un éclat de rire,
L'honête homme que vous prenez,
Dit-il, depuis trois ans il est dans le délire;
Mais soit, & pour vous obliger
Je veux que dans la Jonte on l'admére à juger
De vos siflets & de ma lyre.
Tous les Juges placez à l'ombre des ormeaux
Se rendent atentifs aux chants des deux rivaux,
Pan comance, & joüant de son pipeau rustique
Un air Imperial dès long-tems préparé,
Fait acompagner sa Musique
De ces mots que chantoit un Satyre châtré.

Coronis, doux objet de mon amour extrême ;
Des climats Alemans je viens pour vous chercher ;
Ah ! si par mes soupirs je ne puis vous toucher
Comme je suis venu, je m'en irai de même.

Cet Air fini par un fredon
Pan dans son cœur enflé de gloire
Sur la Musique d'Apollon
S'anonçoit déja la victoire,
Quand le Dieu mariant sa voix
Aux acors surprenans de sa lyre charmante
De la Jonte remplit l'atente,
Par cet Air repeté deux fois.

Cher objet de mon doux martyre
J'ai sçû mile fois vous le dire,
Coronis tout mon cœur, tout mon sang est à vous ;
Vous m'aimez tendrement, tendrement je vous aime,
C'en est assez dans mon bonheur extrême
Pour triomfer de mes rivaux jaloux.

Ce chant fini le combat cesse,
Et la prudente Jonte opinant du bonnet

Exalte d'Apollon l'esprit & la sagesse
Et de Pan sifle le siflet.
Contre l'unanime sufrage
Le seul Amirante Midas
Oze se recrier, vous ne l'entendez pas,
Du côté du siflet doit être l'avantage.
Rien sur terre, rien dans les cieux
N'est si doux, si melodieux,
J'opine en sa faveur, & dans un manifeste,
Je ferai voir que j'ai raison.
Monsieur Midas, vous n'êtes qu'un oison,
Qu'un Baudet, je vous le proteste
Lui dit Apollon courroucé,
Mais à peine ce mot lui fut-il prononcé
Sur sa sotise nompareille,
Que le fat tout rempli d'éfroi
Tâte sa tête, & se sent chaque oreille
Croître de plus d'un pied de roi.
Honteux de sa triste avanture
Et d'avoir jugé de travers,
Ce Midas va cacher sa risible figure
Au cul de sac de l'Univers.

Apollon, c'est Philippe V. Roy d'Espagne, Pan c'est l'Archiduc, Midas c'est l'Amirante seul Grand d'Espagne qui ait quité le parti du Roy.

CONTE XXV.

Du Cerf, de l'Autruche & du Taureau.

UN Cerf à grand corsage & tête couronée
Entre L'Inn & le Lex étoit l'honeur des bois,
Tout y fléchissoit sous ses lois ;
Et la Lune se vit à Belgarde écornée
Par ses redoutables exploits,
Le bruit de sa valeur fit trembler le Bosfore ;
Bizance palissoit au feu de son couroux,
La Save sucomba sous ses terribles coups,
Et Mohats se souvient encore
D'un nombre innombrable de morts
Qu'il fit tomber sous ses éforts.
Mais poussé de la seule gloire
Pour qui ce jeune Cerf, céte fleur des guerriers,
Mit-il victoire sur victoire ?
Pour qui cueilloit-il ces Lauriers ?
Pour une Autruche, dont le joug pesant acable
Le Danube qu'il tient aux fers,
Et qui de son gozier avide, insatiable,
Voudroit engloutir l'Univers,

L'Autruche dans son nid tranquile & bien nourie
En moins de deux Soleils vit toute la Hongrie
Par la valeur du Cerf soumise à son pouvoir,
Mais ô funeste récompense !
Je frémis d'horreur quand j'y pense,
Et qui pouroit le concevoir ?
Par une afreuse ingratitude
Cet oyseau par le Cerf sur son Thrône afermi
En se rendant son ennemi,
A le persecuter mit toute son étude,
On voit son couroux obstiné
D'outrages criminels récompenser son zele,
Un autre Cerf son frere aux Autels destiné
Est l'innocent objet d'une fureur cruële.
Après ces traits injurieux
L'Autruche fait au Cerf une sanglante guerre,
Et par des éfors furieux
Prétend le chasser de sa terre.
Le Cerf alors outré d'une juste douleur,
Ramasse toute sa valeur ;
Tu m'insultes, tu veux me charger de tes chaînes,
Dit-il, comme ces vils, ces fameux animaux
Qui vont sous ton dur joug se ranger par troupeaux

Et partout seconder tes fureurs inhumaines.
N'atens pas du grand Cerf cet esclavage bas,
L'on m'a vû te servir dans cent & cent combats,
Sans moi le Taureau du bosfore
De ses cornes t'auroit mile fois aterré.
Ton desastre étoit assuré,
Mais ce qu'il n'a pas fait il peut le faire encore,
Si de tes interêts il me voit separé.
L'Autruche rit de céte remontrance
Et marche le gozier ouvert
Pour aler ataquer le Cerf,
Qui soudain se met en défense,
Et fait merveilles de sa part,
Quand gros chevaux venus de Frise
Avec perfide Leopard
Sorti des bord de la Tamise, [prise
Aux clameurs de l'oyseau vinrent, & par sur-
Firent au vaillant Cerf courir quelque hazard:
L'Autruche d'aise en tripudie,
Et croit déja manger le Cerf à belles dents.
Mais pour finir la Tragedie
Il faut bien d'autres incidens:
Telle que soit céte avanture,
Le Cerf n'en est point éfrayé,

Et l'abri du Lion dont il est apuyé
Sçaura bien le remêtre en meilleure posture;
En vain l'Autruche s'aplaudit
D'une victoire dûë à la seule fortune ;
Son parti tremblant, interdit [Lune ;
Aprend que le Taureau qui porte au front la
Vient à tête baissée, & les yeux petillans,
Poussé d'une vieille rancune,
Lui planter ses cornes aux flans.
Aussi-tôt tout change de face.
La fortune n'est plus contraire à la vertu,
Et l'oyseau monstrueux à son tour bien batu
Dans son giste peu sûr fera laide grimace.
Le Mylord Leopard en se voyant vaincu
En ira dans Vvithal consoler sa Princesse.
Et les Chevaux Frisons en piteuse détresse
Retourneront chez eux à coups de fourche au cu.

Céte Fable fut faite pour M. de Baviere lors de ses mouvemens contre l'Empereur, dans le tems que l'on croyoit que le Turc se remûroit.



CONTE XXVI.

Des deux Loups de mer, & du Triton.

DEux Loups marins nez au carnage,
Pour une celebre action
Un jour en pompeux équipage
Quitérent les Ports d'Albion. [tes,
Rook & Shovvel étoient les noms de ces deux bê-
Noms dont l'unique son répandu dans les airs
Portoit jusques au fond des mers
L'horreur, le trouble & les tempêtes.
Alons, disoit Rook à Shovvel,
Rendre notre nom immortel.
Alons placer sur le Thrône d'Espagne
Certain poisson qu'on nomme Carrelet,
Et qui des côtes d'Alemagne
Est dans quatre bateaux venu pour ce sujet,
Pour être maître des Courones
Qu'à ce Carrelet ont promis
Les Marsoüins nos bons amis,
Il faut aler d'Hercule enfiler les Colones,
Et prenant l'Espagne à revers,

Par les côtes de Catalogne
Comancer la grande besogne
Qu'atend de nous tout l'Univers.
Je le veux, dit Shovvel, mais du succez je doute,
Et crains certain jeune TRITON
Qui nous atrapant sur la route
Pouroit nous doner du bâton. [conoître
Vous vous moquez, dit Rook, d'où pouvez-vous
Et son courage & sa vertu,
Croyez-moi, devant nous il n'osera paroître,
Ou je le garantis batu. [tre,
Je sçais, répond Shovvel, le sang qui l'a fait naî-
Sang invincible, & c'est assez
Pour douter de ce sort dont vous le menacez.
N'importe, je vous sui, nageons de compagnie,
Soûtenus de nos Marsoüins,
Alons avec leur force à notre force unie
Défier le TRITON suivi de ses Daufins.
A ces mots prononcez d'une voix couroucée
On vit ces deux vieux Loups de mer,
Avec leur troupe renforcée
D'un tas de Marsoüins nez dans le Zuiderzée ;
Du detroît de Taric fendre le flot amer.
Le TRITON à céte nouvéle

Prépare au combat son grand cœur ;
Et sur l'aile des vents déja comme un vainqueur,
S'avance où sa gloire l'apéle.
Cinquante Daufins bien armez
Voguent en bon ordre à sa suite,
Tous rangez, tous soumis à sa sage conduite ;
Et tous à bien faire animez.
Aussi-tôt qu'il fut en présence
Des Loups & de leurs Marsoüins,
Voici l'heureux moment, dit-il à ses Daufins ;
Que j'atendois avec impatience,
C'est la premiere fois, mes amis, il est vrai,
Qu'au combat l'on me voit paroître ;
Mais suivez mon exemple, & de ce coup d'essai
Je sçaurai faire un coup de Maître.
Je vois déja de loin nos ennemis tremblans,
Ils ont l'avantage des vents
Et n'osent contre nous avancer pour combatre ;
Il ne faut pas un moment balancer,
Voguons, ataquons-les, alons les enfoncer ;
C'est corps à corps qu'ils faut les batre ;
Le signal à ces mots donné,
De Vulcain pour les Loups la fournaise s'alume ;
Et des foudres volans qu'a fournis son enclume

Neptune est lui-même étoné.
A l'aspect de ces feux le TRITON intrépide
Fait manœuvre pour aborder,
Ses Daufins pour le seconder
Voltigent où leur Chef les guide.
Mais Rook agit de ruse, & Shovvel trop timide
A coups de main ne veut rien décider.
Cependant on les bat d'une force terrible,
Et ces deux Loups surpris des exploits du Triton
Ne songent plus changeant de ton,
Qu'à dérober leur tête à son bras invincible.
Ils sucombent sous ses éfors,
La mer rougit de sang & se remplit des corps
De céte troupe désolée,
Et l'on voit sur l'onde salée
Floter à la renverse vn grand nombre de morts;
Dans ce funeste état réduite
Tout leur espoir est dans la fuite,
Et la nuit vient fort à propos,
Les Loups profitent de ses ombres;
Et couvers de ses voiles sombres
Coupent à petit bruit les flots.
Sur les ailes de la victoire.
Le TRITON animé les cherche, les poursuit,

Et se plaint qu'une sombre nuit
Dérobe à sa valeur la moitié de sa gloire.
Tous les Dieux marins assemblez
Près de la conque qui le porte
Lui font une pompeuse escorte,
Et la mer retentit de leurs cris redoublez.
Poursuivez, disoient-ils, jeune foudre de guerre,
poursuivez, jeune Mars, la victoire est à vous.
Ces Loups, ces Marsoüins d'Holande & d'Angleterre
Du François sont en vain jaloux,
Et tant que Jupiter vous fira son tonerre,
Vous les verrez tomber sous le poids de vos coups :
Poursuivez, poursuivez, jeune foudre de guerre;
Poursuivez, jeune Mars, la victoire est à vous.

C'est une description de la Bataille Navale que M. le Comte de Toulouse dona à Rook & Shovvel près le détroit.

CONTE XXVII.

Le Dénicheur de Merles, ou l'ocasion perduë.

L'Ocasion nous est dépeinte
Avec un toupet sur le front.
Dès qu'elle s'ofre à nous saisissons-la sans crainte
Où la volage fait afront.
Sa nuque par derriere est chauve ;
Par là l'on ne peut l'atraper ,
Tarde-t-on un moment, la drolesse se sauve ;
En se moquant du fat qui la laisse échaper.

Colas gros pitaut de Vilage,
Pour la fille à Lubin avoit pris de l'amour ;
Elle avoit assez beau corsage ,
Poil alezan, l'œil noir, & le nez un peu court ;
Quinze ans trois mois étoient son âge ;
Colas tous les matins venoit lui rendre homage
Et lui conter ses rustiques raisons ,
Mais pour se rendre à de telles chansons ;
Lubine paroissoit trop sage.
Il crut que des petits présens

Pouroient operer davantage :
Et la trouvant un jour à l'écart dans les champs,
Menant sa Vache au pâturage :
Auras-tu donc pour moi toûjours l'ame sauvage,
Lui dit-il, & pourquoi toute céte rigueur ?
Si j'avois Diamans & Perles
Je te les ofrirois du meilleur de mon cœur, [les
Mais je sçais un beau nid, où quatre jeunes Mer-
Comancent à prendre vigueur,
Ils ont déja casaque noire ;
Et si par ce présent l'on pouvoit te toucher,
Colas se feroit une gloire
De te les aler dénicher.
Aux ofres du présent la petite Lubine
A Colas fit meilleure mine,
Son regard en fut adouci,
Sont-ils grands tes Merlets, dit-elle d'un visage
Tout propre à réchaufer l'amant le plus transi ;
J'ai dans notre logis une petite cage
Où j'ai déja mis un Pinson,
Qui chantoit, qui chantoit, mais de bonne façon ;
Et pour dire le vrai j'enrage,
Qu'un Chat me l'ait surpris en grande trahison :
Aporte donc à la maison

Tes Merlets en bon équipage,
Et je les nourirai de pain & de fromage.
Mais quand aurai-je ces enfans
Dont tu me fais si grande fête ?
Si-tôt qu'ils seront assez grans,
Lui répondit la grosse bête :
Tenez toûjours la cage prête,
Afin qu'on les méte dedans.
Colas content quite Lubine,
Qui jusques au présent qu'il vient de proposer,
En fille prudente s'obstine
A ne pas lui doner seulement un baiser.
Mais quoique son cœur en soupire,
Puisque, dit-il, il ne s'agit
Pour métre fin à mon martire
Que d'aler prendre dans le nid
Les oisillons qu'elle desire,
Alons pour m'assurer ce bonheur esperé,
Résoudre dans quel tems je les dénicherai.
A ce penser l'ame atachée
Aussi-tôt l'amoureux garçon
S'en va du côté du buisson
Où des jeunes oyseaux reposoit la nichée :
Il se cache, & de loin les voit dans leur berceau ;

TAYLOR INST. OXFORD

Criant tous après le morceau,
Qu'en son bec aporte la mere;
Il regarde, il les considere
Le cu contre le cu, la tête sur les bors;
Couvers d'une plume legere,
Batans de l'aile, & prêts à se lancer dehors;
A chaque fois que vient le pere
Leur fourer au gosier de quoi nourir leur corps.
Il n'est pas encor tems, dit le fat, de les prendre,
Je veux deux ou trois jours atendre,
Afin qu'ils soient un peu plus forts.
Il vient le second jour, les voit, les laisse encore;
Ce sera, dit-il, pour demain
Et du matin devant l'aurore:
Sans faute je viendrai mètre sur eux la main.
Cependant il s'en va tranquile
Se reposer dans sa maison,
Il dort, l'aurore vient, il se leve, & défile
A petit pas vers le buisson.
Mais il pensa crever de rage,
Quand il vit qu'ils étoient dénichez dès le soir;
Lubine l'atendoit, tenant en main sa cage
Toute prête à les recevoir.
Colas tout éploré lui raconte sa chance.

Lui promet qu'il ira de buissons en buissons
Lui chercher d'autres oisillons
Et de les dénicher avec plus de prudence:
Non, dit Lubine, c'est assez,
Tu devois profiter de tout ton avantage,
Tu n'as point tes oiseaux, je remporte ma cage;
Et de l'ocasion les momens sont passez.

C'est une fine raillerie contre le Turc qui n'a pas eu l'esprit de profiter de la guerre des Mécontens contre l'Empereur, & laissé perdre céte ocasion de dénicher les oiseaux, c'est-à-dire, de rentrer dans la Hongrie.



XXVIII.

LE CONTE A JAQUET.

JAQUET avoit de beaux jardins
Remplis de fruits en abondance,
Et pouvoit en repos vivre dans l'opulence,
S'il eût été content de ses heureux destins.
Turquet s'étoit jadis saisi par violence
D'un bon canton de son Verger,
Et ménaçoit de ravager
Tout ce qui paroissoit être à sa bien-seance;
Mais *Iaquet* l'avoit regagné,
Et Turquet dans son heritage
Fut honteusement recogné.
Que faloit-il à *Iaquet* davantage?
Mais le sort le plus fortuné
Ne fait pas l'homme le plus sage
Iaquet ne put se contenter;
Il vit rempli de jalousie
Les Vergers de l'Andalousie,
Et se mit à les convoiter.
La bonne Madame *Ibérie*

Avoit

Avoit des jardins ombragez
Des riches pommes d'or de la vieille Hesperie.
Iaquet sans aucun droit forma de s'en saisir
L'injuste projet dans sa tête,
Et sans perdre de tems aprête
Ce qu'il faut pour y réüssir.
La bonne Dame songe à sa juste défense,
Répare tous les murs qui fermoient son Verger,
Et le grand Jardinier du Jardin de la France
Lui promet de la proteger.
Iaquet vint percer la muraille,
Aidé secretement par une trahison
D'un certain dangereux garçon
Qui fit jadis fumer les champs de *la Marsaille*,
D'autre part soûtenu du broüillon *Tamisin*,
Et du Portugais *Bragantin*,
Avec certains pitauts du Village *la Haye*
Il crut, leur prêtant son enfant,
Par tant de bras unis pouvoir forcer la haye
Qui couvroit les pomiers du côté du Couchant,
Tandis qu'ils ataquoient les Vergers d'*Ibérie*,
Le Jardinier François métoit tout son sçavoir,
Il employoit tout son pouvoir
Pour s'oposer à leur furie,

L'aigrête Transsylvaine & le bonet Hongrois.
C'est ainsi que d'autrui voulant ravir les pommes,
On vit l'ambitieux *Jaquet*
Perdre, comme il arive assez souvent aux hommes,
Et son aigrête & son bonet.

Jaquet signifie l'Empereur, le Serpent prudent est Ragotski, les Pommes d'Iberie la Courone d'Espagne, le grand Jardinier le Roy de France, dangereux garçon le Duc de Savoye, Tamisin le Prince d'Orange, Bragantin le Roy de Portugal, Pitauts de la haye les Holandois.



CONTE XXIX.

De l'Autruchon couronné.

AUtrefois en certaine Plage,
Le triple-tête Gérion,
Prés les bords de l'Ebre & du Tage,
Regnoit sur une Nation,
Qui sçut joindre toûjours la prudence au cou-[rage.
Il vint à décéder & par succession,
A l'un de ses neveux jeune & puissant Lion,
Passa le Royal héritage.
Quantité d'animaux jaloux,
De voir à ce Lion tomber tel avantage,
En écumérent de couroux,
Et c'est ainsi que parmi nous,
Souvent le bien de l'un fait de l'autre la rage.
Le grand Aigle à double & gros bec,
Forma pour le troubler une grosse entreprise,
Et mit dans son parti pour lui doner échec,
Le Leopar de la Tamise,
Et l'Hydre des marais du Vahal & du Lek;
Puis à ces trois vinrent se joindre,

Le mouton Bragantin qui boit l'eau du Doure,
Et le Caméléon dont la puissance moindre
S'étend sur les rives du Pô.
Ces cinq animaux en furie,
Se dirent, décendons le Lion d'un degré,
Et que de nos mains l'Ibérie
Ait un Roy plus à notre gré.
J'ai chez moi, dit l'oiseau, qui porte double tête,
Un petit Autruchon, mais des plus acomplis,
Des plus mignons, des plus jolis,
Si vous y consentez, l'afaire est toute prête,
Et malgré le grand Coq qui fait briller sa crête,
Dans un jardin semé de Lys,
Couronons cet Oyseau, nos voeux seront remplis ;
Soit fait ainsi qu'il est requis,
Dit le Leopard d'Angleterre ;
Envoyez seulement l'Autruchon votre fils.
Chez moi, dit le mouton, pourveu qu'il prenne terre,
Bien fourni de maravédis,
Je ferai pour lui forte guerre.
Mais, dit l'Hydre Holandoise, il faudroit commencer
A le coiffer d'une Courone ;

La chose me paroît fort bonne,
Dit le Caméleon, c'est sagement penser,
Du Lion j'avois fait mon gendre;
Mais cela ne m'intrigue pas,
Dès que nous l'aurons mis à bas,
Ma fille je lui ferai rendre,
Et l'Autruchon poura la prendre.
N'est-ce pas fort bien raisoner?
Et cependant, Messieurs, il faut le couroner,
C'a vîte que ma patte à vos pattes unie
De ce bandeau Royal ceigne son petit front,
Et que chacun se montre promt,
Pour la grande céremonie.
Ainsi Cameléon parla
Et les quatre autres aplaudirent,
Toute la troupe s'assembla; [rent;
L'Autruchon comparut, entr'eux cinq ils le mi-
Mais un incident les troubla,
Un Genet Castillan: cheval un peu Gavache,
Du haras Royal fugitif;
Animal chargé de ganache,
Et plus que tout autre rétif,
Avoit sur son picotin d'orge
Juré cent & cent fois à l'Epouse de George,

Qu'il lui métroit entre les mains ;
Pour coiffer l'Autruchon, la Courone Espagnole;
Mais il ne put tenir parole,
Et pour s'en emparer, ses éfors furent vains.
Il falut donc d'une copie,
Qu'au plus vîte l'on estropie,
Pour ce coup-là se contenter ;
Mais quand à sa tête de pie
Ils voulurent la présenter,
Le contout s'en trouva si large,
Et le poids d'une telle charge,
Que l'Autruchon ne put fournir
A cête Troupe inconsolable,
Une tête qui fût capable
De le coiffer ni soûtenir.
Et vain l'Hydre Holandoise, & l'Angloise Princesse,
Unissent leurs éfors pour suporter ce poids,
En vain pour ayder sa féblesse,
Le mouton Bragantin lui prête tous ses doits
Et l'Aigle qui lui même plie,
Voyant pour l'Autruchon le fardeau trop pezant,
Laisse du Chef insufisant
De la vaste Courone échaper la copie.
Ils en crévent tous de dépit,

Et ne sçavent à qui s'en prendre ;
Le Lion sur son Thrône en rit ,
Et n'aprehende pas qu'on l'en fasse décendre.

L'Autruchon c'est l'Archiduc, le Leopard le Roy Guillaume, l'Hydre le Holandois, le Mouton le Roy de Portugal, le Cameleon le Duc de Savoye, Genet Castillan l'Amirante, l'Epouse de George la Reine Anne d'Angleterre.



Il ne faut rien aprehender.
Lubin crut l'Avocat Guillaume,
Et ſe réſolut à plaider.
Dans les Cieux cependant le maître du Tonerre,
Du haut de ſon Thrône exhauſſé,
Jéta ſes regars ſur la terre,
Et vit Lubin fort empreſſé,
Et plus encore embaraſſé
A faire ſes exploits de guerre.
Il en rit, le bon Jupiter,
Et dans le même tems faiſant venir Mercure,
Ajuſte à tes talons, lui dit-il, ta chauſſure,
Parts auſſi ſoudain que l'eclair,
Et décens où Lubin domine,
Je le veux metamorphoſer;
Va donc vîte, & ſans t'amuſer
Va le fraper de ta houſſine. (leux,
Mais, dit le Meſſager, en quel corps merveil-
Sire, pretendez-vous qu'on le metamorphoſe?
Vole, répond Jupin, & fais ce que je veux
Sans t'inquiéter d'autre choſe.
Le Courier part, vole, & ſe rend
Où le Danube ſe répand,
Entre des Campagnes fertiles,

Il y trouve le bon Lubin
Formant mille projets tous grands, mais dificiles
A pouvoir conduire à leur fin.
Mais à peine le Dieu que Jupiter envoye,
Le touche, qu'il le voit avec étonement
Prendre dans le même moment
La figure d'un Ver-à-Soye.
La tête se joint à son corps,
Du ventre douze piez lui sortent,
Et ses replis ondez rampent à longs ressors,
Sur les fêbles piliers des jambes qui le portent
Tout le corps est changé, mais l'esprit ne l'est pas,
Et cete même ardeur lui reste,
De nuire à ses voisins, de leur tendre des lâz,
Et de leur procurer un embaras funeste.
Dans ce desir qui le séduit,
On le voit travailler & le jour & la nuit,
A tirer des filets de ses propres entrailles; (pas,
Mais dans tes vains labeurs tu trouves ton tré-
Et lorsque tu travailles
Tu te fais à toi-même un mortel embaras,
A te faire un cercüeil, aboutissent tes peines;
Qui doivent te causer un cuisant repentir,
Et tu t'envelopes de chaînes

Dont jamais tu ne peux sortir.
Lubin, pourquoi chercher dans le feu de ta bile
Les embaras que tu te fais ?
Ne valoit-il pas mieux & content & tranquile,
Avec tes voisins vivre en Paix ?

Lubin représente l'Empereur & sa métamorphose en vers à soye signifie qu'en suscitant la guerre qu'il a contre les Rois de France & d'Espagne, il s'est lui-même embarassé dans son propre ouvrage.



CONTE XXXI.

Le Mécontent puni, ou l'Asne qui change de Maître.

Du Grand-Prêtre d'Isis un Baudet peu sensé
Composant seul tout l'équipage, (sé
Mais toûjours bien nourri, bien soigné, bien pan-
Servoit à porter son bagage;
Quand ce Prêtre suivi de ses Chantres pieux
Aloit de Vilage en Vilage
Joindre à leurs claires voix un sistre harmonieux;
Un Valet qui menoit la Bête
Avoit la bile chaude & le bras un peu lourd,
Et d'un bâton pesant & court
Faisoit tomber sur lui quelquefois la tempête;
En revanche à chaque repas
L'avoine ne lui manquoit pas;
S'il avoit eu la patience,
En qui gît la vertu d'un Baudet avisé;
Le fat ne s'en seroit jamais scandalizé;
Et dans une juste balance
Métant & le bien & le mal,

Il auroit sans murmure en docile animal
Suporté céte pénitence ;
Mais si bien que l'on soit, on se plaît à changer ;
Baudet soir & matin humectant sa paupiere,
Avant que de boire & manger
Faisoit à Jupiter aussi fole priere,
Qu'il en oüit faire autrefois
A certain peuple verd qui sans cesse coace,
Demandant à changer contre un oyseau vorace
Un Roy qui n'étoit que de bois.
Dône-moi donc un autre Maître,
Disoit à Jupiter d'un lamentable ton,
Qui me donne autant à repaître,
Et fasse moins danser sur mon dos le bâton.
Si c'est là ton desir, la chose est très-facile,
Répondit Jupiter, & dans le même tems
Il mit la Bête malhabile
Sous le joug le plus grand de tous les Charlatans.
De gras qu'il étoit comme un Moine,
On le vit fondre sous sa peau.
Chaque jour il voyoit retrancher son avoine,
Et chaque jour augmenter son fardeau ;
A la Charéte on métoit la Bourique
Qu'elle traînoit jusqu'à n'en pouvoir plus,

Où le Maître montoit dessus
Entre deux manequins qui portoient sa boutique,
Du poids de sa charge acablé, [te,
Mais retenu par force & tout tremblant de crain-
Dans le fond de son cœur troublé
L'animal renfermoit sa plainte:
Que mon joug est pezant, disoit-il en secret;
Que je soufre de maux, infortuné Baudet,
Et que ce Charlatan m'oprime,
Je ne cesse de m'afliger;
Qu'avois-je besoin de changer
Pour tomber ainsi dans l'abîme?
Maître de nos destins, Jupin, ne veux-tu pas
Me tirer de cet embaras?
Rends ma condition meilleure,
Avec ce Charlatan je ne puis plus durer;
Si tu ne veux m'en délivrer,
De travail & de faim il faudra que je meure.
Jupiter en couroux l'entendit, l'exauça,
Le Charlatan mourut, mais pour peine derniere
Le malheureux Baudet passa
Sous l'Empire d'une Muniere.
Que de tourmens, que de travaux,
Que de coups de gourdin apliquez sur son dos!

N'avoir que chardons pour pâture ;
Porter bonne farine & n'en tâter jamais,
A l'air toutes les nuits coucher sans couverture,
A la merci des Loups à vous manger tout prêts,
Point pour moi de repos, toûjours être en voyage ;
Tantôt boire au Danube, & tantôt dans le Tage,
Puis l'eau de la Meuse & du Rhin ;
Non, je ne sçaurois davantage
Suporter ce cruel destin ;
De mes rudes tourmens la Muniere se moque,
Elle vit à gogo dans son riche moulin,
Y remplit son verre & le choque
Depuis le soir jusqu'au matin ;
Mais en vain Baudet se lamente,
Plus il se plaint & se tourmente,
Plus il augmente son chagrin.
C'est ainsi que l'Anglois ayant changé de Maître,
Bien éloigné d'en être mieux,
S'est causé des maux furieux
Qui finiroient bien-tôt, s'il vouloit reconoître
Celui que le Ciel & la loy
Ont fait son veritable Roy.

Des six derniers vers expliquent assez que cet Asne est la figure des Anglois.

CONTE XXXII.

Sauve qui peut.

UN Ours qui gouvernoit sa forêt Hercinie,
Et la plûpart du cours que le Danube fait,
D'un dificile & grand projet,
Conçut autrefois la manie;
Ce fut de faire son Ourseau
Roy des champs arosez & du Tage & de l'Ebre,
Et de force enlever cet Empire célébre
A certain jeune Lionceau,
Plein de vigueur & de prudence,
Et soûtenu d'un ferme apui
D'un Lion qui joignant à son expérience
Une force terrible, une sagesse immense,
Faisoit tout trembler devant lui.
L'Ours disoit: J'ai trop de foiblesse,
Pour ataquer moi seul un ennemi si fort;
Mais pour me soûtenir, il faut avec adresse,
Et par quelque nouvel acord
De mes amis liguez m'assurer le renfort

Du grand Dogue qui tient sous son joug la Tamise.

Je puis compter sur le secours,
Le Renard qui du Rhin voit achever le cours,
Secondera mon entreprise.
Il faut gagner encor le Taureau mugissant,
Qui des rives du Pô foule aux piez & paît l'herbe,
Et qui fendant les airs d'une corne superbe,
D'un & d'autre côté va toûjours bondissant,
Plus changeant que la girouëte
Il prendra mon parti, c'est une afaire faite,
Je sçais ce qu'en secret il m'a toûjours promis.
Puis pour tout acomplir il faudra que je méte
Le Bélier Portugaiz au rang de mes amis.
Tel fut de cet Ours le langage,
Et si bien opera, que son adresse engage
Tous ces quatre animaux à courir son destin,
Le Dogue & le Renard vont à ce qu'il comande,
Le Taureau suit après, & le Bélier enfin
Se mêle avec toute la bande.
Que fait le grand Lion qui se croyoit en paix?
Quand survint l'ataque terrible,
Il vit bien que c'étoit sur sa force invincible
Que de toute la guerre aloit tomber le faiz!

Il s'arme & joint pour sa défense
Et sa sagesse & sa puissance,
Prévoit tout, prévient tout, & de tous les côtez
Portant les fiers regars de ses yeux iritez ;
Avec prudence régle, ordonne ;
Du Tage jusqu'au Rhin ses soins sont étendus ;
Et de son Lionceau soûtenant la Courone
Rend des cinq Animaux les efforts confondus.
Ils marchoient cependant pleins d'une fole audace,
Et fiers d'un seul succez par le hazard doné,
Tandis que dans plus d'une place
Céte ligue éprouvoit un sort infortuné.
Cependant le Lion sur sa défense alerte
Conduit si bien tous ses travaux,
Qu'il fait dans une fosse ouverte
Trébucher les cinq animaux.
Le Taureau se trouva dans le fond de l'abîme
Ecrasé du coup qui l'oprime,
Et pousse dans les airs une mourante voix.
L'Ours tombe du côté de la fosse creusée
Par la main de certains Hougrois,
Et se plaint d'avoir à la fois
Et la hanche démise & la côte brisée ;

Le Dogue en eut les os caſſez,
Et de ſes Vaiſſeaux fracacez
Vit couler tout ſon ſang par terre ;
Le Bélier s'y rompit les cuiſſes & les bras,
Et maudit mile fois la guerre
Qui l'avoit engagé dans tout cet embaras.
Pour le Renard ſubtile bête,
Il ne s'étoit pas fait grand mal,
Il raiſona tout ſeul, & le fin animal
Prit bien-tôt ſon parti dans ſa prudente tête ;
Que faire, dit-il ? Bienheureux
Qui ſur les maux d'autrui ſe fait une fois ſage,
Tirons-nous d'un pas dangereux
Tandis que j'en puis prendre encore l'avantage ;
Voilà le Taureau renverſé,
Ne faiſons point comme lui l'inſenſé,
Et ſans me ſoucier de ſa peine cruéle,
Sur ſes cornes je vais quelque peu m'élever ;
Et m'en ſervant comme d'échele,
Je ſauterai dehors & pourai me ſauver.
Que chacun en faſſe à ſa mode.
Bien fou qui pour d'autres perit ;
Sauve qui peut, c'eſt ma methode ;
Et Nimégue le ſçeut autrefois par écrit.

Le Renard à ces mots hors la fosse s'élance,
Laisse dedans le reste. Oh ! qu'il eut de prudence;
Pour moi j'aprouve ce qu'il fit.

Ces cinq Animaux figurent les cinq Aliez qui se sont unis contre la France.



CONTE XXXIII.

Du Soleil, & de Borée.

UN jour l'impetueux Borée
Dit au Soleil : Seigneur Phébus,
Croyez moi, beau blondin, vous étes dans l'abus,
Votre douceur point ne m'agrée,
Ce n'eſt pas le moyen de ſe faire obéïr :
Mais vous, dit l'immortel à perruque dorée,
Penſez-vous que l'on tienne en ſe faiſant haïr
Par une violence outrée,
Une route plus aſſurée ?
Sans doute, répondit le ſouffleur Aquilon,
Et quand une puiſſante Bize
Sort de l'antre orageux de mon vaſte poulmon
Il n'eſt rien que je ne réduiſe.
La mer pouſſe où je veux ſes flots,
Et j'oblige les matelots
A ſe laiſſer aller où mon ſoufle les porte ;
Je ſçais déraciner les arbres les plus hauts,
Enfin rien ne reſiſte à mon haleine forte.
Mais notre ami venteux, dit des Aſtres le Roy,
Apelez-

Apelez-vous obéïssance
Ce qu'on ne fait que malgré soi.
Je veux qu'on cede à ma puissance,
Mais que ce soit du fond du cœur,
Et qu'un esprit content se rende à ma douceur
Bien plûtôt qu'à ma violence :
Quand vous déracinez les cédres du Liban,
Quand sens dessus dessous vous metez l'Ocean,
C'est troubler la nature entiere,
Faisons-nous obéïr, mais par des cœurs zelez.
Le secret sur céte matiere
Est de faire vouloir tout ce que vous voulez ;
Je vois, ajoûta-il, Zenon le Philosophe
Couvert du haut jusques en bas
De son grand lange noir d'une grossiere étofe ;
Et son Asne après lui marchant au petit pas,
Tour à tour donons-lui l'ataque,
Et voyons un peu qui des deux,
Moi par des rayons amoureux,
Ou vous par un soufle fougueux
Lui fera de bon gré métre bas sa casaque.
J'accepte le défi, dit le Vent orageux,
Et nous alons voir belle fête.
Aussi-tôt le Porte-tempête

N

Enfle ſa joüe & ſon poumon,
Et de ſa bouche caverneuſe
Fait ſur le voyageur Zenon
Sortir d'un vent bizois l'haleine impétueuſe,
Au trais vif & piquant dont il ſe ſent frapé,
Le ſage Philoſophe en ſon drap ſe reſſerre,
Et plus le vent lui fait la guerre
Plus il ſe tient envelopé.
Par de nouveaux éfors le furieux Borée
Aiguiſe contre lui ſon trait le plus glacé,
Mais d'un corps vigoureux dans ſon drap entaſſé,
Il ne fait point tomber l'envelope ſerrée.
Enfin aprés avoir long-tems en vain tenté
Tout ce que peut la violence:
Tu n'as rien fait, lui dit le Dieu de la Clarté;
Mais je vais te montrer une autre experience,
Tous tes éfors ſont ſuperflus,
C'eſt mon tour, & ne ſoufle plus.
L'Aquilon apaiſe ſa rage,
Le ciel eſt découvert, l'air n'a plus de nuage;
Et le brillant Pere du jour,
Qui pour lors arivoit au haut de ſa cariere
Vient ſur le Philoſophe épancher à ſon tour
Sa ſubtile chaleur & ſa vive lumiere.

Zenon bénit le Ciel d'un si doux changement,
Et s'avance l'ame contente:
Cependant insensiblement
Dans les airs la chaleur s'augmente,
Le Philosophe en est ravi,
La route en est plus agréable,
Mais enfin d'un plus vif le vif rayon suivi
Lui rend cête chaleur un peu moins suportable,
Il étoit homme d'embonpoint
Malgré sa frequente abstinence;
Et c'est ainsi souvent que par maigre pitance
Le Talapoin ne maigrit point.
Zenon suoit sous son pourpoint,
Et goute à goute l'eau lui couloit du visage;
Vraiment, dit-il, je suis bien fou,
Je n'ai qu'à détacher ce manteau de mon cou,
Nature veut qu'on se soulage,
De l'importun fardeau chargeons notre Baudet,
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait,
Il ôte de sur son épaule
Son casaquin qu'il done à son Asne à porter;
Puis faisant une capriole,
Dit: Je suis à present en état de sauter.
Le Soleil regarde Borée

Et lui dit en riant, une tendre douceur,
Dites-moi, n'est-ce pas une route assurée
Pour avoir ce qu'on veut d'un cœur.
En vain par ta fougue piquante
Tu croyois aracher ce qu'on t'a refusé,
Une tendresse insinuante
Est pour tout obtenir un chemin plus aisé.

Cette Fable fut faite pour loüer la douceur avec laquelle M. le Duc de Vendome gagne les cœurs de tous ceux qui servent sous lui.



CONTE XXXIV.

De l'Aigle, & du jeune Lion.

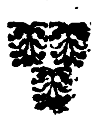
Pour regner au-delà des vastes Pyrénées
Un jeune & puissant Lionceau,
De la France qui fut son aimable berceau
Quita les plaines fortunées.
Sorti du Sang auguste, & nouri sous les yeux
Du Lion le plus grand, le plus fort, le plus sage,
Qui jamais gouverna ces lieux;
Il fit en arivant admirer sur le Tage
Ses prudentes vertus, sa force, son courage,
Et mile talens précieux
Qu'en naissant il reçut des Cieux.
Par les traits d'une vive flâme
On sent son bel œil tour à tour
Imprimer jusqu'au fond de l'ame
Le plus profond respect, & le plus tendre amour.
Sur son front brillent tout ensemble
La douceur & la majesté,
Et quand il marche avec fierté,
Il n'est point de cœur qui ne tremble.

Apollon le plus beau des Dieux,
Et que sa blonde chevelure
Rend si vain & si glorieux,
N'en tire pas tant de parure
Que ce jeune Lion de celle dont les flots
Lui batent l'épaule & le dos.
Un jour comme il chassoit aux pieds d'une mon- [tagne,
Un Aigle qui voloit dans le plus haut des airs,
Par hazard du côté d'Espagne
Jeta son regard de travers:
D'une cruële jalousie
Elle fut aussi-tôt saisie:
Je ne soufrirai pas, dit-elle, qu'en repos
Dans ces lieux à mon préjudice
Ce jeune Lionceau joüisse
Du plaisir de regner sur tous les *Hidalgos*,
Je vais fondre dessus; & de telle manière
Et de l'ongle & du bec lui saisir la criniere,
Que nul ne me l'arachera,
Et le tenant bien pris de ma serre acerée
Dont jamais il n'échapera,
A mes jeunes Aiglons j'en ferai la curée.
L'Aigle sur le Lion s'élançant à ces mots,
Et croyant en faire sa proye,

A des cris de fureur mêle des cris de joye,
Et bec & crocs ouverts lui tombe ſur le dos.
Vains éfors, frivole entrepriſe,
Elle croit le ſaiſir aux crins;
Mais loin d'ariver à ſes fins,
En y fourant la ſerre elle s'y trouve priſe.
Là voloit croaſſant un Holandois Corbeau
Avec un Vautour d'Angleterre,
L'Aigle d'une voix de Tonerre
Appelle à ſon ſecours & l'un & l'autre Oyſeau;
Ils viennent pour l'aider, mais leur fole manie
Ne ſert qu'à les embaraſſer.
L'Aigle s'obſtine & voit paſſer
Un Hibou de Luſitanie
Avec un Tiercelet parti du mont Senis.
A moi, s'écria l'Aigle, à moi, mes bon amis,
Venez me ſecourir, donez en queuë, en tête,
Il ne peut échaper à nos éfors unis,
Et nous partagerons entre nous la conquête;
Alechez par de vains apas,
Ces deux ſe joignent aux trois autres;
Mais que font-ils ces bons Apôtres?
Rien que de plus en plus ſe métre dans les laz;
Ils ſont tous pris dans la criniere

Comme le Passereau se prend dans un lacet,
L'Aigle n'en peut tirer sa serre meurtriere,
Et sur tout on y voit gémir le Tiercelet.
Le Lionceau fort de lui-même
Et du pere Lion secouru puissamment,
Pour son Thrône & son Diadéme
Ne craint aucun ébranlement,
De ces Oyseaux boufis d'envie
Il voit avorter les projets.
La vieille Aigle elle-même y laisse enfin la vie;
Aiglon, que ferez-vous? demandez-lui la paix.

L'Aigle c'est l'Empereur qui ataque le Lionceau, c'est Philippe V. Roy d'Espagne, & bien loin de reussir s'embarasse & embarasse tous ses Aliez.



CONTE XXXV.

L'Emètique reservé, ou le prudent Medecin.

QU'UN Docteur en sené possède
L'hermine & le bonnet qui font le Medecin,
Il ne sera qu'un assassin,
S'il ne sçait en son tems apliquer le remede;
L'antimoine à propos & bien mixtioné
Rapéle un malade à la vie,
Mais par la même drogue elle est bien-tôt ravie
S'il est à contre-tems doné.
Et c'est un Dragon qui ravage
Un estomac empoisoné,
S'il n'est pas ménagé par une main bien sage.

Pour avoir trop mangé, dit-on,
Certains chicons d'Autriche ajustez en salade,
Une Hongroise étoit malade
D'une terrible oppression;
Sans cesse sans repos elle étoit ataquée
De ce mal qui la tourmentoit,

Et poussoit avec peine un sanglot qui sortoit
De sa poitrine sufoquée.
De ce tourment afreux pour arêter le cours,
Gisant en son Grabat sur ses deux Omoplates
Elle apeloit à son secours
Les Galiens, les Hipocrates,
Mais pour l'aider en son besoin
Ces Medecins étoient trop loin.
Un jeune Kiragots d'ame tendre & chrétienne,
Des maux qu'elle soufroit pleinement informé,
Gémissoit alors à Vienne
Entre quatre murs enfermé:
Il aimoit la Hongroise, & plein de feu pour elle,
Ne pourai-je, dit-il, de sa peine cruële
Tirer le doux objet de mes afections ?
Brisons ici nos fers, & rempli d'un beau zele
Alons la soulager de ses opressions.
Par une merveilleuse adresse
Ayant alors rompu ses liens Viennois
Il court d'une extrême vitesse
Trouver la malade aux abois.
Mais quel plaisir incomparable
Pour elle de revoir dans son cher Kiragots
Le Medecin le plus capable

De la guerir de tous ses maux :
Il lui tâte le poulx, & conoît à sa veine,
Qoiqu'elle ait le cœur abatu,
Qu'on peut en travaillant avec soin, avec peine
Rapeler toute sa vertu ;
Il faut, lui dit-il, d'abord prendre
Une cordiale liqueur,
Que l'on nomme *Union*, elle sçaura vous rendre
Pour accomplir le reste une mâle vigeur.
Après le cordial on vient à la saignée,
Et par ses soins oficieux
La malade à chaque journée
Sent qu'elle va de mieux en mieux,
Et de plus en plus soulagée
Des mauvaises humeurs qui l'avoient afligée ;
Cependant au Bosfore un maître charlatan
Qui tenoit sa grande boutique
A l'enseigne de l'Otoman,
Vantoit de toutes parts un certain Emetique,
Violent à la verité,
Mais d'un éfet incomparable,
Disoit-il, & toûjours d'un succez immanquable
Pour maux de céte qualité.
Gens qui n'ont pas de patience,

Et ne conçoivent pas quelle est la consequence
De l'antimoine Turc à l'estomac Chrétien,
Crioient à la malade : Apelez à votre aide
Ce Charlatan & son remède,
Une prise ne peut que vous faire un grand bien.
Tout doux, dit Kiragots, & point d'impatience,
Il faut ici se ménager,
Cet antimoine Turc est de grande puissance,
Mais il coûte trop de dépense,
Et se prendroit peut-être avec trop de danger,
La guérison est avancée,
Et de cet émetique il faut bien nous garder :
Mais si notre malade enfin s'y voit forcée ;
Dans les extremitez on le peut hazarder.
Cependant bride en main, vous la verez guérie
Par le chemin que je tiendrai,
Il est un peu plus long, mais il est assuré,
Et sans mètre le Loup dans notre bergerie.
Ainsi parle aux Hongrois le sage Kiragots.
On aplaudit sa politique.
Cependant le finet réserve l'émetique
Pour s'en servir un jour s'il le juge à propos.

Kiragotz c'est Ragotski, qui pour guérir la Hongrie ne veut employer le Turc que dans l'extremité.

XXXVI. FABLE

XXXVI. FABLE.

De l'Aigle Roy des Gruës.

UN jour le Peuple Gruë avoit besoin d'un Roi,
Un Aigle son voisin lui dit : Choisissez-moi ;
Il n'est point sur toute la terre,
Dans les airs il n'est point d'oiseau
Qui soit ni plus fort, ni plus beau ;
Mon œil est clair, ma voix est un tonerre,
Je suis le porte-trait du grand Maître des Dieux,
Et si quelque voisin veut vous faire la guerre,
Pour mêtre sous vos piez par des coups glorieux
Vos ennemis audacieux,
J'ai bon bec, & meilleure serre ;
Le lunaire Hibou, l'horreur de l'Univers
Tient quelques-uns de vous esclaves dans ses fers ;
Mais telle que soit cête chaîne,
Dés que vous m'aurez pour soûtien,
Je n'aurai pas beaucoup de peine
A vous tirer de ce lien.
Alors comme un Agneau qui tête encor sa mere,
Vous me verrez aimable & doux,

Vous me verrez avoir pour vous
Toutes les tendresses d'un pére,
Et faire avec plaisir toute ma volupté
De votre chere liberté.
A l'apât d'un si beau langage
Le peuple Gruë est assemblé,
De benedictions le grand Aigle est comblé,
Et chacun à l'envi lui done son sufrage;
Le voilà donc leur Roi, mais il étoit trop sage;
Trop politique, trop rusé,
Pour métre si-tôt en usage
Tout ce qu'il s'étoit proposé.
Ce ne fut d'abord que caresse,
Qu'amitiez, que tendres douceurs,
En leur confirmant ses promesses
Par mille traitemens flateurs.
Mais insensiblement s'étant rendu plus maître,
L'oiseau fier comança de leur faire conoître
Tout ce qu'il avoit dans le cœur.
Leurs richesses furent la proye
Des Vautours Alemans, que chez eux il employe
Pour les traiter avec rigueur.
Aux moindres plaintes entenduës
On fait sur l'échafaut couler le sang des Gruës;

Un Serin par sa triste voix
Croyant se consoler du malheur qui l'acable
Oza confiér une fois
Ses soupirs innocens au silence des bois,
Et meurt sous le tranchant d'un fer impitoyable,
D'autres dans les horreurs des cachots tenebreux
Sont forcez de trainer leur languissante vie,
Et céte Nation durement asservie
Ne peut plus que gémir de son sort malheureux.
Aux Hiboux, il est vrai, l'Aigle done la chasse,
Mais qu'à ce peuple Gruë il vend cher céte grace;
Qu'il le charge de fers plus cruels, plus pesans,
Vos libertez, dit-il, & vous devez le croire
Sont éteintes par ma victoire,
Plus de Rois qu'on élise, & je vous le défens,
Vous aurez malgré vous pour maîtres mes enfans,
J'ai mon Aiglon l'aîné qu'on éleve à Vienne,
D'un bec moins gros que n'est le mien;
Mais ma serre n'est pas plus dure que la sienne;
Et si peu qu'un jour il vous tienne,
Je suis seur qu'il vous tiendra bien.
Je veux, peuple Gruë, & j'ordone [rone
Qu'on méte incessamment sur son chef la Cou-

Comme mon heritier, & point de contredits:
Je veux être obeï dans tout ce que je dis.
Le cœur dolent & l'ame émuë,
Sans oser seulement soufler
L'on entend la noble cohuë
Qu'enfermée à Presbourg on venoit d'assembler
Crainte d'un plus grand mal, crier peu satisfaite,
Que votre volonté, Seigneur Aigle, soit faite;
Le jeune Aiglon est proclamé
Pour souverain hereditaire:
Mais un certain oiseau qu'on tenoit enfermé
Ayant le serin pour grand-pere,
En sortant de son trou vint gâter le mystere
Que l'Aigle croyoit consomé.
Il va trouver le peuple Gruë,
Lui fait sentir sa honte & le poids de ses fers.
A ses puissans discours tous les yeux sont ouverts,
Et chacun réfléchit sur la grande béveuë,
On murmure, on éclate, on arme, on bat aux champs,
L'oyseau sorti des fers vient se mêtre à leur tête,
De leurs premiers éfors l'Aigle rit quelque tems,
Et d'un coup de siflet croit calmer la tempête:
Mais sans son hôte c'est compter,

Chaque jour ne fait qu'augmenter
L'espoir des mécontens & son inquietude,
La pelote de nége en roulant se grossit,
Ils marchent, tout leur réussit,
Et Vienne voit trembler Bude.
Pressé par un si rude choc,
Jeune Aiglon, toi qui viens d'ensevelir ton pere,
Ne crois pas te tirer d'afaire,
Si bien-tôt tu ne fais la paix avec le Coq.

Le peuple Gruë, ce sont les Hongrois qui acordent à la Maison d'Autriche la Courone de Hongrie comme héréditaire, & qui mécontents de ce faux pas, font la guerre à l'Empereur pour rentrer dans leurs droits d'Election.



XXXVII. FABLE.

De l'Aigle, des Herons, & des Cormorans.

DEs Ports de l'Angleterre & de ceux de Hollande,
De complot concerté, mais à jours diferens,
Il partit une double bande
De Herons & de Cormorans.
Toute la troupe réunie
En traversant la mer, & tirant droit aux bords
De la chaude Lusitanie
Pour gagner le détroit ne forma plus qu'un corps.
D'une voix plus tumultueuse
Que n'est le bruit d'un ouragan,
Ils faisoient du vaste Océan
Retentir la face écumeuse:
Alons, disoient entr'eux ces orgueilleux oiseaux,
Devorer les poissons des côtes de l'Espagne,
Et ravager tout sur les eaux,
Nos forces tous les jours se font assez conoître
A qui de la valeur nous dispute le prix;
Et comme le Faucon tombe sur la Perdrix,

Nous fondons sur quiconque oze à nos yeux paroître,
Enflez du vent de ce discours
Après mille tours & retours
Au-delà du Détroit ils percent avec joye
Et proche des bors Espagnols
On les voit en cherchant leur proye,
Faire cent & cent caracols.
Un jeune Aigle Marin à fine & dure serre,
A batre ces oizeaux expert,
Vit des tours de Toulon ces oizeaux d'Angleterre,
Sur le sein de Thetis voler à découvert,
Les découvrir & se resoudre
A les batre, à les mêtre en poudre,
Ce fut l'ouvrage d'un moment;
Il prend, il amorce la foudre,
Et fait par tout porter ses ordres promtement,
Qu'ozez-vous, troupe temeraire,
S'écrioit-il d'un ton qui fit trembler les flots,
Vous à qui l'an passé je fit tourner le dos,
Avez-vous oublié tout ce que je sçais faire?
Neptune m'a remis l'Empire du Trident,
Et le grand Jupiter me met en main ses armes,
Et vous venez encor d'un orgueil impudent

Jusqu'ici porter vos alarmes,
Que si... mais laissons là ces discours surperflus;
Partons, pour les punir de leur vaine insolence,
Si je ne les préviens en toute diligence,
Echapez à mes coups, je ne les tiendrai plus.
Le jeune Aigle à ces mots avec puissante escorte,
S'élance sur son aile forte,
Ses bras sont étendus dans le Vuide de l'air,
Et rempli du beau feu qui l'anime & l'emporte,
Il voit sous lui trembler la mer.
Toulon le voit partir secondé d'un Zephire,
Qui de ses bords quitez l'éloigne en peu de tems
Et du haut de ses tours admire
L'ordre que dans leur vol observent tous les [rangs.
L'Aigle qui du milieu les gouverne, les guide,
Leur done à tous le mouvement,
Et volant d'une aile intrépide
Ateint ses ennemis sur l'humide Element.
Sous sa peau le Heron frissonne,
Et ne se souvient plus de ce qu'il avoit dit;
Le Cormoran est interdit,
Et son cœur palpitant à la peur s'abandone;
Fuyons, s'écrioit-il, il n'est que d'échaper
Quand un tel oyseau nous talone,

Et fou qui s'y laisse attraper.
Dans l'air cependant l'Aigle tone,
Et son premier careau lancé
Fait couler sous les flots un Heron fracassé.
A cet aspect toute la bande,
Et des oiseaux Anglois & de ceux de Holande
Ne pense qu'à se retirer ;
Mais il est tard de s'y resoudre,
L'aigle presse, il en faut découdre,
Ce que ne peut le cœur, la peur doit l'inspirer ;
Herons & Cormorans, tout se range en bataille,
La cohuë en est grande, & le nombre est pour eux,
Mais la besogne qu'on leur taille
Fait frémir les plus courageux ;
Ils se battent, mais en retraite,
Et ne peuvent soufrir les éclairs furieux,
Que l'Aigle en son couroux fait partir de ses yeux ;
Mais leur fuite acomplit leur honteuse défaite.
Confondus, battus, terrassez
Ils retournent chez eux chassez
Des rivages de l'Iberie :
Jeune Aigle vertueux qui gouverne la mer ;

Quel ſenſible plaiſir pour le Grand Jupiter ?
Quelle gloire pour ta patrie ?

Le jeune Aigle marin, c'eſt M. le Comte de Toulouſe Grand Amiral de France, qui battit les Flotes Angloiſe & Holandoiſe proche le détroit.



LE RENARD pris à la Chausse-trape.

XXXVIII.

CONTE POLITIQUE.

SAvoir bien à propos employer une ruse,
C'est à la guerre une vertu ;
Mais dans un faux calcul aussi-tôt qu'on s'abuse,
Et qu'en comptant de batre on se trouve batu,
Dupe de sa propre finesse,
D'un ennemi vainqueur on devient le joüet,
Si le jugement ne va droit,
S'il ne vous guide avec justesse,
A quoi sert au plus fin de passer pour adroit.

Un jour Maître Renard, présomptueuse Bête,
Se vantoit d'avoir dans sa tête,
Pour atraper les Coqs mile subtilitez :
L'Aigle qui haïssoit la Nation Galline,
Lui dit : Va-t-en, Renard, avec tes tours vantez
Batre tous les Coqs en ruine.

Ils pressent vivement certain autre Renard,
Ton bon & cher Cousin, & mon ami sincere
Tu sçais que j'ai promis de le tirer d'affaire,
Va l'executer de ma part,
L'animal aigrefin grossit sa queuë & part.
Il marche droit au Pô, mais dans la Lombardie
Il trembla bien-tôt à l'aspect,
Des Coqs fiers & nombreux dont la troupe hardie
Lui barra le passage, & le tint en respect.
Le grand & maître Coq qui les meine à la guerre
Marche d'un air victorieux,
Sa voix est un puissant tonerre,
Et l'éclair brille dans ses yeux.
Une large & superbe Crête,
D'un rouge étincelant lui courone la tête,
On voit sur son plumage & l'or & les rubis,
Nul cœur ne resiste à ses charmes,
Et son écu porte pour armes
Trois Lions qui barrent les lys.
Un intrépide Coq son digne & jeune frere
Se plaît de se voir son second.
Leur égale valeur l'une à l'autre répond,
Et tous deux bien instruits à comander & faire.

Le Renard qui se voit par ces Coqs arêté
Cherche dans les replis de sa fine prudence,
Par quel stratagême inventé
Il poura pour passer, tromper leur vigilance;
Mais il trouve fin contre fin,
Son entreprise est découverte,
Et le grand Coq toûjours alerte,
Dès-lors qu'il veut franchir lui ferme le chemin,
Le désole & le déconcerte.
Parbleu, dit lors Seigneur Vulpin,
Je voi le maître Coq au-delà de ce fleuve,
Et son cadet est en deçà,
Jamais à son secours son aîné ne sera,
D'un tour que j'imagine il faut faire l'épreuve;
Alons à pas de loup surprendre celui-ci,
Marchons en tapinois. Il faut que je l'atrape
Et le prenne à ma chausse-trape,
Avant que l'autre soit ici.
Raisonnement trompeur de cervele subtile,
Maître coq étoit trop habile
Pour doner dans un tel paneau,
Il revient & d'un vol agile,
Sans être veu repasse l'eau.
Il voit de loin venir d'une marche pompeuse

Et trainant à sa suite une queuë orgueilleuse
L'animal à subtil cerveau.
Je te tiens, dit le coq, où malgré tes finesses
Je t'atendois depuis long-tems.
Voyons qui de nous deux montrera sur ces champs,
Plus de force & plus de souplesses.
Voicy l'heure qu'il faut fraper,
Rassemble tous tes stratagémes :
C'est dans ces chausse-trapes mêmes
Que je veux enfin t'attraper.
L'on se battit alors de maniere terrible.
Vulpin enragé de sa part,
D'autre côté le Coq vigoureux, invincible
Des ongles & du bec déchiroit le Renard,
Pour balancer céte victoire,
Il fit d'incroyables éfors ;
Mais ce qu'il joüa de ressors,
Ne fit du Coq vainqueur que redoubler la gloire;
Et ce fin animal vaincu
Laissa sa queuë au tapecu.

Le Renard c'est le Prince Eugéne, battu par Monsieur de Vendôme à Cassane.

L'AVORTEMENT De Marlboroug.

XXXIX.

CONTE POLITIQUE.

SUr un bas terrain que la Meuse
Rend fertile & délicieux,
Une montagne sourcilleuse
Vint un jour tout à coup élever jusqu'aux cieux
Son front audacieux.
D'amas qui s'étoient faits de rocaille & de pierre
Dans la Holande & l'Angleterre,
Ce mont terrible étoit formé,
Son orgueil menaçoit les campagnes voisines,
Et sous sa chute & ses ruïnes,
A la voir, tout sembloit devoir être abîmé.
Comme d'une montagne & si réde & si haute
Escarpée, & d'un rude abord,
Un Mylord Gouverneur étoit le premier hôte,
On le nomma le Mont-Mylord

Mont que par machines adrétes
Ce Gouverneur sçavoit suivant ses volontez,
A force de grosses roulétes
Faire tourner de tous côtez.
Il s'étoit mis certain projet
Qu'il rouloit dans sa seule tête.
Du côté de Louvain, sans qu'on sçût son secret
De ce corps monstreux on vit branler la crête,
En vain tous ses amis le pressoient pour sçavoir
Ce qu'il avoit dessein de faire.
Si-tôt qu'il sera tems, je vous le ferai voir;
Répondit-il à tous d'une mine sévére,
Vous n'êtes que des ignorans;
Je suis le seul habile, & j'ai seul en partage
Et la prudence & le courage
Des plus illustres Conquerans.
Je me ris des Héros qui vont perdre du tems
A faire un long aprentissage.
J'ai la science infuse, au moins je le prétens.
Tout le mont aplaudit à sa Mylorderie,
Et de toutes parts l'Univers
Eut l'oreille atentive, & tint les yeux ouvers
Sur le futur succez de la plaisanterie.
Mylord en même-tems fait par tout debiter

Que sa montagne enceinte est prête d'enfanter,
Qu'un monstre en doit sortir plus grand & plus terrible
Que tous les monstres Africains,
Et que ce monstre afreux va mêtre dans ses mains
Par une puissance invincible
Les Bruxelles & les Louvains. [tent,
Au bruit qui se répand des couches qui s'aprê-
Sur ce mont orgueilleux tous les regars s'arrêtent,
La montagne en travail fait déja de grans cris,
De ses longs hurlemens les forests retentissent :
Une soudaine peur glace tous les esprits,
Les Nymphes de l'Ische pâlissent,
Et du touffu Soignie on entend les échos
Mugir en répondant à ses tristes sanglots.
Il faut un Acoucheur. Le Milord qui veut l'être,
Pour aider cet enfantement,
Nul, dit-il, n'oseroit paroître.
C'est moi seul qui ferai l'ofice de Clement.
A ces mots vis-à-vis d'une afreuse ouverture
Qui se fait dans les flancs du mont
Pour lui rendre un service promt,
L'Acoucheur se met en posture.

Les cris alors ſont redoublez, [ſemble,
Beaucoup moins en feroient dix mile bœufs en-
Juſqu'à Louvain la terre tremble,
La Lane en aperçoit tous ſes poiſſons troublez :
Enfin après un bruit étonant, éfroiable
Cête montagne épouvantable
De ſes flancs entr'ouvers enfante une Souris,
Le Mylord en rougit de dépit & de honte ;
Mais puis-je vous dire en ce Conte
Combien aux environs s'élevérent de ris ?
Tous les Faunes en éclaterent,
Et donant aux Nymphes la main,
Tous les Satires en danſérent
Dans les bois qui ceignent Louvain,
Cête montagne ſe retire,
Le Mylord en Holande écrivit ſon regret.
Que j'aurois de choſes à dire,
Mais il vaut mieux être diſcret

L'on décrit ici l'avortement de l'entrepriſe, ou plutôt le projet que Marlbouroug avoit formé contre l'armée du Roy près Louvain.

CONTE XL.

La Souriciere du Prince de Darmstat.

CErtain Rat courageux, & de haute entreprise
Jadis d'Alemagne parti,
Vint aussi gueux qu'un Rat d'Eglise,
En Espagne chercher parti.
Quoique pauvre il avoit, disoit-on, l'avantage
D'être Prince Alemand du quatriéme étage,
Le sort le destinoit à vivre à l'Hôpital;
Mais d'un esprit adroit évitant cête route,
Il vint pour grignoter quelque Royale croûte
Se nicher à l'Escurial.
Il y fit des amis, on regla sa pitance,
Et se Maître chez lui l'ayant aprivoisé
En fit d'un Rat très-mal-aisé
Un Rat gros, gras à lard, & de grande opulence;
On le nommoit le Rat Darmstat
Et comme sur tous mets il aimoit le fromage
D'un peuple chez lequel abondoit le laitage
On l'envoya regir l'Etat.

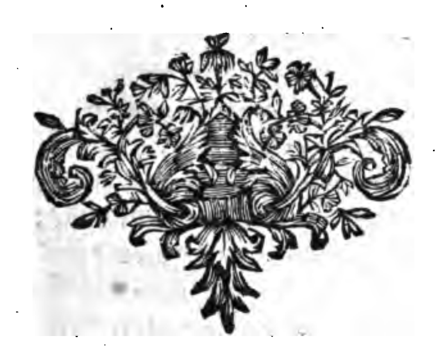
Dans Barcelone Ville & riche & délectable ;
Le drôle vivoit à gogo,
Et fromage toûjours sur table,
Comme Alemand beuvoit en tirelarigo.
Le vin fait des amis, il s'en fit en grand nombre;
Oh ! quel bonheur pour lui s'il eût toûjours resté ;
Mais il arriva quelqu'encombre,
Et de son poste il fut ôté.
Cependant il resta toûjours dans sa memoire
L'aimable & pressant souvenir
De ces fromages fins qui l'animoient à boire,
Et l'excitoient à revenir.
Quoi, disoit-il un jour, en retroussant sa barbe,
Faut-il me priver pour jamais
De ce Roi de tous les bons mets ?
Non, dit-il, non, par sainte Barbe
J'y retournerai tout exprès.
Or dans le même tems qu'il parloit de la sorte,
Autre Alemand étoit venu,
Le pompeux Archiduc fierement soûtenu
De deux peuples broüillons qui lui faisoient escorte,
Et dont le but étoit de trouver une porte

Qui par quelque incident fatal
Leur ouvrit le chemin jusqu'à l'Escurial.
Le Rat dit : suivez-moi, mon Prince,
Que faites-vous en Portugal ?
Venez dans une autre Province
Où j'ai des amis à foison, [done,
Fiez-vous sur la foi qu'un Rat d'honeur vous
Je vous mêtrai dans Barclone,
Et de là nous irons à la grande Maison.
Embarquons-nous de compagnie,
Dérivons au plus vîte & sans perdre de tems ;
Sur vôtre Flote bien munie
Cinglons droit aux bords Catalans.
Voici le projet admirable
Que dans ma tête j'ai formé, [ble
Ne geinfres qui venoient souvent piquer ma ta-
Je suis dans ces lieux très-aimé,
De m'y voir on sera charmé,
Et tout m'y sera favorable ;
Outre qu'en partant de ces lieux
J'ai laissé dans ma grande armoire
Un fromage délicieux
Que je veux ratraper pour boire.
J'entrerai donc tout le premier

Puis vous viendrez tous à ma suite,
Du dessein merveilleux laissez-moi la conduite;
Et vous pouvez sur moi en tout vous confier.
Son ofre aussi-tôt acceptée, [du vent
L'on s'embarque, l'on part, l'on vogue au gré
On arive, l'ancre est jettée,
Et le Rat sur les bors s'élance en débarquant.
Tout le reste suivit à terre, (re
Et quand tout eut sauté l'on tint Conseil de guer-
Laissez-moi, dit le Rat, métre à bout mon projet,
A Bon port je vais vous conduire;
Et sans peine vous introduire
Dans la Ville par le guichet,
Mais il faut ici du secret.
A ces mots le premier il marche sans bagage;
Et sans trompete ni tambour,
Mandant à ses amis qu'il faut avant le jour
Qu'on lui fasse trouver au guichet son fromage.
Mais en vain il crut se cacher,
Marchand sans bruit & sans lumiere,
Le Maître du logis le sentit aprocher,
Et d'un fromage fin pour le mieux alécher
Ayant rempli la souriciere,

La tendit au devant du guichet entr'ouvert,
Le Rat vint auſſi-tôt, & ſentant le fromage,
Ah morbleu qu'il eſt bon, dit-il en ſon langage,
Le fin morceau que l'on me ſert.
Entrons. Il entre alors, & pris y perd la vie.
Tel fut le deſtin de Darmſtat,
Il crut voir dans ſes laz Barcelone aſſervie,
Et dans un piége adroit ſe vit pris comme un Rat.

La mort du Prince de Darmſtat devant Mont-Joüi dans l'entrepriſe de Barcelone.



LE LIONCEAU COURONÉ.

XLI.

CONTE POLITIQUE.

AUX cœurs ambitieux l'autorité suprême
Est un morceau friand & des plus délicats,
Mais toutes têtes ne sont pas
Faites à porter Diadême.
C'est Dieu qui de sa propre main
Paitrit exprès le Souverain.
Malheur au peuple, qui rejéte
Celui qu'à le régir le Ciel a destiné,
Il est juste que l'on souhaite
Un Roi selon ses vœux, mais tel qu'il l'a doné,
Il faut qu'un peuple s'y souméte,
Et non pas croyant faire bien
En choisir par caprice & détroner le sien.

Un jour les animaux d'une Isle
Avoient un Lion pour leur Roi
Sage, pieux, clement, de probité, de foi.

Le

Le cœur bon, & la tête habile,
Mais son peuple étoit indocile, (cieux,
Bourru, broüillon, changeant, hautain, capri-
Et souvent faisant mal, croyant en être mieux.
Or un jour un Renard leur dit: Changez de Maî-
Si vous voulez me reconoître, (tre,
Chassez votre Lion, je vous gouvernerai
Tóut comme vous le voudrez être.
Ne faisant rien qu'à votre gré, (de,
J'ai des droits merveilleux, si vous y prenez gar-
Je suis gendre de la Maison,
Et ma gagui de Leoparde
Avec moi regnera de la bone façon,
Chassez donc pour moi le beau-pere
Et certain petit Lionceau
Qui ne fait rien que me déplaire,
Et que je voudrois bien étoufer au berceau,
Par l'animal rempli d'adresse
L'aveugle nation
S'étant laissé duper par fureur ou féblesse
Avec le Lionceau chassa son vieux Lion,
Et prit pour Roi la fine bête,
Puis lui dona si bon suport,
Qu'au Thrône la Courone en tête

Il se maintint jusqu'à la mort.
Ce ne fut pas le tout. Une autre Leoparde
Bien plus heureuse que sa sœur (de
Vint regner à son tour & mieux qu'elle prit gar-
A ne point partager sa suprême grandeur,
Quoique dans le fond de son cœur
Son époux Danois en murmure.
Elle gouverna donc, & tôt ou tard mourut :
Car enfin à Dame Nature
Il faut bien payer le tribut.
Les bêtes en même-tems firent
Assembler tous leurs Parlemens ;
Mais divers prétendans, qui pour regner s'o-
frirent,
Diviserent les sentimens.
Un vieux Dogue Mylord à tête bien sensée,
Dit aux autres Mylors, Messeigneurs, ma pensée
C'est de faire venir tous ces ambitieux
Tenir en main notre Courone,
Et voir à quelle tête elle conviendra mieux.
L'avis fut trouvé bon, chacun vint en persone
Et sur un magnifique banc
On plaça chacun dans son rang.
Un Mouton Savoyard à genoux se présente ;

Les priant tous d'une humble voix,
Mais de la Courone assomante
Jamais son chef ne put porter le poids.
Un Cerf du corps de Vestphalie
Ofrant son front armé, leur dit: Couronez-mo
N'ai-je pas la tête jolie,
Et la plus propre à faire une tête de Roi ?
Sur son chef la Courone est alors essayée;
Mais quoique quelques mains la tinssent apuyée
Le large bois ne soufre pas
Qu'elle tienne dessus, puis elle tombe à bas.
Un Taureau d'Alemagne eut même destinée,
Sa tête en vain fut couronée,
L'on ne put sur son front cornu
Faire tenir le Diadême.
Un Cabri d'Hanovre venu,
Dit: Il n'en sera pas de ma tête de même:
Vous Mylors, & Messieurs qui tant me souhaitez,
Prenez cête Courone & vîte la métez
Sur cête tête Electorale.
On la met; mais la bête alors
Fit aux yeux de tous les Mylords
Une gambade si fatale,

Que la Courone en fit le saut.
Mais certain animal qui n'étoit point trop bête,
Hazarde de dire tout haut :
Voici le Lionceau, métons-lui sur la tête,
Pas un de nous ne songe à lui,
Peut-être sera-ce celui
Qui portera mieux la Courone.
Un murmure s'éleve ; & dans un promt éfroi
La foule interdite s'étone
Qu'on ait pû proposer le Lionceau pour Roi :
Voyons, dit le sage animal,
Voyons si j'ai raison quand je vous le propose.
Aussi-tôt sur le front Royal
Du jeûne Lionceau la Courone se pose.
Ah, qu'elle y convient bien, s'écrira-t-on a-(près,
On voit bien que le Ciel exprès
A fait pour la porter cête tête sacrée,
Pourquoi chercherions-nous un autre Souverain?
Si ce conte, Anglois, vous agrée,
Profités-en plûtôt aujourd'hui que demain.

Le Lionceau c'est le Roi Jaques Edoüard fils du Roi Jaques d'Angleterre veritable successeur de la Courone.

LE CLOU.

XLII.

CONTE POLITIQUE.

DEs Pilosophes Grecs Socrate le plus sage
Vivoit dans Athêne autrefois ;
Et par ses écrits & sa voix,
Des vertus enseignoit l'usage :
C'étoit un habile Docteur,
Qui par sa profonde sagesse,
Et par sa charmante douceur,
Faisoit à ses leçons courir toute la Gréce,
On voyoit les plus grans Héros
Instruits, formés par sa parole,
Et les Politiques éclos
Du sein de sa sçavante Ecole :
L'exemple de ses bonnes mœurs
Auroit pû seul redresser tous les cœurs,
Et rendre sain l'esprit le plus malade :
Mais l'Ecolier qu'il cherissoit le plus,
Et qu'avec plus de soin il portoit aux vertus,

C'étoit le jeune Alcibiade.
Il ne se trompa point : cet Elêve fameux,
Bien-tôt de tous les Grecs fut le plus vertueux.
A peine du Héros fit-il l'aprentissage,
Qu'on le vit un maître passé.
Joignant la prudence au courage,
Par ses heureux exploits tout étoit éfacé :
C'étoit un vrai foudre de guerre ;
Les murs les mieux gardés, les remparts les plus forts,
Trembloient au bruit de son tonerre :
Il étoit l'efroi de la terre,
Et tout plioit sous ses éforts.
Après de grans succés, traversant le Bosphore
Il fut du côté de l'Aurore,
Jusqu'au sein d'Artaxerxe imprimer la terreur ;
Aussi-tôt la Perse alarmée,
Sur sa frontiere à ce Vainqueur
Opose une puissante Armée ;
D'escadrons infinis la terre étoit semée,
Et l'on voyoit sur les sillons,
Fourmiller mille bataillons.
De moins nombreuses sauterelles
Vont au coeur de l'Eté ravager les guérets,

Et moins de moucherons bourdonent de leurs aî-
les.

Dans un bois situé près d'un sale marais,
Les Persans en bataille étoient sur le rivage
D'un fleuve qui les séparoit;
Le Héros rempli de courage,
Pour le franchir trouve un endroit,
Les uns passent aux guez, les autres à la nâge,
Et sans perdre de tems, s'étant en ordre mis,
Il marche droit aux ennemis.
Il ne s'étone point de ce nombre terrible
Que l'on opose à son grand cœur,
Il charge, & le Persan soûtient avec vigueur,
Le combat est afreux, & le carnage horrible,
On voit de tous côtez les champs
Couverts de morts & de mourans:
Mais à la fin tout céde à son bras invincible.
Alcibiade glorieux
Des Persans renversés, se voit victorieux:
Quel succès! quel plaisir sensible!
Son cœur se laisse aller au doux chatoüillement
Qu'inspire à son ame contente
Un bonheur, dont l'évenement
Surpasse même son atente.

Mais si-tôt qu'il fut dans sa tente,
Vite, que l'on me donne ancre, plume & papier,
Que j'écrive, dit-il, à mon ami Socrate:
J'aurois une ame bien ingrate,
S'il n'étoit de ma gloire averti le premier.
De toute ma vertu je lui suis redevable:
Il écrit, dépêche un Courier,
Et joint à son billet un présent convenable,
C'étoit du Général Persan,
Et l'anneau précieux & le riche carcan:
Témoins certains de sa proüesse.
De son jeune Héros Socrate satisfait,
En lût la lettre avec tendresse,
Et vit avec plaisir tout ce qu'il avoit fait:
Mais ce n'est point assez, dit-il avec sagesse;
Et j'en veux si je puis faire un Héros parfait,
Il me fait un présent, qu'il en reçoive un autre,
Rien n'est si riche que le sien,
Mais je m'assure que le nôtre
S'il sçait le concevoir, lui fera plus de bien.
Dans une boîte alors le Philosophe enferme
Un gros clou bien empaqueté,
Il y joint un marteau, proprement la referme;
Et quand le tout fut ajusté

Le même Courier il renvoye,
Le Héros reçoit le ballot.
Et l'ouvre soudain avec joye, (mot.
Voit le marteau, le clou, mais d'écrit pas un
N'as-tu rien oublié, dit lors avec surprise
Alcibiade au postillon ?
Non, Seigneur, répondit-il, non.
Point de lettre en tes mains remise?
Non. Tout ceci pourtant n'est point fait sans raison,
Mais je ne puis y rien comprendre.
Cependant en rêvant, il commença d'entendre
La secréte leçon du Clou mystérieux :
J'étois aveugle, je l'avouë,
Mais à la fin j'ouvre les yeux,
La Fortune m'a mis au plus haut de sa rouë,
Il veut que je la fixe, il le dit, je le veux.
O vous qu'avec excés trop de fortune flate,
Ecoutez la leçon de ce sage Socrate, (reux.
Et servés-vous du Clou quand vous êtes heu-

Ce Conte aprend qu'il faut qu'un Conquerant se fixe dans sa fortune, & qu'il en atache la rouë avec un clou de crainte qu'elle ne retourne.

LA MOUCHE GUESPE
OU
BELLEROPHON CULBUTÉ.
XLIII.
CONTE POLITIQUE.

AUtrefois l'on vit dans la Gréce
Certain preux Archiduc de Royale Maison,
D'un cœur ambitieux, mais de courte richesse
Qui se fit apeler Sire Bellerophon.
De l'avis de Monsieur son pere,
Et de certains broüillons conjurez avec lui
Il résolut sous leur apui
D'aler conquerir la chimére,
Royaume situé sur la croupe d'un mont
Où l'air le plus pur on respire,
Et qui jusques au Ciel aloit porter son front.
Un Lion courageux en possedoit l'Empire,
Et l'on voyoit de toutes parts
Les Goufres de la mer lui servir de rempars.
L'abord en étoit dificile

Et sans monter sur des chevaux aîlez
L'on n'auroit fait qu'un éfort inutile
Pour y mêtre les piez.
Que fait Béllérophon ; il va trouver Mercure
Maître joüeur de gobelets,
Et si bien l'amadouë & si bien le conjure,
Qu'il en fait l'arboutant de ses complots secrets!
Je sçais, lui dit ce Dieu rempli de fourberie,
Un chemin pour vous assuré.
Du Roi des violons j'irai dans l'ecurie,
Le Pégaze j'en tirerai.
Et sur lui je vous monterai.
Sur ce pacolet fourni d'aîles
Fendant comme un Faucon les airs,
Vous pourez traversant les mers
Y faire des courses si belles
Que vos loüanges immortéles
S'en porteront au bout de l'univers,
Et que le Rhin & la Tamise
Entoneront dans leurs concers
Le succèz de vôtre entreprise.
Mais étes-vous bon écuyer ?
Car le Pegaze est un coursier
Sujet aux verves, aux boutades;

N'allant qu'à sauts & qu'à ruades ;
Et capable en un mot de vous estropier,
Si vous ne sçavez pas vous bien tenir en selle ;
Une cullebute mortéle
Pouroit de haut en bas bien-tôt vous envoyer.
Sire Mercure, laissez faire,
Vous n'avez qu'à me le doner ;
Répond Bellérophon, le reste est mon afaire ;
Et je ne suis pas homme à me désarçoner.
A ces mots monté sur Pégaze
Notre Heros ambitieux
Part de terre & d'abord la raze,
Puis de son vol audacieux
Sur son Cheval aîlé se guinde vers les Cieux.
Il découvre de loin la puissante chimére,
Vole & s'en aproche toûjours.
De son vol hazardeux rien n'arête le cours,
Il croit déja toucher au bonheur qu'il espere,
Et voit certain endroit fait en forme de port
Dont la rive mal défenduë
Tout le long de son sein présentoit à sa veuë
Un terrain de facile abord.
Son cœur au plaisir s'abondone.
A ce Lión, dit-il, qui régne dans ces lieux,

Je vais acomplissant mon projet glorieux
Ravir le Sceptre & la Courone.
Rien ne peut faire obstacle à mon dessein.
Abordons seulement, & bien-tôt Barcelone
Du reste m'ouvrira le sein.
Dans les concávitez de sa tête legére
L'ambitieux Bellerophon
Méditoit de céte façon
La conquête de sa chimere,
Quand Jupiter du haut de son Trône étoilé
Le vit lâchant la bride à son Cheval aîlé,
Compter déja sur sa victoire.
Non, dit le Dieu tonnant, non, il n'en sera rien,
Tu t'en fais un peu trop acroire,
Dans peu de tems je sçaurai bien
Confondre tes projets, & rabatre ta gloire,
Que ce rivage soit à ton pouvoir soumis,
Qu'à ton seul abord il se rende,
Loin d'avoir le succez que tu t'en és promis,
Il ne te produira qu'une honte plus grande;
Voyons si sur cet animal
Tu sçais bien te tenir en selle.
Le Dieu détache alors contre l'oyseau Cheval
De Guespes un essein fidéle,

Dont l'une va piquer Pegaze dans les flans,
A la vive douleur que lui fait la blessure,
La rude & fringante monture
Fait dans les airs de furieux élans.
Une soudaine culbute,
Du haut des airs dans un goufre profond
Précipite Bellérophon,
Et Jupiter rit de sa chute.



DU
JEUNE AUTOUR,
ET DES POULES FOLLES.
XLIV.
CONTE POLITIQUE.

GRosses, grasses, en bon état,
Et tranquiles sous leurs cabanes
Près des rives de l'Obregat
Vivoient les Poules Catalanes.
Un jeune Coq étoit leur Roy,
On voyoit briller sur sa tête,
En Courone formée une maîtresse crête,
Sous son gouvernement, sous son aimable loy
Régnoient & justice & sagesse,
Il étoit bon, doux, genereux,
Le cœur tout rempli de tendresse
Et tel qu'il faut un Roi pour rendre un peuple heureux.
Aussi ses poules goûtoient-elles
Sous ce jeune Monarque un repos assuré;

Et mile fois avoient juré
D'être pour lui toûjours fidéles, (nir;
Quand on est bien; pourquoi ne pouvoir s'y te-
Un Autour jeune oiseau de proye & de carnage,
Se mit un jour à soûtenir
Que le gros Poulailler étoit son héritage,
Et lui devoit apartenir.
Un Renard Alemand grand conteur de fornêtes;
Qui jadis comme Gouverneur
Avoit pratiqué ces Poulétes,
Promit à cet Autour de l'en rendre Seigneur.
Montrez-vous seulement, lui dit-il, au rivage,
Où le Poulailler est bâti,
Et bien-tôt dans votre parti
Je mêtrai ce peuple volage,
Je sais comme il faut les surprendre.
Et vous verrez bien-tôt à votre gré se rendre
Leur tête qui tourne à tout vent.
Alons, répond l'Autour, au Coq porter la guerre
Et l'ataquer sur son paillier,
Pour doner sur le Poulailler
Je vais faire aiguiser & mon bec & ma serre.
Que font les Poules cependant,
Trop de bonheur les importune,

Et de changer de Maître & de fortune
Il se glisse en leur cœur un desir imprudent.
Notre Coq est trop bon à toutes ses sujétes,
Disoient entr'elles ces Poulétes,
Et nous ne voulons point d'un Souverain si doux;
L'Autour a plus gros bec & la serre plus forte,
Ouvrons-lui toutes notre porte,
Et qu'il vienne régner sur nous.
C'étoit la vile populace
Qui tenoit d'ordinaire un semblable discours.
Entens-nous, Jupiter, nous implorons ta grace,
Il est un rejeton des avides Autours
Que l'Alemagne nous envoye,
Ah! donne-le-nous pour toûjours,
S'écrioient-elles avec joye,
Et change notre Coq en cet oiseau de proye.
Jupiter qui du haut des cieux
Ecoutoit en couroux ces cris séditieux,
Dit: Bien-tôt vous serez contentés,
Vous alez avoir cet Autour
Avec son large bec & ses grifes sanglantes;
Mais il sera chez vous un fort petit séjour,
Vous éprouverez son Empire,
Vous en ressentirez toutes les duretez,

TAYLOR INST. OXFORD

Et je vous verrai le maudire
Autant que vous le souhaitez.
Il viendra le glouton, en traînant à sa suite
Les Faucons Holandois, les Vautours d'Albion,
Céte felicité qui fait votre union,
A quoi va-t-elle être réduite?
Ce ne sera qu'horreur, trouble, confusion:
Alez, fôles, alez Jupiter va vous faire
En exauçant vos vœux éprouver sa colére.
L'on verra cet avide Autour
Vous ronger jusqu'aux os, riche de vos dépoüilles,
Et vous serez à votre tour
Le moderne tableau des antiques Grenoüilles,
Ainsi dit Jupiter; & cet Autour alors
Dans les airs déployant ses aîles
De ses Poulétes infidéles
Suivi de ses Vautours ariva sur les bords:
Il y fait sa décente heureuse
Dans le Poulailler principal,
Où d'un aveuglement brutal
La canaille séditieuse
Le place en un Fauteüil Royal.
Mais à peine y fut-il, que d'une aveugle rage

Et Faucons & Vautours mêtent le peuple à sec,
Pillans de toutes parts, faisant par tout ravage,
Firent à tous sentir & leur grife & leur bec.
L'Autour lui-même gueux & plus insatiable
Sur le Poulailler misérable
Fit éclater son avare fureur,
Et d'impôts cruels oprimée
La Poule jusqu'aux os plumée
Reconut bien-tôt son erreur.



LE SAPAJOU Dans la Chausse-trape.

XLV.

CONTE POLITIQUE

UN jeune Sapajou de race non commune,
Voulant par quelques preux éfors
Aler au loin chercher fortune
Du Danube quita les bors,
Traversa la Holande & fut en Angleterre
Recevoir un pompeux régal,
Puis delà s'en vint prendre terre
Sur les côtes de Portugal.
Vous n'avez, lui disoient les Dogues en furie,
Beau Sire, vous n'avez qu'à venir avec nous,
Et les trésors de l'Iberie
Que vous voyez d'un œil jaloux
Seront tout aussi-tôt à vous.
Tous embarquez pour le voyage,
Les voilà venus où le Tage

A la mer va mêler son eau,
Le leger Sapajou pour quiter son Vaisseau,
Ne fait qu'un saut sur le rivage
Et reçut un acüeil fort doux.
D'un Geneft Portugais suivi de son Cortége,
Alors bras dessus, bras dessous,
Sire, comment vous portez-vous ?
Enfin tout le tendre manége
Qu'un ami peut faire, & croit dû
A son ami qu'il a longuement atendu.
Après la civile manœuvre,
Je viens ici, dit Sapajou,
Pour m'enrichir des trésors du Pérou,
Que chacun de sa part mete la main à l'œuvre,
Le Geneft aplaudit à ces transpors bouillans
Qui sembloient devoir tout confondre,
Et cependant ils sont deux ans
A ne rien faire & se morfondre.
Un Renard Alemand lui proposa pour lors
Un conseil qu'il crut admirable,
Je ne voi rien, dit-il, ici de bien faisable,
Il faut d'autre côté tourner tous nos éfors,
Et faire d'autres tentatives.
Je sçais certain endroit aux Catalanes rives,

Certain trou rempli de trésors,
Alons là, Sire, en grande joye,
Vous n'aurez qu'à sauter dedans;
Et puis maître de tout, comme je le prétens;
Ces tresors seront votre proye.
Il ne faut qu'être un peu hardi,
L'avis fut de tous aplaudi,
Sur la mer Sapajou remonte
Pour tirer aux bors Catalans,
Et déja dans sa tête compte
Sur tous les trésors Castillans.
On vogue, on arive; on débarque;
Et le Renard du bout du doit
Montrant Barcelone, lui marque
Que c'est du riche trou le véritable endroit;
Que pour s'en rendre bien-tôt maître
Sa Majesté n'a qu'à paroître
Et sautant dans le trou profond
Qu'au-delà de ses espérances
Il y trouvera dans le fond
Trône, Sceptre, Courone, & richesses immenses,
Je répons de l'évenement,
Disoit-il, il n'est point dans le monde de bête
Qui saute si legerement,

Et si-tôt qu'il s'agit d'une telle conquête,
Sire, point de reculement.
A vous bien recevoir tout en ce lieu s'aprête.
Crédule à ce flateur discours
Sapajou fait cinq ou six tours
Autour de la fosse profonde,
Et dévore du cœur le trésor prétendu;
Puis par un saut finit sa ronde,
Et la tête devant s'y jéte à corps perdu.
Le voilà dans le trou qu'on nomme Barcelone,
Content comme un Roy de Congo,
Il y rit, il y danse, il y vit à gogo,
Son cœur au plaisir s'abandone,
Qu'il est aise d'être dedans,
Qu'il y trépigne, qu'il y saute,
Mais fort souvent ce n'est qu'aprês les accidens
Que l'homme reconoît sa faute.
Tandis que Sire Sapajou
Chante victoire dans son trou;
Certain jeune Lion qui l'avoit laissé faire
Pour le gober au trébuchet,
Je te tiens, dit-il, témeraire,
Et tu me payeras tout ce que tu m'as fait.
Alors ses forces rassemblées

Et de nouvéles redoublées
Il marche vers la fosse & la fait investir,
Sapajou s'abandone à des frayeurs mortéles :
Comment de cet endroit pourai-je donc sortir,
Dit-il ? Pour me sauver il me faudroit des aîles,
J'ai bien sauté dedans ; mais pour sauter dehors
Je fais d'inutiles éfors.
Dans ce trou le Lion & le presse, & le serre,
En vain il apéle au secours
Les Taureaux Holandois, les Dogues d'Angleterre,
Le voyage est de trop long cours.
Il se voit dans la Chausse-trape
Pris comme un rat au traquenard,
Heureux s'il en échape,
Tel sera le succez des conseils du Renard,



L'OURS PIQUÉ, OU LES ABEILLES VANGÉES.

XLVI.

CONTE POLITIQUE.

PRez d'un terrain que coupe l'Ebre,
Quand il va dans la mer précipiter ses eaux,
Flore avoit un jardin célébre
Des plus riches & des plus beaux.
On y voyoit sur un rivage
Qu'autrefois posséda Cartage,
Certain endroit batu par les flots écumeux,
Où la Reine *Barcé* qui porta la Courone,
Se bâtit un Palais qui de son nom fameux
Fut depuis nommé *Barcelone.*
Un Parterre émaillé de fleurs
Y brilloit de mile couleurs.
Leurs beautés étoient immortéles

Et leur charmant éclat éblouissoit les yeux
Tandis que les zéphirs qui voltigeoient sur elles,
En portoient dans les airs les parfums précieux.
Ces lieux étoient remplis de ruches odorantes,
Palais délicieux des abeilles bruyantes
Où s'amassoient les doux nectars
Que ces ouvrieres sçavantes
Aloient cueillir de toutes parts.
L'une baisoit le lys, l'autre la tubereuse,
Une autre suçoit le Jasmin,
Ou la Jonquille savoureuse;
Celle-cy le narcisse, & celle-là le thin.
L'on y voyoit ce Peuple en une paix profonde
Sous un Roy le plus doux du monde
Vivre dans cét heureux jardin.
Quand un jeune Ours sorti des Forêts d'Alemagne
Et jaloux de les voir en paix
Se mit à courir la Campagne
Pour acomplir de grans projèts.
Le Dogue, disoit-il, me promet des merveilles;
Le Limier me répond de son puissant secours,
Alons donc sans tant de détours
A ces Catalanes Abeilles
Montrer sous cét apui ce que peut un jeune Ours.

Du jardin me rendant le maître,
Et renversant tous leurs réduits,
De leur miel répandu je sçaurai me repaître,
Et leur faire voir qui je suis. [rive
Marchons. L'Ours à ces mots va décendre à la
Où *Barcé* régnoit autrefois ;
Au bruit de sa terrible voix
Toute l'Europe est atentive,
Il met le pié dans le jardin,
Et dans le doux espoir de faire un bon butin.
Plus furieux que la tempête
Il fait de tous côtés fracas,
Et donnant de cul & de tête,
De l'un à l'autre bout met les ruches à bas.
Alors au comble de sa joye
De la liqueur sucrée il fait sa douce proye.
Les Dogues, les Limiers, dans ces paniers ouvers
Mêtent tout le miel au pillage.
L'Abeille Roi qui voit ce terrible ravage,
Rassemble en même tems ses Essiems dans les airs.
Suivés-moi, mon Peuple fidéle,
Dit-il, chassons cet Ours qui vient vous ravager.
Si vos traits secondent mon zéle,
Je sçaurai bien-tôt vous vanger.

Alors le Monarque invincible
De ses bruyans Esseins forme des Bataillons,
Qui contre l'Ennemi terrible
Volent bien armés d'aiguillons.
Dans le plus grand panier l'Ours, comme un rat en paille,
Mangeant le miel faisoit gogaille,
Et l'estomac rempli de la jaune liqueur
En léchoit ses grosses babines,
Y replongeoit son nez, & s'en donoit au cœur,
Sans penser au retour pire que les matines.
Les Abeilles fondent sur l'Ours,
Et de tous les côtés envelopent sa tête.
En vain contre cete tempête
Il apelle à grans cris le Dogue à son secours,
Mais son Esperance est deceuë,
Et de toutes parts ataqué,
Le Cerf mortélement piqué,
Il fuit, & trouve à peine à sa fuite une issuë.
Tel est un Taureau forcené,
Qui percé du trait vif qu'une guespe en colére
A dans son flanc bien assené,
Mugit & s'abandone à sa douleur amére.
De mile & mile traits le jeune Ours est chargé,

A grans coups de fourche l'on chasse
Les Dogues orgueilleux, les limiers pleins d'audace,
Et des Essains zélés le Monarque est vangé.



LE MORE LESSIVE.

XLVII.

CONTE POLITIQUE.

PAR une étonante merveille
D'un sang le plus pur, le plus beau ;
Un More avec perle à l'oreille
Naquit sur les rives du Pô ;
Ses cheveux ressembloient à la laine nouvelle
D'un mouton noir & tondu depuis peu.
Dans un cercle de lait un charbon plein de feu
Formoit de son gros œil la charmante prunéle,
Sa peau plus douce qu'un satin
Surpassoit la noirceur de l'ancre la plus noire,
Et dans l'ébeine de son teint
Il avoit mis toute sa gloire.
Sa naissance le fit un Seigneur important.
Un grand peuple à ses loix prêtoit obeïssance ;
Et dans une heureuse abondance
Il ne tenoit qu'à luy de vivre tres-content ;
Mais au lieu de goûter les douceurs de la vie,

Dans l'union & sous l'apuy
De son puissant voisin, il conçut contre luy
Une aveugle & jalouse envie.
Non, dit-il au fond de son cœur,
Je ne puis du voisin suporter la grandeur,
Elle me choque, elle me blesse.
Pour avec luy me mesurer
Je sçais que j'ay trop de fébleste,
Mais de puissans secours je pourai m'assûrer.
Je sçais un gros Seigneur qui du Rhin à la Save
Fait tout plier sous son pouvoir,
Je n'ay qu'à luy faire sçavoir
Que je veux estre son esclave,
Il sera ravi de m'avoir.
Comme il le dit il le proposé,
Du Maître du Danube il va prendre les fers,
Et bien-tôt on le voit aux yeux de l'Univers
Par étrange métamorphose
De Prince heureux, content, & comblé de tous biens,
Un esclave chargé de ses pesans liens.
Son voisin genereux que ce faux pas outrage,
Le voit avec douleur dans ce triste esclavage;
Mais à le ramener à son juste devoir
Prévoyant un terrible obstacle,

Et cherchant un moyen, il va pour le sçavoir
D'Apollon consulter l'oracle.
Le Dieu dit, N'esperez jamais
Ramener cête ame rétive.
Sire, si de ce More ingrat à vos bienfaits
Vous ne sçavez blanchir avec bonne lessive
La peau plus noire que le jaiz,
C'est là le seul moyen de le rendre docile
A tout ce que vous souhaitez :
Si-tôt qu'il sera blanc, il vous sera facile
De rendre son esprit souple à vos volontez :
Mais tant qu'il sera noir, point d'espoir qu'il puisse être
Tel que vous le desirez :
Lessivez bien son cuir, & vous le tirerez
Des chaînes de celui qu'il a pris pour son maître.
Pour de ses chaînes le sauver,
Il n'est, dit le bon Roy, rien que je n'entreprenne;
Mais pensez-vous qu'un More à le bien lessiver
Change en yvoire son ébeine ?
N'importe, je veux l'éprouver,
J'ay Vendôme étuviste habile
Qui sçaura le frotter, étriller, savoner,
Et de tous côtez le tourner :

S'il n'en vient pas à bout, il sera dificile
Qu'un autre à la raison le puisse ramener.
Sur le Pô l'étrangiste passe,
Et le bain sur ses bords est bien-tôt aprêté.
Le salpêtre pastri prend du savon la place,
Et tous les jours chez luy le More en est froté;
Mais en vain mille fois on l'étrille, on le lave,
Son teint ne blanchit point, il demeure obstiné,
Et du Maître qu'il s'est donné,
En dépit de ces bains il veut rester l'esclave,
Et le sera jusqu'au tombeau.
More, qui me prêtez une oreille atentive,
Sçachez qu'il n'est point de lessive
Qui puisse blanchir votre peau.



LE LOUP DANS LE PUITS.

XLVIII.

CONTE POLITIQUE.

SUR les rives du Pô dans ſon propre païs
Un Loup trébucha dans un Puits ;
Ce fut par le clair de la Lune
Que revenant du cabaret
Boire du blanc & du clairet,
Survint au Loup cête infortune.
Il s'en alloit à petit train
Frapant de ſa canne à la main,
Quand il fit un faux pas avec la culebute,
Aſſis le cul dans un coin.
Il fit beau bruit ; mais dans ſa chûte
Perſonne ne courut à ſon preſſant beſoin.
Ses cris furent en Angleterre ;
Mais il trouva tout entêté
Du bruit d'une terrible guerre ,

Qu'en Portugal la Reine avoit porté,
De sorte que la bonne Dame
Ne put envoyer au secours.
Elle n'avoit que ses projets dans l'ame,
Et ne songeoit qu'à leur donner le cours.
Ses cris vinrent dans la Hollande,
Où la Cohorte la plus grande
Ne fut pas au Conseil d'avis
De luy donner ce qu'il demande.
Ses bons conseils furent suivis,
Et nul secours dans la Savoye
Par les Hollandois ne s'envoye
Pour tirer du Puits Maistre Loup.
Que fera-t-il? Où tournent tous ses cris?
Vers le Danube il les adresse.
Le grand Eugene un fin renard sur tout
Est envoyé pour finir sa détresse:
Il vient au Puits, & regarde le Loup:
Compere, luy dit-il, je viens pour te tirer de [peine:
Mais quel miserable coup
T'a-t-il reduit dans cête gêne?
Si Vendôsme vouloit me laisser aprocher,
Je suis déja prés de l'Adige,
Et je pourrois à ce mal qui t'afflige,

Te tendant la main, t'arracher.
Du-moins si tu voulois, comme on te le conseille,
Prêter une favorable oreille
A ce que dit un grand Roy,
Tu sortirois bien-tost d'affaire,
Et tu ne verrois pas pour vouloir luy déplaire,
Tout ton canton en desarroy.
Hé! ne me prêche point quand il s'agit de faire?
Pourquoy restes-tu sur le bord
De l'Adige où te vient Vendôme?
Que ne viens-tu dans mon petit Royaume
Faire quelque puissant effort,
Me tendre une main charitable,
Et me tirer du fond de l'eau. [beau.
J'y coule, & vais trouver dans Turin mon tom-
C'est là le puits où l'on m'accable:
Sans cesse je fais mille cris.
Allez vous en, tous Alliez, au Diable,
Puisque vous ne pouvez me tirer du puits.
Vous me donnez belles paroles; [les.
Mais quant à des secours vos discours sont frivo-
Cependant je meurs & me noye:
Je vois pour moy tout mon espoir perdu;
Adieu, Piémont, adieu, Savoye:
Dans

Dans un dernier malheur je me vois confondu,
J'ay le cul dans le fond de l'onde,
Et de cette cuve profonde
Je ne me tireray jamais.
Le Renard sur les bords en vain fait caracolles:
Il ne me faut point de paroles,
Mais il me faut de bons effets.
Que ferez-vous, ne me pouvant ateindre!
Et vous-même retirez-vous.
Les Mécontents sont plus à craindre
Que vous ne pouvez croire tous.
Puisqu'on ne peut me donner aide,
Il vaut mieux me laisser mourir.
Adieu, Cousin Renard, à la force je céde,
Laissez-moy doucement mourir.
A ces mots le Loup de Savoye,
Dont les horribles dents faisoient tant de fracas,
Je suis sans secours, je me noye,
Dit-il, je meurs noyé, puisqu'on ne m'aide pas.
A ces mots le Loup coule bas,
Et va perir au fond de l'onde.
Malheur & mort à qui se fonde
Sur un secours qui ne vient point
Dans le temps qu'on en a besoin.



FABLE DE LA CAVERNE DU LION.

XLIX.

AU fond d'un antre ténébreux
Logeoit un Lion vigoureux,
Qui métoit toute sa puissance,
Son atache & tous ses travaux,
A bien exercer sa vengeance
Contre les fébles animaux.
Un double rang de dents sanglantes
Entre ses lévres rugissantes,
Faisoient un cruel râtelier.
Toûjours chez lui régnoit une avide famine,
Et son implacable gosier
Par un large chemin conduisoit le gibier
Au creux de sa vaste poitrine.

Chaque jour pour lui rendre honneur
Venoient chez lui bêtes nouvelles ;
Mais à peine y demeuroient-elles,
Que d'un prompt coup de dent cet afamé Seigneur
Leur faisoit éprouver sa barbare rigueur,
Et l'éfort de ses dents cruéles.
Tantost c'étoit un Cerf, un Faon avec sa mére,
Tantost un gros Taureau, tantost un gras Mouton,
De qui le compére glouton
Faisoit une admirable chére.
Enfin, dès qu'il étoit dedans,
Rien ne se tiroit de ses dents.
D'un Baudet qui vouloit lui rendre un jour visite,
Il ne fit qu'un leger repas ;
Mais il s'aperçût dans la suite
Que le Renard n'y venoit pas.
Le Renard qui couroit de contrée en contrée
Pour attraper quelque poulet,
De l'antre du Lion n'aprochoit point l'entrée ;
Et Sire Lion le vouloit
Pour l'atirer chéz lui par un Singe d'Holande.
Il écrivoit à mon Renard :

Faut-il, Sire Renard, dit-il, que je vous mande ;
Jamais à mes plaiſirs ne prendrez-vous de part ?
Les animaux viennent en troupe
Me viſiter dans ma maiſon ;
Nous y vidons bouteille & coupe ;
L'on trinque & l'on ſe fait raiſon.
Je m'étonne que ſeul tu manques
A tout l'honneur de mes feſtins,
Toi le Prince des Saltinbanques.
Toi que j'aime cent fois plus que tous mes voiſins,
Tu ferois cent contes pour rire,
Et tu divertirois l'Empire
Par tes entretiens non pareils ;
Viens ſeulement juſqu'à Vienne.
D'une tête comme la tienne
J'ai beſoin dans tous mes Conſeils :
Je te fais Préſident de mon Conſeil de guerre
En dépit de toute la terre.
Je veux que l'Univers à tes pieds abatu,
Admire ta ſageſſe, & chante ta vertu.
Je ſçais quelles ſont tes ſciences,
Et ta grande capacité,
Ta ruſe, ta ſubtilité,

Et tes profondes connoiſſances.
Viens ſecourir ton Roy, dont le beſoin preſſant
A beſoin près de lui d'un Miniſtre agiſſant.
Je ſuis fort ſerviteur du Lion redoutable,
Dit au compliment le Renard,
Et je reçois en bonne part
Toute l'honnêteté dont je le vois capable;
Mais pour aller chez lui, je ne le ferai pas.
Je crois ſon grand Palais une bonne taverne:
Mais à l'entour de ſa caverne
Avec atention je regarde les pas:
Tout entre & ren ne ſort, les veſtiges des bêtes
Sont tournez de ſon côté,
Et du pauvre ſot arrêté
Pas un juſqu'à nous ne rameine leurs têtes.
Je ne ſuis pas un fat, on a beau cajoler,
Je ne ſuis pas d'humeur à complaire au beau Sire,
A tous ſes beaux diſcours je ne veux point aller
Voir un inſatiable maître
Pour le repaître.
Un Renard n'eſt pas ſot, Sapajou n'y va pas;
Car quand il n'aura rien, le drôle
Te mangera ſur ma parole:
Veux-tu lui ſervir d'un repas?

Je sçais que son discours sçait dorer les pilules ;
Mais plus il te promet, moins il a de scrupules
A rompre ses plus grans sermens.
Il se sert de tes soins pour me faire message ;
Mais enfin laisses là ; si tu crois un plus sage,
Monseigneur le Lion, & ses terribles dents.
Le Renard n'y fut point, & sauva sa carcasse.
Le Singe y retourna, méprisant sa leçon.
Ragotski, sur ce trait modére ton audace,
Ne va point te fourer dans l'antre du Lion.
On voudroit bien s'avoir ; mais si-tôt qu'en la nasse
Ton ennemi t'aura surpris,
De ta crédulité tu recevras le prix.



LA CHASSE DU LION

Et des autres Animaux.

L.

CONTE POLITIQUE.

UN certain grand Lion, plein de force & d'audace,

Que sur les rives de l'Ister
Avoit mis Sire Jupiter,
Voulut un jour faire une chasse.
Il convoqua chez lui les autres Animaux.
Quand nous aurons gagné, disoient-ils, la victoire,
Et partagé tous vos travaux,
Vous nous ferez part de la gloire,
Et du Cerf que par terre on aura tous porté.
Toute la troupe Germanique
Court pour être à la chasse, & c'est à qui se pique

D'être de tous le mieux monté.
Armé jusques aux dents, le Dogue en prétend être,
Et le Bœuf Holandois vient aussi pour s'ofrir ;
Un Baudet Portugais veut s'y faire conoître ;
Et des champs du Piémont le maître
Veut avec les autres courir,
Tous dans l'espoir de quelque chose.
Les voilà tous chez le Liôn,
Qui sans retarder leur propose
De le suivre dans l'action.
Mais, dit maître Baudet, avant que faire chasse,
Je croirois bon de décider
Quelle part se voudra garder
Celui qui parmi nous tient la premiere place.
Pour moi je suis d'avis que Monsieur le Lion
Des parts la plus grosse se coupe,
Avec égalité le reste pour la Troupe,
Ainsi chacun aura satisfaction.
Une part, ce n'est dequoi me satisfaire,
Répond le Lion en fureur ;
Je vous trouve plaisant de faire
Ainsi la part à ma grandeur :
Il faut être baudet tout autant que vous êtes

Pour croire que le Roy des Bêtes
Voudra se contenter d'une part comme vous :
Je veux que nous prenions la Toison tous ensemble,
Mais que pas un de vous ne me replique un mot ;
J'aurai tout le profit, vous toute la fatigue.
N'est-ce pas trop d'honeur pour vous ?
Mais vous nous prométiez quelque chose pour nous,
Dit le Bœuf Holandois, & qu'aura donc la Ligue ?
Qu'auront les Alemans vos intimes amis,
Quand le Hongrois sera dans vos filets remis ?
S'il est assez sot pour se rendre,
S'il est sous vos piés abatu,
Ce sera pour vous seul qu'il se laissera prendre,
Et nous n'en aurons pas seulement un fétu.
Oüy tout sera pour moi, je veux que l'on se taise,
Ou mon couroux sera fatal :
Je sçais bien que sans vous je chasserois fort mal ;
Mais que chacun travaille à me mêtre à mon aise ;
Que chacun me fasse du bien ;
Mais que pas un n'espére rien.
On fera quatre parts, dont j'aurai la premiere,

Comme étant le maître de tous,
La seconde sera de la même maniere,
Par le respect qu'on a pour Nous :
L'autre part m'apartient pour ma belle criniere ;
Et parce qu'ainsi je le veux,
Et je n'en conois pas d'assez présomptueux
Pour me disputer la derniere :
Ou bien-tôt ma grife & ma dent
Lui causeroient bel incident.
Voilà l'Empire Despotique
Que sur tout je me veux garder.
On se mit à se regarder,
Chacun de vous servir se pique,
Lui dit le Dogue Anglois, que je devienne étique,
Si je ne fais pour vous tous les plus grands éforts :
Nous courons en Espagne un Genet des plus forts,
Genet qui n'est pas à se rendre.
Voilà le Baudet Portugais,
Bête à porter le fais,
Mieux qu'il ne sçait chasser & qu'il ne sçaura prendre :
Commandez-nous à tous, & nous obéïrons,

Avec plaisir nous servirons
Un maître de vôtre importance.
Qui voudroit nous rien disputer ?
Vous nous verrez exécuter
Ce que voudra vôtre puissance,
Sans attendre aucun fruit des travaux à subir,
Que le plaisir de vous servir.

Empereur, c'est ainsi que le Corps Germanique,
Le grand comme le plus petit,
De vous prêter son bras se pique,
Sans esperer aucun profit.



QUI TROP EMBRASSE MAL ESTRAINT.

L I.

CONTE POLITIQUE.

UN certain Fagôteur au fond de l'Hercinie
Aloit fagoter ses fagots,
Par peu d'experience il avoit la manie
De les vouloir toûjours trop gros,
Il fit un jour sa hart ou de coudre, ou de saule ;
Puis se met à tailler son fagot dans le fort ;
Il coupe, il sappe, & de la gaule
Met au cœur le menu, le plus gros sur le bord,
Pour le faire aux yeux plus paroître :
Et quand tout le fagot fut fait,
Qu'il eut & du chêne, & du hêtre,
Et du triste bouleau fait son amas complet ;
Il ne fait pourtant rien qui vaille.
Lions nôtre fagot, dit-il ;

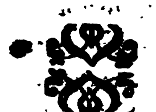
Qu'on

Qu'on se peine, qu'on travaille :
Je désirois le plus subtil
De me faire un fagot d'aussi bonne tournure.
Il prend sa hart pour le lier :
Mais il a beau vouloir en faire la ceinture,
Il ne peut des deux bouts l'embrasser tout entier.
Les deux genoux dessus, il le presse, il le frape,
Le lien est trop court, & le fagot échape
A ses vigoureux éfors :
Plus il agit & s'évertuë,
Se donne de tourmens, & suë,
Et plus son bois saute au dehors.
De tel sens que sa main s'y prenne,
Le lien est trop court, & ne peut l'entourer.
Cependant obstiné de vouloir le serrer,
Il se donne une horrible peine ;
S'il pouvoit joindre les deux bouts,
Le fagot auroit son merite.
Mais il a beau sur lui se mettre à deux genoux,
Pour embrasser le tout la hart est trop petite :
Cependant il veut s'obstiner
A le tourner & retourner ;
La prudence voit qu'il se tuë,
Qu'auprès de son fagot il se lamente & suë,

Ne ſçachant comment l'accomplir,
Tu n'as guiere d'eſprit, lui dit lors la prudence
Du lien préparé tu ne peux te ſervir,
Et tu l'as voulu trop remplir;
De cet amas trop gros retranche l'abondance.
Qui trop embraſſe mal étreint;
Vieux proverbe, mais veritable:
Ton fagot eſt trop gros, ton lien trop contraint,
D'embraſſer ſa groſſeur ne fut jamais capable.
En vain tu veux t'évertuer,
Pour lier ton fagot il faut diminuer
Quelque choſe de ſon enflure.
Quoi! j'aurois ſi bien travaillé,
Si bien mon fagot aſſemblé,
Et je perdrai du bois ſi bien fait de meſure?
Oüi, répond la prudence, & ton fagot trop gros
Dans ce lien trop court crois-tu pouvoir le mé-
Il ne poura pas le perméttre: [tre?
Ce n'eſt pas tout que faire des fagots,
Il faut que dans leur hart on puiſſe les reméttre,
Ainſi tel Prince quelquefois
A ſon fagot joint tant de bois,
Que tout ce qu'il embraſſe il ne le peut étreindre.
Il veut au Sceptre des Hongrois,

En renversant toutes les Lois,
Dont en vain l'on voudroit se plaindre,
Joindre certaine heredité,
Qui chez eux n'a jamais été.
Il veut que la Transylvanie
Soit au fagot encore unie.
Sans rien diminuer de ce qui le grossit,
C'est en vain que l'on lui propose,
Qu'il en retranche quelque chose,
Il ne veut point le faire plus petit.
Dans ses propres filets l'ambitieux s'atrape,
Et ne sçauroit tout embrasser;
Ce qu'on ne peut tenir, faut-il pas le laisser,
Plûtôt que tout ne nous échape?
Pourquoi ne pas au gré des peuples Transylvains
Remétre au rang des Souverains
Le Prince Ragotski, puisque tout le demande?
Pourquoi vouloir de ces Hongrois
Bouleverser toutes les Lois,
En dépit des peuples d'Holande
Ses bons amis, & des Anglois?
Tu ne fais que chercher une guerre fort grande,
De celle d'Occident n'en as-tu pas assez?
Sans t'en embarasser encore,

Crains que le Maître du Bosphore
Ne soûtienne à la fin tes Sujets oppressez.
De la guerre de l'Italie
Tu dois être content, & de celle du Rhin;
Le fagot est trop gros, crains qu'il ne se délie,
Et tout n'échape de ta main.
Dieu se plaît d'abaisser l'esprit le plus superbe,
Et se rend atentif au peuple qui se plaint:
En un mot aprens le Proverbe,
Qui trop embrasse mal étreint.



DU COQ ET DU VAUTOUR, Qui disputent un Nid.

L I I.

CONTE POLITIQUE.

UN Coq de Devise Montjoye
Avoit son pailler dans Madrid,
Quand un Vautour oyzeau de proye
Se mit dans le cerveau de lui prendre son Nid.
Ce Vautour étoit né sur l'Istre,
Et rencontra plus d'un Ministre
Résolu de le seconder ;
L'Hirondelle de mer lui dit : Sur mon rivage
Viens, je ferai ton équipage,
Tu n'auras qu'à le commander.
De te servir je fais ma gloire,
Mes Bourguemestres sont à vous,
Vous pouvez disposer de tous,

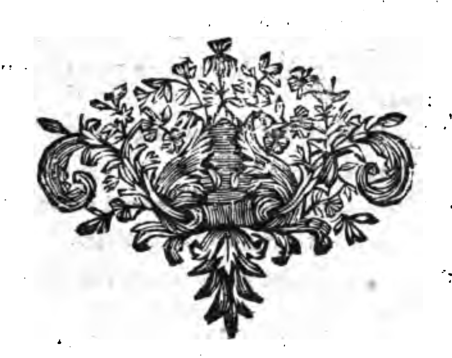
V iij

Et sur leur promt secours fonder vôtre victoire,
De chez moi vous ferez un fort petit trajet,
Et vous irez en Angleterre;
Où vous trouverez pour la Guerre
Vôtre balotage tout fait.
Sur ses Vaisseaux la riche Pie
Métra dix mile Oyzeaux sterlin,
Qui vous escorteront tout le long du chemin
Jusqu'aux rives de l'Iberie.
Là nous avons un Perroquet,
Avec son gros béc en crochet,
Tête rouge & cazaque verte:
Il nous vient du Brésil, il a fort grand caquet,
Et sa porte nous est ouverte,
D'où vous pourez passer plus loin;
Et nous vous donnerons les sommes,
Les arquebuzes & les hommes,
Dont vous direz avoir besoin.
Le Vautour crût à l'Hirondele,
Et soudain se mit en chemin;
Il s'en alla tout droit chez elle,
Et de là se rendit chez l'Oiseau son voisin,
Où prenant des bâteaux sterlin
Que lui donna la riche Pie,

Dans la belle Lusitanie
Il vint chercher nouveau destin.
Le fameux Gibraltar, Barcelone, Valence,
Furent réduits sous sa puissance :
Il crut qu'aussi facilement
Dans Madrid il pouroit paroître,
Et que du Nid assurément
Il pouroit se rendre le maître.
Le zelé Perroquet prêta ses indigaux,
Qui s'avancerent vers le gîte,
Et trouvant dans Madrid quelque peu de badaux,
On crioit au Vautour : Avancez-vous plus vîte.
Mais le Peuple bien avisé
Ne se trouvoit pas disposé :
Je tiendrai pourtant la main que l'on vous prône,
Disoit le Perroquet. Mais le Coq plus subtil,
Dit : Ah ! Monsieur l'Oiseau, qui venez du Brésil,
Je vous en donerai, mais tout de long de l'aune.
Son nom seul fait l'éfet qu'il pouvoit esperer,
Et le Peuple pour lui fidéle
S'empressant en tous lieux à lui montrer son zéle,
Chasse qui veut se déclarer
En faveur de l'Oiseau de proye.
Un perfide Coregidor

Qui s'étoit trop pressé de lui montrer sa joye,
De ses pechez bien-tôt dit le *Confiteor*.
Le reste retiré sous certain Corridor,
Confus d'une pareille ofense,
Du Coq implora la clémence:
Tout reconoît le Coq, tous sont débarassez
Des Amis du Vautour chassez.
Galovvay s'en prend à ses larmes,
Et voit bien qu'il n'a pas des armes
Qu'avec celles du Coq il puisse mesurer.
Ainsi du Nid qu'il abandone
Il s'éforce de retirer
Et ses troupes & sa persone.
Le Coq alerte le poursuit;
Et bien-tôt il auroit détruit
De tous les Perroquets les troupes ramassées,
Si dans les Monts voisins par un soudain éfort
S'étant adroitement poussées,
Elles ne s'étoient pas soustraites à la mort.
Chacun en Portugal médite sa retraite,
La conclut vîte & l'entreprend;
Mais le Tage à leur fuite est un obstacle grand,
Et craint une entiere défaite.
Pourquoi quiter le Coq pour aider le Vautour?

Et tu prêtes la main, & tu veux à ton tour
Faire dans son Nid reconoître
L'Etranger pour en être maître.
Perroquet, aprêhende un jour,
Que des maux que tu fais tu n'ayes le retour;
Ton Oiseau du Danube est toûjours dans l'atente :
Mais il n'en croquera ma foy que d'une dent ;
Madrid est à son Coq, & rien ne l'épouvante ;
S'il ose y revenir de pié ferme on l'atend.



LE RENARD,
Et le Singe ſans Queuë.
LIII.
CONTE POLITIQUE.

UN Renard ſur les bords du Danube fougueux,
Traînoit le long ballay d'une queuë aſſez belle:
Mais un Singe ſouffroit d'une ſaiſon cruelle,
Sans queuë, & ſans habit le tems trop rigoureux.
Obligé d'eſſuyer une froidure aiguë,
Avec la feſſe toute nuë,
Il ſautoit, gambadoit; mais ſon cul découvert
Aux grans frimats étoit ouvert.
Un vent piquant du Nord ſouffloit à ſon derriere;
Pour ſe réchauffer, c'eſt en vain
Qu'il portoit ſur ſon cul ſa main,
Il y ſentoit toûjours l'haleine meurtriere.

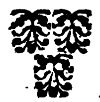
Il crut qu'il pouroit se sauver
Sur un arbre de Sarmatie ;
Le vent jusqu'en Lithuanie
Résolut de l'aller trouver :
Dans la Saxe il pouvoit dans quelque trou se métre,
Pour être moins persecuté ;
Le vent qui l'y prévint ne voulut pas permétre
Qu'il se retirât de ce côté :
Le vent soufloit toûjours, & le Singe se frote
Pour tâcher d'écarter le froid ;
Il voudroit bien de quelque endroit
Tirer dequoi se faire une pauvre culote,
Afin d'être à couvert de ce vent violent ;
Mais pour un vêtement se faire,
Il n'a ni sou, ni maille, ainsi qu'un pauvre haire,
Que fera-t-il triste & dolent ?
Tout secours vous m'avez promis,
Dit au Renard la bone piéce ;
Vous avez ample queuë, & je suis des amis ;
Compere, seroit-il permis
D'en avoir un morceau pour me couvrir la fesse?
Vous me voyez de froid tremblant,
Fatigué d'un vent violent,

Dont le soufle est intolerable :
Si je ne suis un peu couvert,
Dites de grace : à quoy vous sert
De cet ample balay la longueur éfroyable.
Cet incomode poids ne fait que vous charger
De toutes les crottes des ruës :
Vous feriez beaucoup mieux pour vous en soulager
D'en mètre la moitié sur mes deux fesses nuës ;
Vous en aurez encore assez
De la moitié pour vous, régalez-moi du reste ;
J'éviterai le coup funéste
Dont mes membres sont menacez ;
Sinon vous alez voir le miserable Singe
Sans habit, sans queuë, & sans linge,
Au vent Suédois exposé ;
Coupez-la, rien n'est plus aisé
De me doner dequoi me couvrir le derriere.
Ainsi parla l'Ambassadeur :
Mais le Renard à sa priere
Parut d'abord un peu réveur :
Puis faisant quelque tour de plaine,
En vain vous vous donez la peine
De venir pour me faire un pareil compliment.
Croyez-vous

Croyez-vous qu'en ces lieux nous n'ayons pas de vent ?

Il faut me cacher le derriere
Contre le vent d'enhaut & celui d'Occident,
Qui souflent contre moi de la belle maniere.
Au Singe je répons tout net :
Chacun a besoin de ses pieces,
Et qu'il n'atende point de mon zele indiscret
Que je montre mon cul pour lui couvrir les fesses,
Le Ciel contre le vent me fournit un rempart.
Qui couvre le cul du Renard ;
Mais ma prudence singuliere
Me dit, que quand le Singe en demande une part,
Je ne dois point me rendre à sa sote priere,
Je pourai seulement auprès du vent du Nort
Faire un oficieux éfort,
Pour qu'il soufle un peu moins contre son nud derriere.
Voilà dans l'état où je suis,
Pour le Singe ce que je puis,
Qu'il songe que pour me défendre
Moi-même des deux vents dont je suis afligé,
Je n'ai pas trop de ce que j'ai,
Et qu'à ma longue queuë il ne doit point s'atendre.

Le Singe fut bien étoné,
Quand il se vit abandoné
Dans le besoin par son compere,
Qu'il ne lui fournit point dequoi couvrir son cul.
Qu'ofrir en sa faveur de faire
Des ofices d'ami, c'étoit une chimére,
Dont il étoit trop convaincu.
De quelque trou dans la Pologne,
Je ne veux point, dit-il, sortir, si je le puis;
Ce vent court la campagne un peu loin d'où je suis,
Laissons-lui consomer en Saxe sa besogne.
Tenons-nous contre lui si clos,
Que loin de moi l'orage passe:
Mais c'est en vain qu'il croit éviter la menace,
Le vent le poursuit sans repos,
Et lui soufle si fort aux fesses,
Qu'enfin de froid tremblant glacé,
Le pauvre Singe est renversé,
Et meurt acablé de tristesses.



DU COQ, DU DIAMANT, ET DU GRAIN D'ORGE.

L I V.

FABLE POLITIQUE.

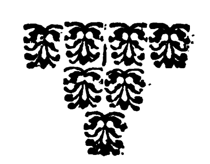
Sur les rives de la Tamise
Vivoit femme de quarante ans ;
Elle avoit pour nom Doralise, [blancs,
Un teint comme le lys, des plus fins, des plus
Et tel qu'une rose vermeille,
On voyoit un vif incarnat,
Mêler à ce blanc son éclat.
Enfin c'étoit une merveille
Toute éclatante de beauté,
Telle que Despreaux dépeint un gras Chanoine,
Ou comme est un gros maître Moine
Avec triple menton, tout brillant de santé.
Avec appetit cette Belle
Pour soûtenir son embonpoint,

Tous les matins ne manquoit point
De prendre deux œufs frais pour déjeûner fidéle.
L'estomac s'en trouvoit fort bien,
Et la digestion mieux faite.
La fraîcheur de son teint paroissoit plus parfaite.
Enfin il ne lui manquoit rien.
Queensbury l'Ecossois se chargeoit de l'office
De fournir tous les jours, & de tenir tout prests
A Doralise les œufs frais,
Dont elle faisoit son délice.
Il nourrissoit chez lui dans une basse-cour
De poules à grand hupe une belle douzaine,
Pour ne pas manquer chaque jour
D'aller tous les matins receüeillir son étrenne,
Avec ces poules il avoit
Un jeune Coq de belle taille;
Crête superbe s'élevoit
Sur la tête du Roy de paille;
Ses hauts gigots étoient éperonnez des mieux;
De toutes les couleurs il avoit son plumage,
Belle queuë, éclatant ramage,
Et le feu brilloit dans ses yeux:
Sur tout on le loüoit de grande vigilance;
Il prévenoit l'aurore, & dès le point du jour,

Dès le plus grand matin allant à la pitance,
Sur un vaste fumier il coquetoit l'amour.
Il choisissoit toûjours dans toute sa famille
Celle qu'il croyoit plus gentille,
Pour l'appeller au grain qu'il avoit rencontré.
La drolesse couroit à la voix qui l'appelle ;
Et c'étoit de l'amour un signal assuré.
Or un matin lorsque l'aurore
Devance le Soleil & nos côteaux redore,
Le Coq se levant le premier,
Laissa ses poules dans leur gîte,
Et chantant, il s'en vint fort vîte
Chercher sa pâture au fumier.
D'abord de l'une & de l'autre pate
Il détourne la paille, & grate ;
Mais à peine eut-il détourné,
Qu'un diamant fort gros vint soudain à paroître.
Le bel oiseau fut étonné :
Voilà, dit-il, vrayement dequoi me bien repaître.
Et de son bec aigu gobe le diamant.
Mais plus dans son bec il l'enfourne,
Le mord, le tourne, le retourne,
Moins il y prend contentement :
Sot animal, telle avanture

Ne s'offriroit pas à ma main,
Je le convertirois soudain
En une agréable pâture.
Le brillant étoit gros, fort épais, bien taillé
D'une main la plus juste & belle.
Oh qu'un pareil bijou mis dans mon escarcelle
M'auroit fort bien ravitaillé!
Mais le Coq fût un sot qui par pure ignorance,
Et de ce diamant ne sçachant pas le prix,
Fi, dit-il, qu'est-cela? C'est en vain que j'ai pris
Ce morceau trop dur pour ma panse.
Sa dureté me tient surpris,
Le fat cependant pour sa gorge
En auroit acheté mille bons septiers d'orge,
Qui l'auroient fort long-tems nouri.
Oh! j'aime mieux, dit-il, quelque bon grain pouri.
A ces mots de son bec il jette
Loin de lui le gros diamant,
Et puis d'une pate inquiéte
Il grate le fumier, & trouve heureusement
En foüillant un grain de froment.
Ah! ah! voici, dit-il, dequoi me satisfaire,
Non pas ce gros je ne sçai quoy

Que je n'ai pû ronger quoique j'aye pû faire ;
Fi donc retire-toi de moy ;
Pierre de matiere trop dure ,
Je cherche ici de la pâture ,
Et tu n'en es pas sur ma foy.
Le sot laisse au fumier la pierre précieuse ;
Et ramasse les grains qu'il y peut rencontrer.
Pour un peu de ducats qu'on vous a sçû montrer,
Indignes Ecossois, Nation malheureuse ,
Pour un froment pourri vous avez donc quitté
Aux Anglois votre liberté.



Que pourai-je en beauté desirer davantage ?
Elle se pare donc de ce brillant plumage,
Et la voilà belle à son gré ;
Chacun la voit, chacun l'admire,
Et superbe de sa beauté,
Rien ne resiste à son Empire,
Tout cede à sa noble fierté :
Elle marche avec arrogance
Sous ce divers plumage à sa robe ajusté,
Et de tous les oiseaux reçoit la reverence.
L'on ne la prendroit pas au milieu de sa Cour
Pour cete Corneille d'Apsbour,
Si petite, qu'à peine on pouvoit la conoître ;
Mais sur tous les oiseaux du païs d'alentour
Elle voulut trancher du Maître,
Et soumetre à ses dures lois
Malgré leurs éfors les Hongrois ;
Cependant qu'est-ce qu'il arive
De ce vain orgüeil à la fin ?
On reconoît qu'elle est la Corneille furtive,
Et que ce n'est que de larcin
Qu'elle se pare de la sorte.
Chacun & l'ataque & lui porte
Un coup de bec sur ses dehors,

Pour d'elle se sauver, quoiqu'ils prissent le vol,
Toute la plume fut ravie ;
Pour augmenter son ornement,
Elle vit un Coq de Baviere,
Qui parmi les Hongrois marchoit superbement.
De ses plumes je veux me couvrir le derriere,
Dit-elle, & les prit de hauteur,
Superbe & marchant en lenteur,
Elle brilloit sur le rivage ;
Mais, dit-elle, je veux si bien les atacher,
Qu'on ne puisse les aracher.
On nomme un certain fil puissance héréditaire ;
Il faut avec ce bon gros fil
Si bien le coudre & si bien faire,
Qu'il faudra pour me la soustraire
Que le Hongrois soit diablement subtil :
Enfin il voit de Pans une court bien remplie
Qui se mirent à bien roüer ;
Voici dequoi me faire une robe acomplie,
Rien n'est plus agréable, il le faut avoüer.
Voyez cête superbe queuë
A couleur verte, pourpre & bleuë ;
Ces aigrêtes sur tête, & le col bien doré,
Quand mon corps en sera paré,

Du Bavarois trop mal traité,
Que privé de tout fils & suivi d'un seul frere,
A son auguste sang l'Empire soit ôté;
Que lui restera-t-il d'une puissance fiere
Dont il est si fort entêté?



DES OISEAUX associez en commerce.

LVI.

CONTE POLITIQUE.

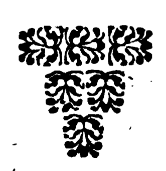
UN jour l'Aigle toûjours avide
De mêler des autres le bien
Parmi le sien,
Avec ongles crochus & le bec toûjours vuide,
Voulut aquerir un Bijou,
Qu'on nomme Courone d'Espagne.
Le Grifon Holandois pour trouver le Perou
Avec lui se mit en campagne,
Et le Heron qui vit sur les bors Anglicans,
Se mit aussi de la partie,
Et de ces trois oiseaux la cohorte assortie,
Avec ardeur se mit aux champs.
Un jeune Coq étoit à la garde prudente
Du riche Bijou convoité,
Et ne prétendoit pas soufrir de son côté,

Qu'on lui vînt enlever cête pierre brillante.
L'Aigle qui se vit donc bien loin de son espoir,
Et que ces deux oiseaux dont il a l'assistance,
Ne feroient que blanchir près de la resistance,
Au-lieu de la lui faire avoir :
Oüais, dit-il en couroux, voici bien de la peine
Pour aquerir ce beau Joyau.
Je travaille, me tuë, & me mets hors d'haleine
Pour ne rien faire que de l'eau ;
Dailleurs pour soûtenir les Lois de leur Patrie,
Qui ne sont que colifichets,
Certains oiseaux mutins m'ataquent en Hongrie,
Et renversent tous mes projets ;
Comme habile Marchand je veux grossir ma bande,
Et l'Angleterre & la Holande
Pour avoir le Bijou ne me suffisent pas.
Mêtons dans mon parti par amour ou par crainte,
De bonne vogle ou par contrainte,
Un certain Cormoran qui prend ses doux ébats,
Et se plaît à pescher à la bouche du Tage
Le poisson & le coquillage.
En éfet par de beaux discours
S'enfourna sotement le reste de ses jours,

Et promit de prêter son aide
Aux trois autres déja liez,
Et dans Lisbone qu'il posſede
Il soufrit qu'ils missent les piez,
Mais à condition que le Pan de Savoye
Superbe de son beau plumet,
Malgré ses gendres avec joye
Se métroit du complot secret.
Ainsi fut dit, ainsi fut fait :
Les voilà cinq oiseaux contre le Coq en garde ;
Et quelque faux éclair de bonheur les flatant
A porter les cinq doits sur un bien qu'il prétend,
Un Oiseau plus que Duc apelé se hazarde.
Mais quelles sont ses visions ?
Les Coqs soûtenus des Lions,
De ses premiers projets arêtent la surprise.
C'est en vain que de la Tamise
Il atend des secours puissans.
Les Herons embarquez, & les Grifons d'Holande
Font ensemble une grosse bande :
Mais un orage violent
Rend bien plus petit & plus lent
Ce secours atendu sur les bors de Valence,
Des abors qu'on avoit par hazard occupez.

Le Coq rempli de vigilance,
Repousse de terreur tous ces oiseaux frapez :
On reprend ce que le rebele
Avoit remis entre leurs mains,
On confond leurs mauvais desseins.
Le Heron voit enfin qu'en vain on le rapele,
Qu'il s'en done à chaque coup d'aile
Pour nombreux milions sterlins,
Sans faire au Tage les butins,
Dont il s'étoit flaté quand il prit la querele.
Que le Duc est un bel oiseau,
Mais sans ongle, ni bec pour gober le morceau
Si beau, si doux, si bon, & de cête importance,
Que son cœur s'est épris d'une fausse esperance,
Qu'Aigle, ni Duc n'aura jamais pareil joyau ;
Que peût-être viendra sur le bien qu'il possede
Se lancer l'Autour de Suéde,
Qui prétend rétablir le Faisan Bavarois,
Amis des Coqs, pour eux en injuste soufrance,
Que les Hibous Turquins vont entrer dans la danse
En faveur des Pigeons Hongrois,
Pigeons que l'Aigle trop déplume,
Qu'il faut quiter enfin cête antique coûtume

Que l'Aigle pratique si bien,
De faire sans quartier du bien d'autrui le sien:
Que chacun chez soi se contienne
Dans la Justice & dans la paix,
Et qu'enfin l'oiseau de Vienne
Abandone ses faux projets.
Il en coûte déja trop de sang à l'Europe,
Pour avoir à sa suite engagé tant d'oiseaux.
Souvent quand on croit faire aux autres tant de maux,
Dans la perte du sien soi-même on s'envelope.



LA FOUDRE enfermée dans la nuë.

LVII.

FABLE POLITIQUE.

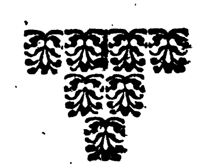
UN vent de Nort ou de Galerne,
Pernicieux à la taverne,
Par consequent aux Allemans,
Avoit du côté de Norvége,
Groſſi d'eau, de grêle & de nége,
De frimats dangereux & de foudres brûlans,
Le plus noir de tous les nuages,
Et traînant aprés lui l'épouvante & l'horreur
De la groſſe Viſtule, il vint avec fureur
Se répandre ſur les rivages.
Quand il eut fait le coup qu'il avoit apprêté,
Fait décendre un Roy de ſon Thrône,
Il faut, s'écria-t-il, que tout du long de l'aûne,
Je vange un Bavarois qu'on a trop mal traité.
En Saxe on voit la nuë épaiſſe,

Se grossir de nouveau, se couvrir de noirceur :
Comme quand Jupiter son haut Olimpe laisse,
Pour venir faire au monde une pâle frayeur.
Déja l'épouventable nuë,
Forme ses foudres dans son sein,
Nul ne penetre son dessein :
Aux yeux les plus perçans sa route est inconnuë.
Un Berger indolent qui gardant ses troupeaux,
Qui paissoient l'herbéte fleurie,
Sur les bords du Danube enfloit ses chalumeaux,
Et chantoit les appas de sa Nymphe chérie,
Belle Vienne tu me plais
Mille fois plus qu'on ne peut croire :
Je suis charmé de tes attraits,
Sur toutes les beautez tu remportes la gloire.
Certains jaloux de tes apas,
Pour t'enlever te font la guerre,
Mais en vain Ragotzi tire son cimeterre,
Je ne t'abandonnerai pas.
Qu'il se contente donc de tenir asservie
La Bergere Transsylvanie,
Que j'avois confiée à l'argus Rabutin :
Elle est entre ses mains, malgré moi je la cede,
Je souffre qu'il en fasse un précieux butin,

Je ne puis y mêtre remede ;
Mais qu'il ne s'imagine pas,
Que contre ce rival mon amour ne soûtienne
Mon aimable Vienne :
Et je m'exposerois plûtost à cent trépas,
Que de souffrir en homme lâche,
Que de mes fortes mains ce rival me l'arrache.
Ainsi chantoit le beau Berger,
Esperant par là soulager
Ce qu'il ressentoit de martire.
L'on voyoit cependant l'orage s'épaissir ;
Il ne s'avançoit pas, mais les feux & la grêle
En s'y confondant pesle mesle, [gir,
L'enfloient, l'obscurcissoient, & le faisoient rou-
Dans son sein tenebreux la foudre étoit cachée.
Sur qui croit-on qu'elle ira choir ?
Le nuage en vain se fait voir,
Du Berger indolent l'ame n'est point touchée.
Ce n'est pas, *dit-il*, contre moi
Que la redoutable tempête
Du côte de Saxe s'apprête.
Que l'on ne pense pas que j'en prenne l'effroy.
A ces mots indolens le Berger continuë
De faire dans les airs resonner ses pipeaux ;

Et cependant l'épaisse nuë,
Vient répandre sur lui le torrent de ses eaux,
Et l'accable par sa surprise.
Le Berger ne l'attendoit pas,
Mais du sein de la nuë il sort avec fracas,
D'une foudre secrete un vif trait qui s'aiguise.
En vain le beau Berger implore la Tamise,
En vain de toutes parts il demande secours,
Le nuage tonne toûjours, [fuite.
Les troupeaux du Berger tremblant prennent la
Ah ! pourquoy, dit-il lors, ay-je indiscretement
Au Bavarois fait trop d'outrage ?
Je ne me serois pas attiré cet orage,
Et vivrois plus tranquilement.
S'il faut contre cette tempête
Qui gronde sur ma tête,
Me défendre moi-même & me mettre à l'abri,
Dans ce désordre épouventable,
Qui de tous les côtez m'accable,
Que ne feras-tu point, si tu veux, Ragotzi ?
Pourquoi donc si long-temps renfermer cette foudre ?
Pour tomber tout-à-coup sur moy ?
Ne pouvois-tu plûtôt, Suédois, te résoudre,

Je ne m'attendois pas à tout ce que je voy.
Ainsi se lamentoit le Berger d'Allemagne,
En voyant le soudain fracas
Ravager sa triste campagne,
Et rétablir dans ses Etats
Celuy qu'avec trop d'imprudence,
Dans sa fureur aveugle il en avoit bani.
Empereur, c'est ainsi que de ta dure offense
Baviere te verra puni.





FABLE LVII.

De l'Oyseau Duc, des Orfroys, Des Oysons, & des Hiboux.

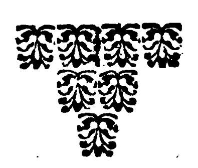
Un oiseau plus que Duc sur les rives de l'Istme
Vivoit auprès de son Papa,
Quand prenant un avis sinistre,
D'un vain desir il se frapa.
Le bel apas qu'une Courone !
Disoit-il, esseyons que quelqu'un nous la done,
En débusquant le Coq de son Thrône Espagnol !
A ces mots, droit en Angleterre,
Pour porter au Tage la guerre,
L'Oiseau plus que Duc prit son vol.
Il mit dans son parti les Oysons de Holande,
Oysons gras & bien emplumés,
Les Orfrois d'Albion furent bien-tôt armés ;
Et pour la seconder, la troupe se fit grande.
Le Hibou Portugais fut encore séduit

Pour se métre de la partie ;
Et le Duc se fiant sur la troupe assortie
Fut aux eaux du Tage conduit.
Pour luy prêter pleine assistance
L'Orfroy, l'Oyson & le Hibou,
Avoient promis au Duc que jusqu'au dernier sou
Ils métroient toute leur finance.
Quoique foible, quoiqu'indigent,
Vous ne manquerés point de troupes ni d'argent,
Prométoient-ils au Duc, étant seurs de notre aide.
Oüi, les riches Hiboux, les Oysons, les Orfrois
Sont tout prêts d'employer ce que chacun possede
Pour ranger l'Hebre sous vos lois.
Pour voler en Espagne ils étendent leurs aîles,
Ils sont en Portugal reçûs à bras ouvers,
Et le Roy des Hiboux, dit qu'il veut être aux fers
S'il ne lui donne pas des preuves éternelles,
Aux yeux de ce vaste Univers,
Des services au Duc oferts.
Le Coq de son côté qui se met en défense
Rit de leurs frivoles éfors,
Et de ses grans Herons unissant la puissance,

Il les fait soûtenir de ses Coqs les p'us forts.
Les Oyseaux Aliez volent sur le rivage,
Y prennent quelques nids où le Duc est gîté,
Et pensent qu'au de-là du Tage
Ils trouveront aussi même facilité.
Les Hiboux avoient même osé se rendre maîtres
Du riche paillier de Madrid ;
C'est-là qu'ils vouloient mettre au nid
Le Duc, en se croyant aidés de quelques traîtres,
Bien-tôt le jeune Coq en chassa les Hiboux,
Honteux de leur vaine entreprise,
Et les Oyseaux de la Tamise
Ne purent soûtenir les coups
Du Coq qui les en chassa tous.
Ils s'envolent droit à Lisbône
Pour s'y métre à l'abri sous l'ombre des rempars.
C'est-là que contre les hazars
Ils se croyent couvers du Coq qui les talone ;
Des Orfrois, des Oysons une troupe nouvelle
Embarquez aux Ports d'Albion,
Croit venir rassurer de toute la Sequele
La foiblesse & l'émotion ;
Mais un Vent rigoureux les trouble, les agite,
Ou brise les Vaisseaux malgré tous leurs efforts,

Et Valence en voit sur ses bors
A la fin débarquer une troupe petite.
Sont-ce là les secours que mes zelez amis
M'ont par tant de sermens promis,
Dit le Duc en grondant? Est-ce là la puissance
Qui devoit, disoient-ils, au Thrône me placer?
C'est bien là dequoy m'y pousser;
A peine pourront-ils me conserver Valence.
Maudits soient les Orfrois, peste soit des Oysons;
Malgré la Haye & l'Angleterre,
Voilà le Duc le cul par terre,
Ils ne feront pas mieux dans les autres Saisons.
A leur aide j'ay beau m'attendre, [dre,
Ce ne sont que menteurs, il me faudra tout ren-
Et vers mon Istre revenir,
Tout promettre & ne rien tenir,
Ce n'est pas le moyen d'avoir un Diadême.
A les entendre ramager,
Les Orfrois, les Oysons alloient tout sacager,
Pour m'élever au rang suprême,
Je voy fort bien qu'ils m'ont trompé;
Que toutes leurs vaines paroles,
Leurs discours empoulez n'étoient que fariboles,
Si je suis de ce pas une fois échapé,

Que l'on me berne, si j'y reste.
J'y cours trop risque de ma peau,
Je ferois icy mon tombeau.
Ils m'avoient tout promis, mais zeste.
Après tant de Sermens, ils ne font qu'à demi,
Jamais ils ne pourront me donner assez d'aide,
Je voy bien qu'il faut que je cede
A mon Rival trop affermi.
Ainsi parloit le Duc sur le peu d'assistance
Que luy donnoient ses Aliez :
Il ne faut pas toûjours donner toute créance
A tout ce que l'on dit pour que vous le croyiez.



FABLE LVIII.

Du Singe qui se mêle aux Chats qui se battent.

SOus les rempars de Varsovie,
Differens Chats fourez à se perdre animez
Estoient l'un contre l'autre armez,
Tous prêts à s'arracher la vie.
Deux Rois partageoient les esprits;
L'un se nommoit *Ronge pitance*,
Et l'autre *Raminagrobis*
A grosse queuë & large panse.
Ronge pitance eut du dessous,
Et contraint de quitter sa pesante Courone
A son Rival il l'abandonne,
Et par-là tout sembloit être d'accord pour tous,
Quelque peu de mutins contre la République
S'étoient encor à part bandez;
Voilà la troupe qui se pique,
Et les Chats de nouveau sont tous désacordez.

Déja de part & d'autre on a repris les armes,
La guerre se réchauffe, on miaule, on se bat;
La *Vistule* attristée a beau verser des larmes,
Les Chats font sur les bords un diable de sabbat.
Entr'eux si l'on les laissoit faire,
La raison eût bien-tôt appaisé leur colere,
Et tous à *Raminagrobis*
Abandonnant toute querelle,
Seroient venus comme brebis
Rendre leur hommage fidele;
Tous auroient reconnu d'abord
Ce Roy de la façon du *Nort*,
Et les Chats n'auroient point à Madame *Vistule*
Fait avaler cette pilule;
Mais certain Singe de *Moskou*
Voulut être de la partie,
Il voyoit dans ces Chats certaine antipathie;
En guerre les voilà plongez jusques au cou,
Mon cœur ne peut souffrir leur rage,
Je les entens entr'eux de chez moi miauler;
Il faut avec eux nous mêler,
Et que leur paix soit mon ouvrage;
Ce sont mes bons amis, je prétens les servir
Pourveu qu'ils veulent bien me croire,

Quelle sera pour moi la gloire,
Si de force ou de gré je pouvois en chevir.
Enfin, je ne veux point qu'ils se fassent la guerre,
Et quand je leur voudrai par prudente raison
Donner un Roy de ma façon,
Ne soumettront-ils pas à ce Prince leur terre ?
Oüi, c'est un conseil merveilleux
Que doit suivre ma *Czarerie*.
Je m'en vais donc avec furie
Pour y mettre la paix me jetter entre deux.
Et si ce peuple étoit à mon ordre rebelle,
Et vouloit s'obstiner dans sa folle querelle,
Je lui ferois sentir ce que pese mon bras.
A ces mots, Monseigneur le Singe
Qui porte Marthe au lieu de linge,
Vint se mêler à leurs combats.
Vîte, dit-il, que l'on s'appaise,
Sans vous combattre tant, Messieurs, écoutez-moi,
Je viens pour vous donner un Roy,
Et je ne doute point que ce Roy ne vous plaise,
Du Sceptre dépoüillez ce *Raminagrobis*,
Et de la main de vos amis
Prenez celui qu'ici ma bonté vous présente,

Sinon je vous étrillerai,
Et n'aurai point l'ame contente
Si je ne voi chez vous un Monarque à mon gré;
Mais *Raminagrobis* l'ame peu satisfaite
De cet impertinent discours,
Moi, dit-il, que j'écoute une telle sornette!
Je prétens être Roy le reste de mes jours.
Et si vous m'attaquez, je vous ferai connoître
Qui de vous ou de moi doit faire ici le maître.
Regagnez donc *Moskou*, Sire, & ne venez pas
Vous mêler à tous nos combats.
Mais au Singe qui veut faire voir son courage,
C'est en vain que le Roy des Chats
Débite une leçon si sage;
Il en fait un très-petit cas,
Et sur le premier Chat qui tombe sous sa patte,
Faisant pleuvoir de rudes coups,
A le dauber lui-même il les excite tous;
Contre lui leur colere éclate,
Chacun de la griffe & des dents
S'acharne sur la pauvre bête;
Il tâche de sauver sa tête
A leurs coups les plus violens;
Mais les oreilles déchirées,

Il se retire du combat,
La peste soit du peuple Chat,
Dit-il. Si-tôt qu'il vit ses troupes retirées,
J'aurois mieux fait, dit-il, si paisible à *Moskou*
J'étois resté dans ma taniere.
Avoüons que c'est être fou
De vouloir se mêler de ce qu'on n'a que faire.



DU LION, DU CHEVREUIL, ET DE LA COURONNE.

LIX.

FABLE HISTORIQUE.

GRand nombre d'animaux assemblez sur le [Tage,
Dirent, il nous faut faire un Roy.
A qui donnerons-nous un si sublime employ?
Que chacun ouvre son suffrage.
Les Lions prirent un Lion,
Pour lui ceindre le Diadême;
Mais à peine fut-il à la place suprême,
Qu'il s'éleva sédition.
Le Mulet Holandois toûjours porte bagage,
Avec un Anglois Leopard,
Quoi, dit-il, le Lion veut donc tout pour sa part?
Non, le morceau vaut bien qu'en deux on le partage.
Il faut joindre avec nous le Genêt Portugais,

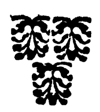
Et le Renard de la Savoye.
Nous leur ferons sans peine oublier les bienfaits,
Qu'ils doivent dès long-temps à saint Denys Monjoye.
Quant au grand Cerf qui boit du Danube les Eaux,
A nous bien soûtenir son interêt l'engage ;
De ses vœux pour le moins animant nos travaux,
Il nous dira de loin, mes amis, bon courage.
Ce complot ainsi concerté,
Pour porter la Couronne un Chevreüil se présente,
D'un faux droit son cœur est flaté ;
Mais il a tête foible, & la charge est pesante.
Mulets & Leopard, à quoi donc pensez-vous,
Votre entreprise est indiscrete ?
La tête du Lion n'est-elle pas mieux faite ?
Eprouvez son Empire, il n'est rien de plus doux,
Mais dans ce dessein téméraire,
Tous ces animaux mutinez,
Sans craindre du Lion la puissante colere,
Malgré sens & raison sont toûjours obstinez,
A vouloir faire plus qu'ils ne peuvent pas faire,
Déja ce moderne Cesar
Avoit fait briller sa Couronne

Dans Valence, dans Barcelone,
Dans Saragoſſe & Gibraltar.
C'en eſt trop, dit alors le Monarque plus ſage,
Je ne veux plus te voir ſur mes humides bors,
Il faut te renvoyer dehors,
Avec ton petit Equipage.
En vain contre moi tes Mulets,
Tes Leopars, & tes Genêts
S'aſſembleront en groſſe bande.
Si-tôt qu'à mes regars le Chevreüil paroîtra,
Il danſera la ſarabande,
Dont Bervvik le regalera.
En effet dans un Champ aſſez près de Valence,
Mulets, Genêts, & Leopars,
Pour aller attaquer le Lion de la France,
Se rangent ſous leurs Etendars,
Et croyent de Madrid aller en grande pompe,
Sur le Thrône placer le Chevreüil couronné;
Mais que dans ces projets lourdement on ſe trompe,
Quand prêt à perdre tout, on croit avoir gagné,
Tambour battant, mêche allumée,
On voit la glorieuſe armée,
D'un air fier, d'un ſuperbe pas,

Et d'une merveilleuse audace,
Se flater, qu'en chassant le Lion de sa place,
Le Chevreüil de son lieu ne décamperoit pas.
Bervvik qui vient plus fier pousse jusqu'à la Plaine,
Sur laquelle regne Almansa.
Et c'est-là qu'à perte d'haleine,
La troupe du Chevreüil dansa.
Ce ne fut à l'abord que legere courante,
Puis le charivari des violons s'augmente.
Du Chevreüil les Soldats amis,
Viennent pour occuper la Plaine,
Et pour lors avec peu de peine
Bervvik les fit danser comme il avoit promis;
En apprenant la rude aubade;
Le Chevreüil fit telle gambade,
Soit de rage, soit de douleur,
Qu'il en fut presque malade,
Du moins il en eut mal au cœur,
Au saut qu'il en fit, sa Couronne
Chancela sur son foible chef.
Il la laisse tomber, & dans ce grand mechef,
Tremble jusque dans Barcelone,
Au fardeau trop pesant sa force a succombé,

Puis

Puis sous prétexte d'une feste,
Dans le même moment à partir il s'apreste ;
Mais de ce coup peut-être n'eût-elle pas tombé,
S'il avoit eu plus forte tête.
Ainsi sur celle du Lion
S'est affermi le Diadême,
Et l'aveugle Rebellion
N'a pû donner atteinte à son pouvoir suprême.
Jeune Lion pour un tel poids,
Il faut comme la tienne une tête bien ferme :
Sois donc le plus aimable & le second des Rois,
Que le Ciel à tes jours ne mette point de terme,
Ni le Soleil de borne à tes augustes Loix.
Ne crains plus les efforts d'une Ligue abîmée,
Et qu'enfin le Chevreüil abattu sous tes coups,
Cede au bonheur de ton armée,
Le Thrône dont il fut jaloux,



FABLE LX.

DU SINGE ET DU RENARD.

QU'un *pauvre homme au fond de sa bourse*
Accablé de tous les côtez
Dans ses grandes necessitez,
N'ait qu'un ducat pour sa ressource,
Le vouloir emprunter, c'est très-assurément
Lui faire un mauvais compliment;
Et le prêter c'est grand-sotise:
Chacun a son propre besoin,
Et doit en tout temps prendre soin
De ne pas se métre en chemise.

Sur les bors du Danube un Renard faux ou vray
Traînoit un jour à son derriere
D'une queuë à la Cavaliere
Le necessaire & doux balay.
Balay sans qui la fesse nuë
Des Mécontens eût été veuë;

Mais en être privé le mal eût été grand ;
Car sans elle aux coups d'étriviere
Avec le Hongrois mécontent
Le hazard auroit trop exposé son derriere.
Staremberg tous les jours tâchoit de la grossir
Tout autant qu'il étoit possible,
Et se seroit fait un plaisir
De la rendre aux Hongrois terrible ;
Mais toûjours dans le même point,
Malgré ses soins & son étude,
Sa peine, & son inquietude,
Demeuroit ce balay qui ne grossissoit point.
Un Singe sur le Rhin mis en grande détresse
Vint se plaindre au Renard qu'on lui voyoit la fesse,
Et lui tint ce joli discours.
Vous êtes obligeant, vous avez l'ame belle,
Et je vous crois ami genereux & fidéle ;
Sire, je vous demande à mes maux du secours,
L'hiver est froid, par tout il gele,
Et vous voyez que j'ai le cu
Et tout découvert & tout nu.
Un vent de France à forte haleine
De son souffle piquant est venu m'affliger ;

Aidez-moi d'un morceau de ce balay qui traîne,
Il faut en ma faveur un peu vous décharger ;
Daignez donc, Sire, m'obliger,
Autrement de ce vent qui me soufle au derriere
Je ne puis jamais me parer.
De ce Singe du Rhin telle fut la priere
Au Renard, qui prudent ne fit que murmurer :
Monsieur le Dieu Magot qu'en Pagode on revere,
Dit Sire le Renard à ce beau compliment,
Je suis fâché que la nature
Pour vous mieux garantir d'une telle froidure
Ne vous habille pas un peu commodément ;
Mais au-lieu qu'on vous voit la fesse découverte,
Que ne demandez-vous à Dame Anne un manteau ;
Elle a du drap si fin, si beau ;
Qu'importe que l'étofe en soit ou jaune ou verte,
Pourveu qu'un bon habit en couvre votre peau ?
Un habit à Dame Anne, il n'en faut rien atendre,
De toute son étofe elle a trop de besoin ;
Mais je meurs, si vous n'avez soin
De me donner dequoi de ce vent me défendre.
Vous voulez que pour vous couvrir,
Repliqua le Renard, je fasse la folie

De me découvrir moi, la priere est jolie :
Non, de froid dûssiez-vous mourir,
Je ne puis point vous secourir.
En ce monde chacun a besoin de ses piéces,
Et je n'irai point sotement
Prodiguer ce qui reste à mon cul d'ornement
Afin d'en recouvrir vos fesses.
Vous vous plaignez d'un vent François
Qui vous chagrine & vous désole ;
Dois-je moins craindre un vent Hongrois?
Ce que vous me contez n'est qu'une faribole ;
A peine ay-je dequoy moi-même me couvrir.
Que chacun comme il peut se garde ;
Voulez-vous que je me hazarde
Pour m'en aler vous secourir,
Dûssiez-vous de Villars essuyer la nazarde,
Alez par les Anglois vous faire recouvrir.



FABLE LXI.

DE LA MONTAGNE qui enfante un Rat.

FUYEZ d'un vain espoir les flateuses amorces
Avant qu'en un dessein vous soyez afermi ;
Sondez bien quelles sont vos forces,
Et celles de votre ennemi.
L'apas d'une belle entreprise
Impose à celui qui la veut ;
L'on présume de soi, l'on croit plus qu'on ne peut,
Et l'on voit qu'à la fin la mesure est mal prise.
L'on voit son projet avorté
Malgré toute son aparence,
Lors que d'une juste prudence
Le conseil est mal écouté.
On repaît son esprit d'une vaine chimere,
Et l'on comance avec grand bruit ;
Mais bien-tôt une honte amere
De l'entreprise est tout le fruit.

D'un dessein mal conceu tout l'Univers s'étonne,
Un apareil penpeux comance avec éclat;
Qu'ataque-t-on? une Couronve;
Et que prend-on? un petit Rat.

Une Montagne d'Allemagne
Vint passer en Holande, & chez l'Anglois s'enfla,
Et vint pour acoucher sur les terres d'Espagne,
En faisant un grand bruit si-tôt qu'elle fut là.
Uue Montagne grosse, oh la plaisante histoire!
Et de quoi? Vous l'allez sçavoir:
Lors que je vous le dis, c'est à vous de le croire:
Sinon, vous pouvez aller voir.
D'un projet merveilleux l'orgüeilleuse Sierre
Avoit son ventre rebondi, [re
Projet qui fut conçû, quand Madame l'Angleter-
Fit au jeune Archiduc prendre un vol trop hardi.
D'abord de jour en jour, de semaine en semaine
On voyoit croître la bedaine
De la Montagne à larges flancs.
Jamais ventre n'eut telle enflure.
Quelle épouventable figure,
Disoient les Espagnols! quel monstre est là de-
dans?

Chacun veut deviner quel fruit elle renferme,
Enfin lune sur lune elle vint à son terme,
Et sentit les douleurs de son accouchement.
La plaine d'Almanza fut le lieu de sa couche.
Une main adroite la touche,
Et sur elle Bervik fit le sage Clement.
Dans une curieuse atente
Le peuple remplissoit les valons spacieux,
L'on ouvroit par tout de grans yeux.
Ses cris répandoient l'épouvante
Depuis la terre jusqu'aux cieux,
Tout frémissoit dans la nature
Au bruit qu'elle faisoit dans ses tristes élans.
Et l'on crut que jamais la triste geniture
Ne pouroit sortir de ses flans.
L'Anglois, le Holandois racontoient des merveilles
Du fruit qu'elle alloit mêtre au jour,
Et le fier Portugais debitoit à son tour
Cent mile fornetes pareilles.
Nous verrons naître d'elle un Geant plein d'orgüeil,
Disoit-il, & cent bras pour éfrayer la Gaule
Lui sortiront de chaque épaule ;
Il aura le nez d'Aigle, & d'un Ciclope l'œil,

Jamais Typhon, ni Polipheme
N'inſpirerent tant de terreur.
Dans ce vaſte Univers il répandra l'horreur,
De Gérion pour lui ſera le Diadême;
Oüi, ſans doute, nous allons voir
La Montagne acoucher, ſelon le grand eſpoir
Que nous avons tous conçu d'elle:
Vîte qu'à ſon ſecours Sage-femme on appelle;
Je vois déja ſes flans ouvers;
Ah! que ſa douleur eſt cruelle!
De ſes lugubres cris j'entens toner les airs;
La plaine d'Almanza réſonne;
Les Echos d'alentour font un bruit furieux,
L'Enfer juſqu'au centre s'étonne,
Et Barvik vient oficieux,
Voyez la peine qu'il ſe done
Pour tirer de ſes flans ce grand fruit atendu.
A grands coups de canon par un rocher fendu
Il fait une breche profonde
Qu'il élargit avec éclat,
Et par là la Montagne mit au monde
Un Rat.



FABLE LXII.

DU VAISSEAU & de la mer.

PILOTES, *Matelots, Monarques, Courtisans,*
Ne vous endormez point dans le calme paisible;
Vous entendrez bien-tôt tous les flots mugissans
Changer cette douceur en vacarme terrible,
Où mettant ses voiles au vent
Le Vaisseau s'est joüé sur la face de l'onde;
C'est où les Aquilons l'engloutissent souvent,
Et le font sucomber sous la vague profonde.
Le calme nous surprend si-tôt qu'il nous endort;
Mais toûjours la prunelle ouverte
Prévient les attaques du sort,
Et nous garantit de la perte.
La bourasque essuyée, il revoit le beau temps;
La paix succede à la tempête;
Et quand à s'abîmer la barque est toute prête,
Un doux calme se rend aux Matelots contents.

Le jour étoit ferain, & nul fombre nuage
Ne cachoit du Soleil les rayons amoureux.
Jamais par un temps plus heureux
Un Vaiffeau triomphant ne quitta le rivage.
Sur le puiffant Vaiffeau l'invincible Jazon
Favorifé des Dieux, foûtenu de fon pere,
Jufques au bout de l'hemifphere
Alloit conquerir la Toifon.
Un Zéphir qui couloit fur les ondes unies
Lui prêtoit un heureux fecours,
Et pendant un Soleil les vagues aplanies
Favorifoient fon leger cours.
Il fe fioit fur la bonace
Qu'il voyoit fur la mer regner de tous côtez ;
Mais un vent imprêveu la fit changer de face,
Et l'Aquilon fouffla fur les flots irritez.
On vit s'élever un orage
Terrible, s'il en fut jamais,
Le voile d'un nuage épais
Du Soleil couvrit le vifage,
Mile tonnerres foudroyans
Font retentir les flots bruyans ;
La noirceur d'une nuit horrible,
Par mile feux étincelans

Verſe dans tous les cœurs une crainte terrible,
Tantôt guindez au haut des airs,
Les Vaiſſeaux vont percer les nuës,
Et tantôt les vagues fenduës
Font croire qu'ils vont aux Enfers.
Les écüeils ſont cachez, les ondes en écume
Arroſent les humides cieux ;
L'horreur ſe répand en tous lieux,
Et l'air étincelant d'un feu brillant s'alume,
Les Elemens ſont confondus,
Le trépas aux yeux ſe preſente,
Et tous les Matelots qui ſe croyent perdus,
Prennent une promte épouvante.
En vain des immortels implorans le ſecours,
Ils attendent l'effet de leurs vives prieres.
Les Vaiſſeaux emportez courent les eaux ameres,
Et le ſubtil Ayman ne regle plus leur cours,
Il ſuit celui de la tempête ;
A chaque tourbillon les triſtes Matelots
S'imaginent leur perte prête,
Et que le Bâtiment va couler ſous les flots ;
Sur le dos de l'humide plaine
Le vent à ſon gré les proméne :

Mais

Mais enfin tout à coup, quand on le croit le moins,
Le nuage se rompt, le Soleil se dévoile,
Le Matelot adroit recomance ses soins,
Et le Zephir enfle sa toile;
Frizé par un doux vent le flot est applani,
L'onde reprend son front uni,
Le calme succede à l'orage.
Les Aigles Tritons s'attachent au Vaisseau,
Et pour mieux se remettre au train de son voyage,
Le poussent doucement sur l'eau.
De la Toison Jason est maistre,
Il est au comble de ses vœux,
C'est ainsi que la paix fait naistre
Après de longs soûpirs des momens plus heureux.
Espagne, n'es-tu pas le Vaisseau que l'orage
A depuis trois ans agité?
Mais tu ne feras point naufrage,
Et je vois la tranquillité
Qui va succeder à l'orage.
Ne doute point que ton Jason
Ne te possede & ta Toison.

Un enfant à son pere assure sa Couronne

Contre son puissant ennemy,

Et cette solide colonne

Sur qui le Thrône est affermi,

FABLE LXIII.

Du Chien & de l'Ombre.

DAns ses cupiditez un homme trop avide
Est deceu par ses vains desirs;
Pour l'ombre il quitte le solide,
Et de son vray malheur il en fait ses plaisirs,
D'une fausse lueur sa fole ame est charmée.
Il s'enchaisne mal-à-propos,
Et se repaissant de fumée,
A des troubles réels immole son repos,
Par un frivole apât dont sa teste est frapée.
Voilà comme souvent la raison est trompée.
Ainsi les Catalans par d'indiscrets efforts
Donnent à l'Archiduc une folle assistance,
Et flatant leurs esprits d'une fausse esperance,
Atrapent l'ombre pour le corps.
Revenez à Philippe, & courez au solide,
Rompez tous ces enchantemens,

Qui d'un peuple abusé font un peuple perfide,
Et revenez enfin aux vrais raisonnemens.

Une troupe de chiens rebelles
Sur les rives de l'Obregat,
Chiens à leur Monarque infidéles,
S'obstinoient à broüiller un Canton de l'Etat,
Entr'autres un Barbet ami de la cuisine,
Entra dans l'Office en secret,
De son nez y cherche, examine
Et se saisit d'un bon poulet.
Au voleur, au voleur, cria la Chambriere,
Voyant emporter son rôt cuit.
Colin prend un bâton, aussi-tost le poursuit;
Mais le Barbet courut d'une telle maniere,
Qu'en dépit de Colin il gagna la riviere.
Le Valet par ses cris luy donne de l'éfroy.
Je serois fou, dit-il, ma foy,
Si je restois sur ce rivage;
J'y risquerois proye & peau.
A ces mots il se jette à nage
Pour passer au-delà de l'eau.
L'astre qui donne la lumiere,

Estoit au bout de sa carriere,
Ses cheveux en écume hannissoient au nectar,
Et dans le penchant de leur chute
De crainte de la culebute,
Tous quatre ne tiroient qu'à courbettes son char.
Tous les corps s'alongoient dans leur ombre épaissie.
Dans la sienne on eût pris la prune pour un œuf,
Et la fole Grenoüille, après s'estre grossie,
En regardant son ombre, eût pû se croire un bœuf.
Dans sa gueule portant sa proye,
Le Barbet triomphant passoit l'onde avec joye.
Quand jettant son œil sur les eaux
Raisonne en sa teste peu sage,
Et croit dans le poulet triplé par son image,
Voir un Chapon, mais des plus gros.
De ce qu'il aperçoit son ame fut emûë.
Quelle piece, dit-il, se presente à ma vûë?
Quel chapon Viennois digne de mes boyaux?
Danube, de si beaux croissent-ils sur ta rive?

Le ſucculent morceau! ſi faut-il que j'en vive.
Tu vaux mieux que des aloyaux,
Chapon d'Ypre ou de Bruge, ah! je te vois dans l'onde ;
Que par ta groſſeur ſans ſeconde
Tu flates bien mon appetit!
Près de toy, gros chapon, ce poulet eſt petit,
Et je te vois paſſer tous les chapons du monde,
Bijou pour mon gozier, qui parois à mes yeux,
Chapon vient à qui poulet mange.
Vite, mon appetit, que par un prompt échange
Je gobe un mets ſi précieux.

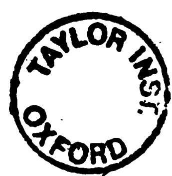
Il raiſonnoit ainſi dans ſa creuſe cervelle,
Et dans le meſme temps cet animal goulu
A ſa propre faim infidele
Fit ce qu'il avoit reſolu.

Ainſi parloit Gent Catalane,
Raiſonnant d'un petit cerveau
Avec autant d'eſprit qu'un aſne,
Et laiſſant de ſa gueule échaper le morceau,
Pour ſon poulet dodu ne goba que de l'eau.

Ainſi, Catalogne rebelle,
L'on te voit te flater d'un eſpoir decevant,

Et pour une chosé réelle
Tu ne goberas que du vent.




TAYLOR INST. OXFORD

FABLE LXIV.

DU RENARD & des Raisins

Sur ce que l'on ne peut avoir,
Dissimuler son impuissance,
Et faire une vertu de ne le point vouloir,
D'un Politique adroit c'est un coup de prudence;
Ainsi le jeune Hylas qui brusloit d'espouser
Sa voisine Fanchon riche & gaillarde veuve,
N'ayant pû par l'esclat d'une perruque neuve,
Ni par son babil l'abuser,
Conte de sorte son histoi
Que j'en sçais d'assez sots pour croire
Qu'il a voulu la refuser.
Ne voyez-vous pas, Theocrite,
De quel air dédaigneux en tous lieux il débite
Qu'il ne veut point estre mitré?
Marcel, à ce qu'il dit, refuse l'Intendance,
Et le pere Cordou content de sa pitance,
Soûtient qu'au Priorat il n'a point aspiré.

De ce grotesque badinage,
Le bossu Phrigien nous a donné l'image
Dans ce Tableau qu'on a de ses Contes tiré.

Un Espagnol sur un rivage
Avoit son petit Hermitage
De tout commerce séparé,
Bâti commodément, sa Chapelle propréte,
Chambre, cave, grenier, cabinet de retraite,
Jardin de mille fleurs pendant dix mois paré,
Sur tout une fontaine au centre du bocage,
Où cent & cent petits Oiseaux
Venoient de leur tendre ramage
Du réclus satisfait divertir ses travaux.
Comme il estoit serré dans des bornes étrétes,
De tous côtez ses mains adrétes
Sçavoient ménager le terrain.
Sur le mesme sillon par son économie,
Luy rendoit à la fois pour substenter sa vie
Du raisin, des fruits & du grain.
C'est assez vous faire comprendre.
Que les seps de ses doux muscats,
Au lieu de serpenter au tour d'un échalas,
Alloient en longs festons se nourir & s'étendre;

Sur un vaste pomier qui luy prestoit ses bras.
De ces festons en abondance
Pendoient raisins des mieux dorez,
Muscats tendres & clairs plus gros & plus sucrez,
Que ne les porte la Provence,
Et qui de loin portoient si douce odeur au nez,
Qu'Aminte sans concupiscence
Ne les auroit pas regardez.

Or un jour un Renard rempli d'une volaille,
A peine les eût apperçus,
Que les voyant si beaux,& de si riche taille,
Jetta son indulte dessus.
Flatté d'une si douce amorce,
Il mesure de l'œil quel est l'éloignement;
Puis saute de toute sa force
Et se force inutilement.
Seconde capriole après une premiere;
Mais en vain il fait saut sur saut,
Il ne peut rien griper,& le fruit est trop haut,
Ou compere Renard est trop lourd du derriere.
Ce succès malheureux trompe son appetit,
Il s'en courouce & se chagrine,

Poūr en venir à bout il tourne, il examine,
Et donne la torture à son subtil esprit;
Comme quand Fecalin le riche Apoticaire
Brigua tant pour estre Echevin,
Et qu'il vit que malgré son argent & son vin
A ses desirs tout fut contraire.
Chagrin de ne pouvoir gober ce bon morceau,
Il s'alambiquoit le cerveau
A trouver des moyens pour en faire conquête;
Ainsi le bon renard tournant de tous côtez,
Cherchoit quelque ruse en sa teste,
Qui pût le faire atteindre aux raisins convoitez.
Mais il eut beau tenter, quelques tours qu'il pût faire,
Il ne put des raisins se rendre possesseur.
Un loup qui vint alors le voyant en sueur;
Sans doute, luy dit-il, Compere,
Tu veux de ces muscats savourer la douceur;
Moy, répond le Renard, point du tout, je t'assure,
Et j'ay trop soin de ma santé.
Le raisin, comme dit Hypocrate au traité
De la mauvaise nourriture,

Eſt fort dangereuſe pâture,
Quand il n'eſt pas encore dans ſa maturité.
Il faut quant à ceux-cy que le ſoleil les frape
Du moins cinq ou ſix jours pour avoir leur bonté,
Et je m'en vais attendre avec tranquillité
Que le temps ait meuri la grape.

FABLE

FABLE LXV.

DU BOUCLIER & des Serpents.

AU plus invincible des Rois
Qui jamais regnerent en France,
Le bon Jupiter autrefois
Fit un present de consequence,
C'estoit un riche Bouclier
Que le sage Vulcain par son Art admirable
Avoit fabriqué d'un acier
Ferme, solide, impenetrable.
Il estoit du mesme métal
Que jadis Lancile fatal
Tomba du haut des Cieux sur les rives du Tibre,
Et qui conserva si long-temps
De l'Empire Romain les honneurs éclatans,
Et jusques aux Cezars le Capitole libre.

Veux-tu, dit Jupiter au Monarque cheri,
Toujours défendre ta Couronne ?
Combats sans cesse sous l'abri
De cet acier que je te donne,
Il est impenetrable aux traits
De l'ennemi qui te menace,
Et je te répons que jamais
Tu ne recevras de disgrace,
Tant que contre les Rois de ta grandeur jaloux,
Sous lui tu te métras à couvert de leurs coups.
Je me métrai sous sa défense,
Dit le Monarque au Roy des Dieux,
Et ne doute point que la France
Ne redouble sous lui ses destins glorieux.
Dans une campagne fertile,
Près des lieux où la Seine avant ses longs replis
Arose une superbe Ville
Qui porte le nom de Paris,
Est un lieu qui jamais n'eut son pareil sur terre ;
Lieu qui passe les autres lieux ;
Et c'est-là justement que le Monarque sette

Ce Bouclier venu des Cieux.
La Garone, & la Seine, & le Rhône, & la Loire,
Avec le vaste Rhin étoient sur lui gravez,
Et sous ce Roy puissant au comble de la gloire
Vulcain avoit tracé les François élevez,
Quand une fois la jalouse Envie
Sur les humides bords du Danube orgüeilleux
Vint peigner les Serpens qu'elle a pour ses cheveux,
Et que mord sa fureur sans en être assouvie.
Il en tombe un qui se nourrit
Et croît sur l'humide rivage;
Il s'y gonfle des sucs d'un mortel aconit,
Dont il envenime sa rage:
Il faut, dit-il, que de ma dent,
Ou de Dragon, ou de Serpent
Je rompe, je perce, je brise
Ce Bouclier d'acier qui triomphe par tout;
Je sçai bien que de l'entreprise
Je ne viendrai pas seul à bout,
Mais j'ai de bons Croupiers, rassemblons-en la bande;
Tout ce dont me pourra seconder Albion,

Ce qui boit les Marais d'Holande
Seront à ma devotion.
J'irai tirer de la Savoye
Des secours que je croi bien fors,
Secours qui secondant mes violens éfors,
Me donneront bien de la joye.
Dans ces aimables lieux
Il est même un Dragon
Qu'on appelle Lusitanie,
Dont l'œil veille toûjours sur des fruits précieux :
A mes desseins sa force unie
Va me rendre victorieux.
Marchons tous à l'entreprise,
Allons du fatal Bouclier
Avec nos dents percer l'acier.
Que de concert le Po, le Tage, & la Tamise
Me prêtent tout en même tems
Et ses dragons, & ses serpens.
A ces mots la troupe s'assemble,
Et poussant dans les airs des siflemens aigus,
Avec fureur ils vont ensemble,
Voyant le Bouclier porter la dent dessus.

L'espoir est une fausse amorce
Qui nous trompe souvent en nous flatant le plus:
A coups de dent chacun s'éforce
De briser le métal : mais projets superflus,
L'acier demeure impenetrable,
Et malgré leurs effors, ces dangereux Serpents
Se brisent eux-mêmes les dents,
Et le métal François demeure invulnerable;
Stolofen, Almánza, Toulon,
Sans doute vous pouvez en dire des nouvelles;
Vous y fûtes battus, Alliez, tout du long',
Et vous n'en remportez que des douleurs cruelles.

FABLE LXVI.

L'ARBRE FOUDROYE'.

Rien si commun que de promettre
Service, amour, tendresse aux gens de la faveur;
Mais bien fou qui prend à la lettre
Tous ces faux complimens qui partent peu du cœur.
La fortune à vos vœux propice
Vous a-t-elle élevé dans un état pompeux,
On se tuë à vous rendre office,
Ce ne sont que devoirs, que soins respectueux.
D'une grasse cuisine on court à la fumée,
Et d'une cloche d'or le son tire les cœurs;
Mais le sort nous fait-il ressentir ses rigueurs,
Toute la Cohuë allarmée
De peur de partager vos maux,
Tout à coup vous tourne le dos.
En vain à son secours nostre voix les rappelle,

Pas un seul ne la veut oüir :
Le lâche nous est infidele,
Et l'ingrat va souvent jusques à nous trahir.

Un Arbre des plus beaux qui se virent jamais,
Chargé de fruits sucrez & d'un sombre feüillage,
De la belle Tamise ombrageoit le rivage
D'un ruisseau qui couloit entre des gazons frais.
De ses bras étendus l'atrayante verdure
Offroit aux oyseaux d'alentour
Une agreable verdure.
C'estoit du peuple aîlé l'ordinaire séjour;
L'on y voyoit les uns venir faire l'amour,
D'autres pour y chercher une douce pâture,
Et jamais favori dans son plus heureux jour
Ni ne fit si belle figure,
Ni n'eut une si grosse Cour.
Tous ces Oyseaux dans l'affluence,
Partageans le bonheur du Ministre opulent,
Ne pensoient tout le jour qu'à sauter en cadence,

Chanter, dormir à l'ombre, & d'un mets succulent,
Se remplir la petite panse.
Tels on voit les valets des riches favoris,
Qui profitant du sort de leurs Maistres habiles
Dans la bombance & dans les ris,
Sont dans Londres fort bien nourris,
Et passent sans souci des jours doux & tranquilles.
Ainsi tous ces Oyseaux fripons
Se disoient du Figuier amis inseparables.
C'estoit à qui par ses fredons
Celebreroit plus haut ses vertus admirables;
Et tous avec serment juroient dans leurs discours
De finir avec luy ses jours.
Mais un noir Tourbillon qui devance un orage
Sur ce bel Arbre ayant fait rouler un nuage,
On entendit gronder le tonnerre en ses flans,
Et les subtils éclairs dont la nuë est crevée,
Ouvrent par tout ses feux brillans,
Ouvrent la porte aux eaux dont la terre est lavée.
L'Arbre tremble au terrible bruit;

Les Oyseaux voyans pendre à plomb sur sa tête
La foudre à tomber toute prête,
Chacun songe à plier son bagage, & s'enfuit.
Enfin la foudre tombe, & le soufre consume
Le feüillage & les fruits dont l'arbre estoit fourni,
Et du rameau si bien garni
Elle ne laisse plus que le vieux bois qui fume ;
Mais quand le miserable fut
Dépoüillé de biens & de gloire,
Au diantre l'Oyseau qui voulut
Se percher sur la branche noire.
Quoy, disoit-il, s'envolant loin des tisons afreux,
Un certain vieux Pivert à teste surannée,
Quittons, quittons cet Arbre, il est hai des Dieux,
A leur mauvaise destinée
Il faut laisser les malheureux,
Tant qu'ils ont possedé des biens en abondance,
C'estoit un vray plaisir avec eux d'en user.
Mais s'il tombe, faut-il qu'une fausse constance
De leurs astres malins prests à nous écraser,

Attire sur nous l'influence ?
Estre amy, c'est bien fait, tant qu'amis ont du bien ;
Mais je les plante là si-tost qu'ils n'ont plus rien.
Tel fut le beau discours du Pivert infidéle,
Et puis soudain attiré d'aîle,
Tous les autres Oyseaux s'enfuirent avec luy.
Qu'il est, ô Marlboroug, de Pivers aujourd'huy !



FABLE LXVII.

EVITE sagement la dangereuse amorce
D'un desir trop ambitieux,
Son attrait est trop pernicieux;
Et qui sans aîles, & sans force
Sur un dos étranger croit se guinder aux cieux,
Risque de haut la culebute,
Et de son vol audacieux
N'a souvent pour tout fruit qu'une honteuse chute.
Le sage sans compter sur le secours d'autruy,
N'oze que ce qu'il peut accomplir par soi-même,
Au lieu que l'imprudent dans son audace extrême,
Oze tout hazarder sur un frivole appuy.

Sur les bors du Danube avec mince pitance
Vivoit un petit Ecureuil,
La bourse vuide de finance.
C'est assez, disoit-il, se nourir sur la terre,

Elevons-nous jusques aux cieux,
Et pour vivre parmi les dieux
Plaçons-nous sous celuy qui lance le Tonerre:
Monté dans le plus haut des airs.
L'Aigle va glorieux se mêler aux éclairs.
Pourquoy, disoit-il en soi-même,
Me reduire toujours à rester icy-bas?
Comme l'Aigle ne puis-je pas
Par quelque nouveau stratagême
Percer des airs franchis la region suprême,
Et m'aller mettre entre les bras
De celuy qui du Ciel porte le Diadême.
C'est ainsi que parloit un jour
Certain raisonneur admirable,
Qui pour quitter sa guestre & se mettre à la Cour
Vouloit que tout au moins on le fît Connétable,
Où comme à Rome un Clerc fort mal endoctriné
Se flate dans son cœur d'estre un sujet Papable,
Quoy qu'à peine de noir il soit ensoutané;
Le dessein d'estre au Ciel s'étant mis dans sa teste,
Il

Il ne s'agissoit plus que de l'executer.

Mais en vain la petite beste

Sur soi-même eût voulu compter,

A son dos elle n'a point d'aîles,

Ce que peut sa legereté,

C'est après avoir bien sauté,

Pour s'en aller gober quelques pommes nouvelles,

D'estre sur un Pommier monté,

Que faire donc ? Enfin ayant bien consulté,

Il voit s'atroupir sur la terre

A belle grise & rude bec,

Un Aigle venu d'Angleterre

Convoitant un Agneau qu'il tenoit en échec.

L'Ecureuil doucement s'avance ;

Le Berger cependant détourne ses troupeaux,

Et l'Oyseau dans les airs s'élance,

Ayant l'Ecureuil sur son dos.

Oh qui pourroit compter de combien de merveilles

Jettant à bas ses yeux, son regard se remplit!

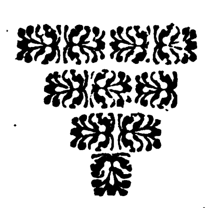
Que de raretez non-pareilles !

Que d'objets inconnus offerts à son esprit !

Déja son œil confond les Campagnes fertiles

Avec les rochers herissez,
Et les hommes appetissez
Luy semblent des fourmis qui rampent dans les Villes,
Orgueilleux d'un destin qui l'éleve si haut ;
Il ne pensoit rien moins qu'au saut
Qu'à tels ambitieux la Fortune prepare.
Tel un petit Commis qu'un caprice bizare
A sous l'ombre d'un Grand en gros dos élevé,
Gonflé de son bonheur & s'aveugle, & s'égare,
Sans songer au revers qu'il ne soit arrivé.
Ainsi votre Ecureuil rempli de sa fortune
En se voyant si haut juché
Croit déja posseder l'Empire de la Lune,
Ou du moins un Archiduché ;
Mais par une triste avanture
L'Aigle qui fend les airs, l'Aigle son seul appuy
Vit des champs d'Almanza venir tout droit à luy
Un Hypogrife à serre dure,
C'est un Oyseau François à redoutable bec,
Qui ne craint point l'oyseau qui porte le tonnerre,
Et le tient souvent en échec,

Ils avoient une vieille guerre,
Et tous les deux joüants de la serre,
L'Aigle fut à la fin battu.
Lors dez le premier choc l'Ecureuil abatu
S'écria, retombant à terre :
On ne doit se fier qu'à sa propre vertu.
Pourquoi me confiois-je à l'Aigle d'Angleterre ?



FABLE LXVIII.

DU PAYSAN POLONOIS & de son Cochon.

Esprit humain, que de travers
Tu te conduis en toute chose,
Par les moyens dont tu te sers,
Pour arriver au but que ton cœur se propose!
Bien loin de réüssir, que de fois tu te perds,
Lorsque tu crains un mal dans le choix du remede,
On te voit sans cesse abusé.
D'un avide usurier un joüeur cherche l'aide,
Et s'en voit bien-tost épuisé.
L'homme avec la raison s'égare
Plus qu'avec son instinct le plus lourd animal,
Et dans son jugement bizarre
Ses remedes souvent sont pires que le mal.

Sur les rives de la Vistule
Vivoit un Rustaut ridicule,

Rustaut à fort petit cerveau ;
Il couvroit avec sa calote
Une teste sotte & falote,
Propre à donner dans le panneau.
Un jour il se mit dans la teste
De saler un cochon pour passer son hyver ;
Il égorge & grille la beste,
Et le ventre aussi-tost ouvert,
Il ne luy restoit plus qu'à le mettre à couvert
Dans sa cabane mal-adréte ;
Il n'avoit qu'une chambre étréte,
Et près d'elle un reduit en forme de cachot.
Prends les pieds de derriere, & je prendray la teste,
Dit-il à sa grosse Margot,
Et dans ce cabinet allons porter la beste.
Je croy, répond Margot, que tu n'y penses pas.
Tu sçais qu'un nombre affreux de souris & de rats
Dans ce lieu tant que la nuit dure,
Tiennent chapitre general.
Veux-tu que ton cochon leur serve de pature ;

Cherchons un autre endroit pour mettre l'animal.

Avis de femme, quoy qu'on tienne,
N'est pas toûjours hors de saison.
Le Rustaut reflechit, & trouve que la sienne
A quelque sorte de raison.
Il met donc bas le porc,& rêvant à la chose,
Aprés avoir bien ruminé,
Bien pesé, bien examiné,
Allons,dit-il,Margot, comme je le propose.
Je me moque,morbleu, des rats & des souris.
Vivent, vivent les beaux Esprits.
Portons là le cochon. Mais, dit la Polonoise,
Comment! Ah que de bruit. Mais encor,point de noise;
Une fois, s'il vous plaist, faisons ce que je dis.
A ces rats Suedois j'ay trouvé le remede.
Puisque vous le voulez, dit Margot, je le cede.
Vous l'ordonnez, & j'obeis.
Dans le bouge aussi-tost le compagnon d'Ulysse
Est couché sur deux ais que portent deux tonneaux.
Mais vous autres, petits Cervaux,
En vain vous prétendez deviner l'artifice

Qui garantit le porc de l'insulte des rats.
Il fut de Moscovie appeller de gros chats,
Animaux de gueules avides,
Dont la grife subtile & les mortelles dents
Pouvoient donner la chasse à ces rats intrepides.
Il les fait donc venir, & les mettant dedans,
Serre soudain sur luy la porte,
Et dit, Messieurs les rats, venez vous y froter.
A ces chats, venez grignoter
Le sein doux de ma beste morte.
La chose faite, il entre au lit,
Et de l'invention en secret s'aplaudit;
Puis dort, tandis que le chat veille.
Il croyoit que rats ny souris
N'osoient sortir de leurs taudis
Seulement le bout de l'oreille.
Le Moscovite chat, qui n'estoit pas un sot,
Crut qu'on l'avoit mis là pour remplir sa bedaine,
Et fit du porc si bon écot,
Qu'il s'endormit enfin dessus, la panse pleine.
Le Ruste en se levant court à son porc gisté,

Ouvre la porte. Mais quelle fut sa surprise,
Quels furent les sanglots de son cœur irrité,
Si-tost qu'il connut sa sotise,
Et que son porc estoit plus mangé par les chats
Qu'il ne l'eût esté par les rats.

FABLE LXIX.

DE LA RENARDE & de l'Autruche.

A La Cour d'un fameux Lion,
L'Autruche & la Renarde en commerce d'affaires
Devinrent toutes deux commeres,
Et vécurent long-temps en étroite union.
C'étoit une amitié jurée
Par mille sermens solemnels ;
Et cent complimens mutuels,
L'avoient l'une à l'autre assurée.
S'entend telles qu'on voit ces amitiez de cour,
En paroles toûjours fertiles,
Or il arriva certain jour,
Que l'Autruche des moins agiles,
Par le plus grand des accidens,
Sortant, dit-on, d'une caverne,

Et marchant de nuit sans lanterne,
Se trouva près d'un Puits, & fit le sault dedans.
On le croit aisément d'une si lourde beste;
Car il n'est bon Cheval qui ne fasse un faux pas,
Ce fut en mesme temps à chercher dans sa teste,
Le moyen de pouvoir se tirer d'embarras.
Mais plus sotte elle fut qu'un deteur consulaire
Qui vient de passer le Guichet.
Etant donc prise au Trebuchet,
Elle nage, s'éforce, & ne sçauroit rien faire
Enfin pour un dernier recours,
Elle crut qu'il faloit s'écrier au secours.
Renarde vient aux cris, & l'Autruche avec joye,
Ah! que fort à propos, dit-elle, te voicy,
Vite, commere, je me noye,
Et ne sortirai point d'icy,
Sans y penser j'y suis tombée;
Au plus vite une corde, & de bon bras aussi.
Quelle infortune est donc la tienne,
Répondit la Renarde, & quel est ton malheur?

Non jamais il ne fut douleur
Si veritable que la mienne.
Quoy ? preste à te noyer, le Ciel l'a-t-il permis ?
O ! toy que je préfére à mes plus chers amis,
Qui t'a joüé ce tour, j'en veux tirer vengeance.
Eh, ma chere, tends-moy la main,
Dit l'Autruche en pleurant, nous jazerons demain.
J'ay besoin d'une autre assistance,
Que d'un discours frivole & vain ;
Encor un coup tends-moi la main.
La Renarde estoit pitoyable,
Elle auroit bien voulu lui donner du secours ;
Mais, dit-elle, on ne peut toûjours
Donner ce qu'on promet d'une ame charitable.
Je te voy sans secours en estat miserable,
Mais aye à ton frere recours.
Pour moy la culebute est un peu trop à craindre,
Tandis qu'en me baissant j'irois te secourir,
Je pourrois peut-estre périr.

Ce que je puis, c'eſt de te plaindre,
De ce que je te vois ſouffrir.
Une Couronne eſt peu de choſe,
Je t'exhortai de l'enlever,
Mais c'eſt en vain qu'on ſe propoſe,
Ce que l'on ne peut achever.
Voy défunte ma ſœur Tullie,
Que le crime éleva ſur le Thrône uſurpé,
Que ſon eſpoir fut bien trompé;
Sur un noir attentat ſa fortune établie,
Eſt avec elle enſevelie,
Et ſon fil malheureux par la parque eſt coupé.
Je puis d'un même ſort voir mon orgüeil frapé.
Quitte donc ſans chagrin de ſuperbes chimeres,
La noire ambition ne produit que miſeres.
Je pourrois bien qu'en dire, & je crains qu'un revers
Ne me faſſe bien-toſt faire un pas de travers.
Renarde ainſi parloit. Mais quand elle débite
D'un Sermon ſi moral les propos mal oüis;
L'Autruche l'écoutant ſous l'eau ſe précipite,
Et va mourir au fond du Puits.

CONTE

CONTE LXIX.

DU MIROIR DE LESBIE trop sincere.

LA jeune & coquette Lesbie
Estoit une Beauté de tout point accomplie,
Comme Catulle la dépeint ;
Sa taille estoit d'une Heroïne,
Son corps ferme plus blanc & plus doux que l'hermine,
Un œil vif dont le cœur estoit d'abord éteint ;
Belle bouche, beau nez, la gorge sans égale ;
Le contour du visage un peu plus long qu'ovale ;
Et l'on trouvoit près de son teint
Le lys jaune & la rose pâle.
D'un bras toûjours armé des fleches de l'amour
L'yvoire sembloit fait au tour,
Et sa main douce & potelée

Finissoit par de petits doigts,
Par qui l'ame reduite à ses derniers abois,
Pouvoit estre à la vie aisément rappellée.
Catulle en fut épris, que dis-je, il en fut fou;
Et ne pouvoit vivre sans elle,
Quoyque secretement sa belle
Du signe d'Apollon fist souvent un Coucou.
A cét unique objet sa muse dévoüée
De son nom fit bruire les airs,
Et sur les bors du Tybre elle seule loüée
Fournissoit matiere à ses vers.
Tantost, ses tristes chants se plaignoient d'une absence
Qui le privoit d'un bien si doux.
Un soûpir, un baiser, une reconnoissance,
Un Zephir qui folâtre entre ses blonds cheveux,
Tout servoit de sujet à ses vers amoureux.
De son sort qu'elle estoit contente!
Avec quel doux plaisir voyoit-elle en tous lieux
Des Romains enflâmez une troupe éclatante
Arrester sur elle leurs yeux!
Quel plaisir de se voir dans sa glace polie.
Si jeune, si brillante, & d'attraits si remplie?

C'est là qu'étudiant ses clins d'œil, ses souris,
Et tout ce qui pouvoit accroistre encor ses charmes :
Elle aiguisoit de plus en plus ses armes
Contre les cœurs qu'elle avoit attendris,
Qu'elle en conceut d'orgüeil dans l'ame;
Mais l'âge pas à pas vint insensiblement
De ce teint si fleuri, de cet œil si charmant
Amortir l'éclat & la flâme,
Et soixante Soleils devorans sa beauté,
Un long mal pour surcroît attaqua sa santé.
La voilà dans son lit, une fiévre brûlante
Fond de son embonpoint les restes langoureux,
Son front devient ridé, son nez long, ses yeux creux,
Et tout son corps n'est plus qu'une ombre chancelante.
Dans ce triste état pour se voir
Elle se fait porter devant son grand miroir.
Quelle ombre se presente à mes regars, dit-elle?
Seroit-ce moy, Bons Dieux, non, je ne le crois pas.
Oüy, c'est toy, luy répond sa Glace trop fidele;
C'est moy qui te montrois autrefois tes appas;

Mais à present, Lesbie, helas !
Je ne puis t'en montrer que la perte cruelle.
Voy de tes beaux cheveux ton crâne dèpoüillé,
Ton front que sillonne la ride,
Tes yeux éteints, ton teint livide,
Ce nés aigu toûjours moüillé.
Une peau sur tes os colée,
Le corail de ta lévre en azur converti,
Ta bouche à moitié démeublée,
Ton menton qui s'alonge, & ton sein aplati.
Insolent, s'écria Lesbie,
Ton zele à m'offenser est donc bien empressé.
A ces mots un flambeau qu'elle lance en furie,
Fait tomber en éclats le miroir fracassé.
Il gemit, il se plaint, & luy dit en colere :
Pour t'avoir dit la verité,
Pour avoir esté trop sincere,
Est-ce ce que j'ay merité ?

FABLE LXX.

LA CORNEILLE DENIAISE'E, & l'Oyseau Duc aussi.

SUr les bords de la Mer qui baigne l'Hesperie,
Où le Dragon alerte a soin des Pommes d'or,
Un Oyseau plus que Duc venoit prendre l'essor ;
Et rencontra pour compagnie,
Dame Corneille au gros tresor ;
Qui cherchoit le long du rivage,
Pour contenter sa faim quelque bon coquillage.
Elle en rencontre un sous ses pas ;
Ah, ah, mon gros Poisson, il faut que je te gobe,
Si-tôt que de ta dure robe,
J'aurai découvert ton limas.
Alors contre sa grosse proye,
Son bec & ses pieds elle employe ;
Et ne peut le tirer dehors.

Le Poiſſon au fond ſe renferme,
Et plus elle fait ſes efforts,
Plus elle ſent l'écaille ferme.
Tandis que la Corneille a deſſein de l'avoir,
La tourne & la retourne de tout ſon pouvoir,
La croit caſſer comme une vitre.
Un Oyſeau plus que Duc flaté du même eſpoir,
Crut auſſi qu'il pouvoit prétendre à gober l'huitre.
Je te vois, ce me ſemble, en un terrible ennuy;
S'écria-t-il à la Corneille,
Si tu veux tu peux à merveille
Tirer ce Poiſſon de l'étui,
Qui tient de ce limas la chair envelopée.
En vain ta patte eſt occupée
A le briſer; & d'aujourd'huy
Tu n'en viendras à bout ſi tu ne me veux croire;
Di-m'en donc un moyen, je te donne pour boire,
Dame Corneille, grand-mercy,
Mais croyez que ma politeſſe,
Ne prendra rien de vôtre Alteſſe,
Et que de vous ſervir je fais mon ſeul ſouci,
Oüy, je veux gober la Limace,

Dit-elle, mais il faut la mettre avant dehors,
Et je voi bien quoy que je fasse,
Qu'elle se rit de mes efforts.
C'est en vain que de patte & de bec je travaille,
Rien ne brise la dure écaille.
Si j'allois la porter à quelque Procureur,
Thémis sçait fort bien ouvrir l'huitre;
Peut-estre pourroit-il me faire la faveur.
Ah! reprit l'Oyseau Duc, l'on sçait bien qu'à bon titre
Un supôt de Palais est d'huitres grand gobeur,
Mais il vous donneroit sans doute
La Coquille, & pour luy retiendroit le poisson;
Pour en venir à bout prenons une autre route,
Et vous aurez le Limaçon.
Pour une teste fort habile,
Vous demeurez en beau chemin;
Est-il rien de moins difficile,
Qu'à cette peine mettre fin?
Je vole mieux que vous, & n'ay de cette place,
Dans ce moment même, à vos yeux,
Qu'à m'élever jusques aux cieux,
Puis du haut jusqu'en bas j'enverrai la Limace;

Ainsi sans me peiner beaucoup,
Elle brisera tout d'un coup
Sur cette belle & large pierre.
Je conçois ce que tu me dis,
Répondit la Corneille, & pour ce bon avis,
Que dans mes aisles je te serre.
Qui l'eût dit, qu'on eût pû trouver
Tant de prudence dans ta teste ?
Puis aussi-tost pour élever
L'Ecaille dans le Ciel, le plus que Duc s'apreste,
Et du plus haut des airs fait tomber le limas,
Qu'en s'élevant jusqu'à la nuë,
Il fait tomber de haut en bas.
L'Ecaille en fut soudain rompuë.
L'Oyseau plus que Duc s'attendoit
De suivre le morceau dès qu'il seroit à terre.
Mais certain Coq qui regardoit,
Courut le premier à la pierre,
Tandis que l'autre retardoit;
Il se saisit de l'huitre, & vîtement la gobe,
Et les autres moins avisez,
Confus de se voir déniaisez,
Ne trouverent plus que la robe.

CONTE LXXI.

DE LA LEOPARDE ANGLOISE, & du Cerf Portugais.

LA Leoparde d'Albion,
Et le Cerf qui s'abreuve à la bouche du Tage,
Pour un étrange tripotage,
Firent ensemble une union.
Ils se promirent foy, qui seroit éternelle,
Qu'il pouvoit s'assurer sur elle,
Que ses puissans secours à l'aider toûjours prests,
Le tireroient de toute intrigue,
Qu'il prît seulement la fatigue;
De luy tenir ouvers les huis de ses Forêts.
D'un secours étranger quand on se préoccupe,
On y trouve souvent moins qu'on ne croit de soy;
Et veut-on n'estre pas la dupe,
Il ne faut se fier qu'à soy;

Peu d'amis tiennent leurs paroles,
Et peu sont marquez au bon coin.
On fait pour se sauver cent promesses frivoles;
Mais n'est-on plus dedans, l'on se tire de loin.
Or un soir Dame Leoparde,
Sortant avec le Cerf, la nuit, du cabaret,
Passa par Almansa, là sans y prendre garde,
Elle tombe en un trou que Bervvik avoit fait.
Le Cerf y tombe aussi, c'estoit un creux abîme
Profond, & dont à peine on pouvoit échaper.
Que tous deux furent sots! chacun du corps s'escrime,
Se guindant vers le bord afin de l'attraper.
Les yeux ardens comme la braize,
La triste Leoparde est là mal à son aise,
Sa ruse estoit à sec: mais il faloit sortir;
Cousin, dit-elle au Cerf, il faut que le genie
De ce pressant péril, sache nous garantir.
Que faire, dit le Cerf, pour que de compagnie
Nous nous tirions tous deux dehors?
A ces mots pour chercher une facile issuë,
Sur les bors droits & périlleux,
Le Cerf de tous côtez tourne une triste vûë,

Et ne découvre rien propre à le fécourir ;
Il faudra donc icy périr,
Dit-il, si ta teste subtile
Ne nous fournit pas un moyen.
Quoique je sois assez agile,
Répond l'autre, je ne puis rien ;
Mais pour sortir du pas dans lequel tu te trouves ;
Seigneur Beaubois, si tu veux bien,
Ce que je vais te dire, il faut que tu l'éprouves ;
Et crois que ce sera le moyen le plus sûr ;
Ce n'est là qu'une bagatelle,
Dresse-toy tout le long du mur,
Ton dos, & puis ton bois me serviront d'échelle.
Ainsi par ce secours avec un petit saut,
J'espere de gagner le haut ;
Puis te tendray la main pour te tirer sans peine.
C'est, reprit le Cerf, fort bien dit.
Madame, poursuit-il, que vous avez d'esprit !
Je commence à reprendre haleine,
Quand vous serez hors d'embaras,
Vous me retirerez, mais ne me manquez pas.

J'en jure foy de Leoparde,
Telle que l'avoient autrefois
Messeigneurs les Cartaginois;
Et si d'un seul moment mon secours je retarde;
Je veux devenir un baudet.
C'est un grand serment par moy fait,
Je te secoureray sans faute.
Le Cerf, qui croit par là se tirer d'embaras,
Met contre le mur ses deux bras,
Et leve sa corne fort haute;
Leoparde aussi-tôt fait un terrible effort,
Grimpe son large dos, puis son bois, & puis saute
Hors de l'abîme sur le bord.
C'est ainsi que l'Anglois pour se tirer d'affaire,
Fera sa paix à part avec ses ennemis;
Mais quant à son secours au Portugais promis
Serviteur, serviteur, on n'y songera guiere.
Le Cerf d'esperance tout plein,
En même-temps jette sa vûë
Sur Dame Leoparde, & luy tendant la main,
Tire-moy donc d'icy soudain,
Commére, luy dit-il, selon ta foy reçûë.

Leoparde

Leoparde répond. Adieu beste cornuë,
Je suis hors d'embaras, je m'en vais au galop,
J'ay fait ma paix, pour toy je me risquerois trop.
Pourquoy fus-tu credule beste?
Je suis hors de-là Dieu mercy.
Es-tu là, je te plains, pour moy je suis icy.
Chacun peut éviter ce qui peut lui déplaire;
De ce triste incident, tu pleures, & moy je ris,
Par ma dexterité, je suis tiré d'affaire.
Sauve qui peut quand on est pris.



CONTE LXXII.

DU CHIEN FIDELE & du Voleur.

Certain Vieillard à barbe grise,
Riche à sacs entassez au fond d'un cofre fort,
Avoit jeune femme bien mise,
L'air friand, le teint vif, un bon air, un grand port:
Ainsi craignant double surprise,
Il se gardoit également
Et du rusé voleur & du subtil amant.
De tous les deux pour se défendre,
Si-tost que commençoit la nuit,
Il plantoit à sa porte un dogue bien instruit
A ne se laisser pas surprendre.
Dogue fort peu civil à passans inconnus,
D'une veille incommode & d'une œillade dure
A ceux qui par chemins tornus
Vont chercher nocturne avanture;

Soit sous l'auspice de Mercure,
Soit sous l'auspice de Venus.
Un soir que ce Dogue fidele
Faisoit exacte sentinelle,
Il vit à pas de loup venir à lui fort tard
Certain homme inconnu, que plus il examine,
Plus il reconnoist à sa mine
Que c'est un chercheur de hazard.
Le nez envelopé d'un manteau d'écarlate,
Droit au chien qui se dresse il marche en tapinois,
Et pour prévenir ses abois
L'aborde, le caresse, & de la voix le flatte:
Cher ami, lui dit-il, d'un ton plus radouci
Que n'est celui d'un hypocrite,
Que du suc de la lechefrite
Ton ventre soit toûjours farci.
Et que le ciel à ton mérite
Donne sans cesse une marmite
Telle que dogue peut jamais la souhaiter.
Depuis long-temps j'ay dans la teste
De te faire un present honneste,
Et par mon paticier je t'ay fait apprester

Ce gâteau merveilleux pour le jour de ta feste.
Jamais le dogue de Pluton
Fort amoureux de friandise,
Quoique Virgile nous en dise,
Des mains du Phrygien n'en receut un si bon.
Toute la grace que j'espere,
C'est que sans avertir Lucas,
Tu permettes que de ce pas
Je me glisse sans bruit auprès de ma commere;
Et compte que toutes les fois
Que tu voudras pour moi suspendre tes abois;
Je te regaleray de la belle maniere.
Parbleu, répond le chien, tu ne l'entends pas mal:
Voyez le doucereux qui croit par son regal
Endormir une sentinelle.
Va, va, rengaine ton couteau;
Si Cerbere pour un tourteau
A son maistre Pluton fut jadis infidele,
Tant que du bon Monsieur Lucas
La soupe remplira ma panse,
Il peut dormir en assurance,
Et fier à mes soins sa femme & ses ducats.

Ou galand ou filou, và-t-en te faire pendre ;
Mais si tu me voulois entendre,
Disoit l'Amant, c'est pour ton bien,
Non, Monsieur, non, répond le chien.
Mais de grace, reprit le drôle,
Non, vous dis-je, Monsieur, & je n'en feray rien ;
Décampés ; mais, mon cher, encor une parole :
Temps perdu, temps perdu, Mr le Patelin,
Tout ce que vous comptez, ce n'est que faribole ;
Retirez-vous, vous dis-je, ou mes abois enfin
Vont sur vous sonner le tocsin.
Pensez-vous qu'un gâteau me rende le cœur tendre ?
Plus on croit m'ébranler, plus je suis affermi ;
Et les presens d'un tel ami
Ne sont faits que pour nous surprendre.





FABLE LXXIII.

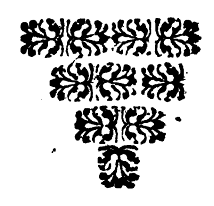
DU BERGER & du Louveteau.

SUr les bords du Danube un timide Berger,
En crainte pour sa Bergerie
De Hongrie,
Qu'il crut estre en danger,
Complota d'arracher la vie
A certains Loups
Dont il s'étoit rendu jaloux.
Serin, & Nadasti, Tattembach, Frangipane,
Furent les Loups qu'il redouta.
Il s'en saisit soudain, les prit dans leur cabane,
Et le jaloux s'en assura.
Mais ce fut trop peu pour sa crainte,
Que de s'en assurer par de bonnes prisons :
De noirs chagrins contr'eux son ame étoit atteinte,

Et pour les assommer il avoit cent raisons.
Bien-tôt à le faire il s'appreste ;.
Tous quatre ils furent massacrez ;
Il s'applaudit du sang qui coula de leur teste ;
Sur quatre échafaux préparez.
Mais ce n'est rien, dit-il, si je ne fais de mesme
D'un certain Louveteau, qui reste de Serin.
Le Hongrois le cherit & l'aime.
Il faut que de ce coup je tranche le destin.
Il dit, c'est fait, il fait surprendre
Dans ses chaînes le Louveteau,
Et le met à Neustat dans le dessein d'étendre;
Sur sa gorge son grand couteau.
Qui fut bien étonné, ce fut la jeune beste,
De se voir au pouvoir du timide Berger ;
Qui tient la foudre toute preste
Et le fer prest pour l'égorger.
Ragotzi, c'est le nom de la teste proscrite,
Que le Berger destinoit à la mort ;
Il sçait parfaitement le sort
Que ce Berger luy prémedite.

Ne pourray-je donc point sans bruit & sans éclat
M'échaper, dit-il, de Neustat ?
La chose paroist difficile.
Enfin il fit si bien, qu'il se fit un Dragon,
Et que sous cette fiction
De Neustat il se tire habile.
Le Berger en fremit d'horreur ;
Le péril redouble sa peur ;
Sa cruauté s'épand sur tout ce qu'il rencontre.
Devois-je laisser échaper
Ce fier Louveteau qui se montre,
Et que je ne puis plus ratraper ?
Ah ! dès qu'il fut en ma puissance,
Je ne devois point marchander.
Je me repens de trop de violence,
Ou de l'avoir osé garder.
En effet Louveteau dans Neustat fut à peine
Des fers qui le tenoient heureusement sorti,
Et d'une triste mort par le sort garanti,
Qu'à la teste des Loups sa vengeance l'ameine.
C'est-là qu'il reflêchit sur ses périls passez.

Et sur le sang que répandit son pere.
Tu nous a égorgez, dit-il, mais c'est assez ?
Et tu ne pourras plus le faire.
Du sang de mes ayeux tu me feras raison ;
Et de mon injuste prison,
Je ne perdray point la memoire ;
Et nous verrons à cette fois,
Vous poursuivant ces Loups, moy soutenant leurs loix,
Qui de nous aura la victoire ?



FABLE LXXIV.

DU LIONCEAU DECHAISNE'.

SUr les bords du Danube un Pastre d'importance,
Avoit détruit quatre Lions
Qu'il avoit crû les plus felons,
Et les plus opposez à sa toute-puissance;
Mais il restoit un Lionceau,
Le Pastre voulut le mettre à la chaîne
Et l'y mit dans Neustat; qui se vit fort en peine
De tirer de ses fers sa peau,
Ce fut ma foy la jeune beste:
Cependant il roule en sa teste
Un moyen de sortir des fers,
Et le fait: le Past re en colere
Jure s'il est dans l'univers,
En quelque coin caché, qu'il sçaura s'en défaire.
Mais le Lionceau bien plus fin
Se mit en secret en chemin,
Et fut rencontrer sa Mégnie,

Et puis en grosse compagnie
Fit voir qu'il avoit mis à couvert son destin :
D'abord il se fait Roi de la Transylvanie.
Le Pastre à ses desseins oppose Rabutin,
Il rougit de corroux, il écume de rage ;
Mais le jeune Lion déchaîné
Vient jusques dans son pâturage,
Détruire, déchirer son troupeau mal mené.
Il oppose en vain Staremberg,
Le Lionceau s'en rit, traverse la Morave,
Et trouve le chemin ouvert
Mesme aux yeux de Vienne où le Pastre est esclave,
Contre tous ses projets il voit le Lionceau,
Brûlant d'une juste furie,
Et jusques à sa vûë enlevant son troupeau,
En faire affreuse boucherie.
Dans son étable il se reduit,
Et timide, & tremblant qu'on n'en fasse le siege,
Fait tout remparer, s'y munit,
Et demande secours jusques dans la Norvége.
Cependant malgré ces secours

Il ne fait rien, & craint toûjours,
Et tantost c'est pour Pest, & tantost c'est pour Bude,
Enfin rien n'est égal à son inquietude,
Qu'il voudroit bien encore le tenir dans Neustat,
Et l'y sacrifier à toute sa colere,
Le mettant dans le mesme état
Qu'il avoit mis feu son grand pere.
Mais il a beau verser des pleurs,
Il a beau se livrer à toutes ses douleurs,
Le Lion est hors de sa chaîne,
Et de son grand ayeul les terribles malheurs
Ne font rien qu'augmenter sa haine,
Il se souvient du coup mortel
Et du glaive sanglant qui luy trancha la teste;
Il voit cette main toute preste
A décocher sur luy le mesme trait cruel,
Il sçait qu'il se sauva par une heureuse fuite,
De ce coup qui l'autoit frappé;
Il sçait quelle fut la poursuite
Du Pastre, quand il sçut qu'il étoit échappé;
Peut-il ne pas prendre vengeance
De ce qu'on tramoit contre luy?

Et

Et pourroit-il ne point abattre la puissance
Qui cherche sa perte aujourd'huy ?
Non. Ce jeune Lion est trop fier, trop sensible
A cet outrage du Berger,
Et son grand cœur trop inflexible
Ne peut sur luy se ménager.
Déja Prince de la Hongrie,
On en a declaré le Royaume vacant,
Il n'y menera plus paistre sa Bergerie,
De toutes parts le Mécontent
Luy fait ressentir sa furie.
Oh ! que s'il retenoit le Lion plein de vie,
Il le mettroit bien-tôt à ses derniers abois ;
Mais le Lion n'a nulle envie
De se laisser griper une seconde fois,
L'œil ouvert & la gambe alerte,
Il évite le Traquenard,
Et le Pastre se déconcerte,
D'avoir affaire avec si fin Renard ;
Il se renferme dans Vienne,
Laissant sous Heister son troupeau,
Et ne fait que petite peine
A ce courageux Lionceau.

FABLE LXXV.

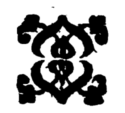
DES GEANS CONTRE LE CIEL.

Un jour le fameux Encelade
Dans ses efforts audacieux
Voulut prendre par escalade
Les Cieux.
Le projet estoit beau, mais un peu difficile,
Et le geant à deux cent bras
Craignit de faire entreprise inutile,
Si les autres Geans ne le secondoient pas.
Il propose à Messieurs ses freres
Contre Jupiter ce dessein.
Tandis que nous avons, dit-il, la force en main,
Poussons contre lui nos affaires.
A ces mots il engage avec luy le Germain.
On leur voit entasser montagnes sur montagnes,
Et toûjours en mettant Ossa sur Pelion,
Jusques à son effet poussent cette action,

Et de leurs gros sapins dépoüillent les campagnes.

Ils arrivent enfin, & tout le long des murs
Ayant disposé leurs Cohortes,
Les Geans croyoient estre seurs
De s'en ouvrir bien-tost les portes.
Encelade fait peur à force de canon,
Quand le grand Jupiter dit: C'est donc tout de bon
Que l'on en veut à ma muraille,
Et que ce superbe avorton
Jusques sur mon Thrône m'assaille.
Qu'espere donc ce vain mortel?
Oser insulter le Ciel mesme!
Espere-t-il m'oster du chef le diadême,
Et me chasser de mon Autel?
Je ne veux qu'un foudre de poche,
Que de mon Vatican je sçauray lui lancer;
Et je sçauray le renverser
Du premier coup que je décoche.
A ces mots applaudis par le celeste corps,
Il partit de ses mains du Vatican la foudre,
Qui d'un coup vigoureux mit Encelade en poudre,

Et fait cesser tous ses efforts.
Un autre vient prendre sa place :
Mais bien-tost Jupiter détruit sa vaine audace,
Et tous les Geans renversez
Cedent au coup de son tonnerre,
Et de dégringoler les montagnes forcez,
Vont tous donner du nez en terre.
Jupiter dans sa barbe en rit,
Et dit à la grande Cohuë ;
Ferez-vous encore la beveuë
De venir les Geans m'éveiller dans mon lit ?
Sur vous ma victoire est parfaite.
Vous adresser à moy qui vous a faits si vains ?
C'est de la sorte que je traite
Mes ennemis les Gibelins.





FABLE LXXVI.

DU RENARD pris au trebuchet.

MAistre Croque-poulet grand gobeur de pouletes,
Se trouva près d'un poulailler ;
Il n'est plus temps de réveiller,
Dit-il, allons forcer les Cocqs dans leurs retraites.
A ces mots il se fit un passage assez grand,
Pour y passer son corps pliant un peu l'échine ;
Et si-tost qu'y fut le galand
Des Poules & des Cocqs, il fit bonne cuisine ;
Il mangea tant qu'il en fut sou.
Des Poulétes il fait un horrible carnage ;
Mais si-tost que le jour parut,
Après avoir bien fait gogaille,
Maistre Croque-poulet se crut
Mal défendu de la muraille,

Et que si l'on le prend dedans,
Il payeroit ce qu'ont fait ses dents.
Il cherche donc par tout une commode issuë,
Et trouve un trou pour y passer,
Et de cul & de teste il va pour s'enfoncer,
Par cette ouverture apperçuë;
Mais en sortant, il tombe en un piége tendu.
En vain il se débat pour se tirer de peine,
Pour se débarasser, toute sa force est vaine,
Et tout son effort confondu.
Le Maistre vient qui voit le drole,
Surpris dans son traquenard.
Ah, ah, vous voilà donc, Monsieur le fin Renard;
Jusques à la derniere obole,
Vous me rendrez mes Cocqs que vous avez mangez,
Et mes Poulêtes savoureuses.
Maistre Croque-poulet en paroles piteuses,
S'excuse des Poulets qu'il avoit ravagez,
Promet de ne plus faire une telle équipée;
Mais le maistre tirant aussi-tost son épée,
Luy dit, non non, c'est trop endurer de tes tours;

Et l'ayant dans son sang trempée
De sa fureur borne le cours,
Pour avoir croqué des Pouléres.
Ainsi Croque-poulet paya de son manteau,
En laissant pour gage sa peau
Des sotises qu'il avoit faites.
Sortant du Poulailler le ventre bien répu,
Il tombe sottement dans le piége tendu,
Où l'attendoit du Poulailler le maistre,
Qui luy dit en le rossant bien,
Maître Croque-poulet, apprens à me connoître,
Et jusques à la fin ne te vantes de rien.
C'est souvent dans cet endroit mesme
Où l'on se croit en sûreté,
Que par un adroit stratagême
On se trouve le mieux froté.



FABLE LXXVII.

DU RAT DEVENU PARTISAN.

UN Rat gueux comme un Rat d'Eglise
Pour se rendre opulent se mit dans les Partis.
Chacun le méprisoit, les grands & les petits,
Et n'avoit pas au dos une seule chemise ;
Sortant en sabots du Village,
Il arrive à Paris & s'y fait le laquais
D'un riche Sous-Fermier, homme fait au pillage,
Et qui l'initia dans ses profonds secrets.
Sous le nom de Commis, d'abord il le renferme.
Monsieur le Rat s'y décrasse un petit,
Et comme vient en mangeant l'apétit,
Il passe en peu de temps à Madame Sous-Ferme.
Bien-tost à son Carosse atache deux chevaux,
Chez luy tout brille d'or, miroir & cheminée,
Il a son Cuisinier, les plus friands morceaux,
Cave bien conditionnée,

Avec des Vins choisis sur les meilleurs Côtaux;
Enfin il s'introduit dans les grosses Gabelles,
Son Maistre en estoit le pilier,
Il estoit devenu Fermier.
C'est luy qui gouvernoit les Fermes les plus belles,
Et voulut bien en faire son croupier.
Le riche Fermier meurt, & Champagne s'empare
Du bien que l'autre luy laissa,
Et puis dans les Fermes passa,
Pour un esprit habile & rare.
Enfin, il amassa l'or & l'argent à tas,
Et vint en si grande opulence,
Que ses sabots & sa naissance,
Ne se reconnurent pas.
Il avoit une jeune fille,
Un peu noiron, mais fort gentille,
Qu'il mit sur le trétoir pour la bien marier.
Alors Ducs & Marquis, & du plus haut parage,
S'offrirent pour le mariage,
De la fille du gros Fermier,
L'argent de son Papa l'avoit bien décrassée;
C'estoit à qui seroit de cet objet l'époux.

On voyoit briller les bijoux
Sur sa figure rentassée,
Deux aunes de brocard luy pendoient sur le cu,
Sa teste estoit de malice couverte,
Le nez au vent, la teste alerte,
Et du plus beau velours, son corps estoit vestu.
Enfin un Marquis d'importance,
Mais dans ses affaires serré,
Fut par le Fermier enferré.
Malgré ses parchemins il en prit l'Alliance,
La Marquise Champagne eut dans ce mesme temps
Laquais & Tabouret & superbe Equipage;
L'on ne se souvint plus, que né dans un Village
Champagne avoit passé ses quinze premiers ans
De sa Casaque de livrée.
Le monde ne se souvint plus;
Et tel est aujourd'huy l'abus
D'une gueuse noblesse au Partisan livrée.
Le pere a porté des sabots,
Quand il vint dans Paris, entrer dans la Finance,
Et riche Partisan se faisant un gros dos,
Foule à ses pieds le Duc & toute sa naissance.

CONTE LXXVIII.

DU PARELIE.

AUtrefois un jeune Soleil
Répandoit dans Madrid un éclat non pareil,
Les peuples enchantez venoient luy rendre hommage,
Adorer ses brillans rayons,
Et l'Hébre aussi-bien que le Tage,
Courir avec l'encens à ses soûmissions.
Il vit pendant trois ans de puissance absoluë
Tout le peuple Espagnol luy rendre hommage en paix :
Quand du costé des Portugais,
Un soufle d'Abion fit paroistre une nuée.
Il lança ses rayons sur ce nuage épais,
Et d'abord il se forma un brillant Parelie,
Qui disputa, comme l'on dit,
Chez tous les Catalans, comme dans l'Italie,
Avec le vray Soleil qui brilloit à Madrid ;
Des Catalans trompez, la raison peu capable,
Sur le nuage attachent tous leurs yeux,

Et le voyant si beau, si radieux,
Croyent ce Parelie un Soleil veritable,
Par d'inutiles efforts,
Ils jettent leurs rayons sur le brillant nuage,
Et du Soleil y contemplant l'image,
Y prennent l'ombre pour le corps.
Ainsi, lors qu'un barbet va seul par avanture,
Au Soleil passer un ruisseau,
Le rayon luy fait voir dans l'eau
Pour un poulet qu'il porte une dinre en peinture,
Et le fat voulant le gober,
Lâche alors son poulet, & le laisse tomber.
Ainsi les Catalans en quittant le solide,
Prennent le Parelie au lieu du vray Soleil,
Et dans la fureur qui les guide,
Luy rendent un respect à nul autre pareil;
Mais il vient cependant de France,
Un vent poussé par Orleans,
Qui montrant du Soleil la veritable essence;
Vient dessiller les yeux des Catalans,
Et le Soleil brisant ce superbe nuage,
A leurs yeux détrompez, dissipe cette image.

FABLE.

FABLE LXXIX.

DU LION COURONNÉ.

LEs Animaux sans Roy voulurent en faire un:
Un superbe Lion à leurs yeux se presente:
Ils en ont l'Ame fort contente,
Et le Lion plaist à chacun.
Son chef est fait exprès pour porter la Couronne,
Il marche d'un air grave, & toute sa Personne
Eclate de mille vertus.
Son poil est hérissé, son cœur est intrepide,
Et de sa grand'queuë homicide:
Ses deux flancs excitez sont sans cesse battus.
Un jeune Lionceau Prince de l'Asturie
Dans sa caverne est élevé,
Qui du Peuple & de sa Patrie
Fera le bonheur achevé.
Enfin ce grand Lion, cette terrible beste
N'a pas un Grand qui ne s'appreste

A soutenir un choix si beau,
En s'attachant au jeune Lionceau.
Cependant un Fan d'Allemagne
Quittant les rives de l'Ister
A ces Animaux de campagne
Pour la mesme Couronne ose se presenter :
Il est appuyé d'une Biche,
D'un troupeau de grasses Brebis,
D'un Coursier Portugais qui galamment déniche,
Et d'un Rat le plus fier de tous nos Ennemis.
Le grand Mulet y joint ses forces,
Ses désirs, ses troupes, son or,
Quoyque petit soit son tresor,
Et se donne pour luy de frequentes détorses,
Fondé sur ces cinq alliez,
Que son interest a liez,
A ces fiers animaux il offre sa personne,
Qui ne veulent point l'accepter ;
Il laisse tomber sa couronne,
Et sa teste n'est pas propre pour la porter ;
Il n'a point la teste immobile
Telle que doit l'avoir un Roy,

Et fait un effort inutile,
Pour se procurer cet employ.
Tous ces cinq Aliez & l'un & l'autre échoüant,
La Biche ne fournit plus rien :
Les Brebis songent à leur bien :
Le Portugais, le Savoyard se joüent,
Et l'Empereur n'a pas de quoy
Le soutenir comme un vray Roy.
Quant à luy sa teste legere
A dégoûté ces animaux,
Et le ferme Lion ne le redoute guere,
Ni luy, ny ses petits travaux.



FABLE LXXX.

DE LA TEMPESTE.

UN Vaisseau bien appareillé
Partoit de Douvre pour Hollande,
Sur les tranquiles eaux la bonace estoit grande,
Un Zephir amoureux frisoit le flot salé ;
Tout rioit à ses vœux, & la mer applanie
Presentoit une face unie.
Le Pilote & les Matelots
Du Vaisseau sillonnant la trace,
Et considerant la bonace,
Contents de leur destin se jouoient sur les flots.
Un vent frais remplissoit leurs toiles ;
Enfin jamais un temps si beau
N'avoit enflé les voiles
D'un Vaisseau.
Viens, viens, disoit la Mer, sur le dos de Neptune

Joüir de ta bonne fortune,
Et goûter le beau temps qu'il fait;
Prends le temps comme il vient, quand la bonace dure:
Et puis qu'enfin tout rit à ton souhait,
Joüis de la bonne avanture.
Cependant le Vaisseau qui poursuivoit son cours,
Voguoit sur la vaine esperance,
S'abandonnant à l'apparence
Qui sembloit le flater toûjours,
Lors que soudain un gros nuage,
Qui portoit dans son sein & la nuit & l'orage,
Surprit les pâles Matelots;
Dérobe le Soleil au haut de sa carriere;
Ce sont les seuls éclairs qui donnent la lumiere,
Et la Mer en corroux leve par tout ses flots.
Une soudaine horreur saisit tout l'Equipage,
Chacun court au besoin pressant,
Les rochers sont choquez par le flot mugissant,
Et la Mer écume de rage.
Où donc est le calme trompeur,

Dit le Pilote dans la crainte,
Ces beaux mots, ce discours flateur
N'estoient donc pour moy qu'une feinte,
Fou qui se fie à tes beaux mots.
En orage bien-tost se change la bonace.
Autant que tu riois, autant tu nous menace,
Prens pitié de mes Matelots.
Un triste coup de vent luy coupe la parole,
Auprès de Jupiter sa priere est frivole,
Et les flots sont plus courroucez,
La Mer au Ciel porte la guerre,
Et par un grand coup de tonnerre,
A la fin le Vaisseau fait voir ses aix brisez.
Fou qui se fie à la bonace,
La mer change bien-tost de face,
Et le leger Vaisseau s'est à peine joüé
Sur la face de l'onde unie,
Qu'il s'y voit perir, échoüé
Sous son implacable furie.
Ne va point te fier au trompeur élement,
Le calme est suivi de l'orage;
Où l'on s'est joüé, c'est souvent
Où le Navire fait naufrage.

FABLE LXXXI.

DE LA BREBIS, qui promet au Cerf en presence du Loup.

EN presence d'un Loup qui luy montroit les dents,
Un certain Cerf disoit à la Brebis timide,
Jure-moy donc, Brebis, devant le Loup avide,
Que tu me dois quatre cent francs.
La Brebis ne put s'en défendre
Tant elle avoit de mâle peur :
Je connois vous devoir quatre cent francs, Seigneur,
Et je prêtends bien vous les rendre :
J'en jure par ce Loup dans cet endroit present,
Ce n'est point un serment frivole.
Le Cerf du jurement content,
Voulant à la Brebis faire tenir parole,

Et la trouvant un jour à l'abry de son chien,
Hola, dit-il, Brebis, paye-moy cette somme,
Qu'en presence du Loup tu me promis si bien.
Moy, répond la Brebis, ne sçais-tu pas bien comme
Entre nous je ne te dois rien;
Ce que la crainte m'a fait faire,
Voudrois-tu l'exiger de moy?
A d'autres, s'il te plaist, tu m'as donné ta foy,
C'est un serment forcé qui ne m'engage guere,
J'en appelle à ce dogue, il te rendra raison,
Et te dira sans feinte,
Que tout ce qu'exige la crainte
Entre les contractans ne passe point pour bon.
Je promis vous devoir le poignard sur la gorge,
Et lorsque je juray le Loup estoit present;
Mais je ne crains plus qu'il m'égorge.
Qui par crainte promet, est de payer exempt.



FABLE LXXXII.

De la Tasse de porcelaine fracassée par le Vase d'or.

En Espagne à Madrid brilloit un Vase d'or;
Il estoit luy seul un tresor,
Sur lequel une main sçavante
Avoit gravé Philippe Roy,
Qui de sa paupiere brillante
Donne aux siens de l'amour, aux Ennemis l'effroy.
D'autre part une Pourcelaine
De Goa vint aux Portugais,
Morceau fort précieux, sur lequel avec peine
Du Germain Archiduc on avoit peint les traits.
On le voyoit partir d'abord de l'Allemagne,
Et s'équiper chez les Anglois,
Passer en Portugal, puis pour vaincre l'Espagne,

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit, & je n'y ay rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris le 27 Juin 1702. FONTENELLE.

Premier Privilege en date du 2 Juillet 1702.
Second Privilege en datte du 16 Juillet 1706.

Veu par ordre de Monseigneur le Chancelier ce 12 Juillet 1709. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, Maistres des Requestes Ordinaires de nostre Hostel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. JEAN MOREAU Imprimeur-Libraire à Paris Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé, *Contes & Fables tirez des Entretiens Politiques du Sieur Lenoble* ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & distribuer par tout nostre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs,

Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduite d'impression Estrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs; & ce en beau papier & beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nostre Biblioteque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayants cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le quatorziéme jour de Decembre l'an de grace

mil sept cens neuf ; & de nostre Regne le soixante-septiéme. Par le Roy, en son Conseil, Collationné ; Signé, LE COMTE.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux Reglemens, & notament à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 19 Decembre 1709.

DE LAUNAY Syndic.

Devaux
23. 11. 90
[VOLTAIRE]

001620

